

De l'acte d'amour
ou
l'histoire d'une tresse en trois brins (voire bien davantage).



Les rêves sont des chemins à suivre. Diego Rica.

NB : L'auteur s'est ici affranchi de deux règles grammaticales usuelles :

— L'accord du participe passé au féminin pluriel ne signifie pas nécessairement que le groupe évoqué soit exclusivement constitué de personnes de sexe féminin.

— De même pour l'utilisation du pronom personnel « elles ».

Toutefois, lors de cet emploi, l'exposant « 1 » sera utilisé dans cette édition, en espérant qu'il ne sera pas nécessaire dans les suivantes.

Email de contact : point-contact-edition@ik.me

D'autres écrits disponibles ici : <https://point-contact-edit.wixsite.com/litterature>

Ce roman est sous licence CC-BY-NC-SA-ND



Ce livre est dédié à Annie. L'acte d'amour, elle connaît...

Email de contact : point-contact-edition@ik.me

D'autres écrits disponibles ici : <https://point-contact-edit.wixsite.com/litterature>

INTRODUCTION.

Ce n'est pas un story-board, ce n'est pas un livre de commentaires sur ce qui a été fait ou le sera. Je sais ce que ce n'est pas, et j'ignore ce que ce doit être. Mais ce doute cohabite avec une certitude : le film a eu tout le temps de mûrir dans ma tête. Et si je me lance dans cette aventure, c'est parce que j'y suis prêt. Je pense coucher sur papier l'avancée du film bien sûr, mais également de tous les à côté, comme mes difficultés, mes encouragements, mes états d'âme, positifs ou négatifs et ceux-ci risquent d'être nombreux car s'attaquer à un tel sujet est sans doute à la fois ambitieux mais aussi déstabilisant. Je vais tout d'abord consigner la naissance puis les prémisses de ce qui sera un film. Pour la suite, je n'ai pas encore d'idée de ce que je vais y noter. Cela dépendra je pense des premières images qui ont toujours eu pour moi un rôle crucial.

*Voilà ici le départ d'un étrange projet. Un film dont le titre serait « **De l'acte d'amour** ».*

L'image justement... Mon travail est en plein dedans. J'espère que mon expérience et mes compétences m'aideront dans mon but. Je ne suis pas un grand cinéaste, sinon, ça se saurait. Je vis de ma passion pour l'image animée en tournant des petits spots pour des entreprises. J'ai ma clientèle et je dois me débrouiller assez bien puisqu'on se passe mon nom. J'ai donc tout un panel de sociétés qui font appel à moi et qui s'élargit avec le temps.

*Pas assez cependant pour me permettre de sélectionner. Sinon jamais je n'aurais travaillé pour « **Les germes de demain** », une grande société céréalière qui m'a fait vanter la qualité de ses semences artificielles, leur rendement et leur pseudo-écologie. Dans la réunion au départ, il a bien été spécifié que la qualité essentielle en était leur incapacité à la reproduction, car contrairement à ce que croit le grand public, à ce que je croyais également, prendre une graine sur un épi de blé et la planter ne donnerait rien. C'est une des spécificités des semences moderne et donc la promesse d'une clientèle fidèle. Mais pas question de filmer ni même d'évoquer cette particularité dont on m'a dit qu'elle était désormais universelle. Il paraît que ça s'appelle la compromission avec le monde réel. Pour moi, c'est surtout ma femme qui me pousse à ne pas trop me poser de questions. « **Il faut bien vivre** » me dit-elle.*

Mon travail n'est pas seulement alimentaire puisque j'avoue adorer rechercher l'angle original, la lumière particulière qui mettra en valeur les employés factices que je vais filmer. Factices car si tout est étudié pour que les différentes catégories de la population soient présente dans le clip, même s'il est uniquement à usage interne, dans les faits, les filles sont presque toujours jolies, c'est le printemps, les tenues sont courtes, les robes légères et les sourires omniprésents.

Mais bon. Notre société filme le beau, le jeune, alors je m'y soumetts, sinon je risquerais d'avoir faim, et Vera mon épouse également.

*

J'ai rencontré Laurine il y a peu. Je précise que même si nous nous apprécions, c'est uniquement professionnel.

*La rencontre avec cette jeune femme avait de quoi déstabiliser... Imaginez... Il y a peu j'ai dû filmer une femme en petite tenue qui allait ouvrir la porte de son appartement. Elle était vêtue d'une simple serviette nouée maladroitement autour de la taille et de dos bien sûr. Elle était magnifique, fine et drôle je dois dire... Et comme entre nous le courant a passé, vers la fin du tournage, elle m'a proposé une autre version, « **à usage interne** » m'a-t-elle dit en riant. Je n'ai pas compris sur l'instant ce qu'elle attendait de moi mais j'ai accepté, j'y reviendrai plus bas.*

Cela ne s'est pas passé du jour au lendemain évidemment, mais les éléments nous ont été favorables. Je m'explique. L'équipe technique et les figurants se disaient acteurs alors que seule Laurine l'était. Elle crevait l'écran et les autres avaient tous la grosse tête. Alors, durant les quatre jours de tournage, nous avons mangé tous les deux à

part. Les remarques ont suivi, mais Laurine en a l'habitude et n'y fait plus attention. Ça a été pour moi l'occasion de la complimenter sur sa beauté, sur son travail d'actrice bien davantage et elle sur **« la délicatesse qui émanait de ma façon de filmer. Respectueuse et vraie »**. C'est en prononçant cet encouragement sincère qu'elle m'a proposé une saynète magique. Voilà comment par cette première gentillesse, son compliment qui me toucha, je me suis dit qu'elle n'avait pas d'idée malsaine. C'est uniquement pour cette raison que j'ai obtenu et accepté cette courte scène. Il faut dire que j'étais curieux de voir l'effet sur elle de ma caméra à la fois inquisitrice et prévenante de par ses dires. J'étais donc de l'autre côté d'une porte close et je sonnais. Laurine m'ouvrit. Elle était enroulée dans une serviette courte et sortait visiblement des limbes du sommeil. En me voyant, moi l'inconnu, se retrouvant brutalement à peine vêtue, elle ne cacha pas son émotion et dans un geste maladroit, voulant ajuster ce qui protégeait sa pudeur, fit glisser le tissu blanc. Elle fut ainsi nue devant moi le temps d'un clignement d'yeux puisque, mimant mon regard, l'objectif se détourna sur l'instant de la vision de sa beauté. La scène n'exigea qu'une seule prise et après nous avons bien ri.

Entre nous il ne s'est rien passé mais en rentrant chez moi, ma femme m'a fait une scène, exigeant que je détruise le rush. J'ai fait semblant. Il est toujours là, bien caché quelque part, même si je comprends sa jalousie. Filmer une femme nue ou quasi-nue, c'est peut-être une partie de mon métier, mais ce n'est pas rien, surtout quand c'est une prise qui n'était pas nécessaire. Laurine, tu m'as offert un bonus.

Et là, de nuit, j'ai commencé à m'interroger...

Pourquoi la belle Laurine m'a-t-elle permis cette intrusion dans son intimité. Je me dois de préciser que des nuits sans sommeil, j'en ai des tonnes. Alors durant l'une d'elle, cette question m'est devenu un point fixe. Le lendemain j'ai contacté la belle, nous convînmes d'un rendez-vous dans une brasserie. Un moment léger et agréable comme je n'en vis plus souvent. Je ne parle pas des compliments qu'elle me fit mais simplement du plaisir que, je pense, elle partagea avec moi.

Je me suis rapidement ouvert quant à ma question auprès d'elle. Sa réponse fut simple et directe.

- Parce que tu as du talent Georges. Lorsque tu m'as montré ce que tu avais fait de mon corps, j'ai trouvé ça esthétique. Je loue mes charmes pourrait-on dire. J'ai donc l'habitude de m'effeuiller. Je vois bien que je plais, même si c'est pour moi sans importance. Par contre, ce que tu en as fait m'a rendu artistique, ce qui n'est vraiment pas courant. J'ai repéré dans ton regard le besoin de me comprendre, de savoir ce qu'il y avait dans l'enveloppe si j'ose dire. Alors j'ai eu envie de me voir nue dans tes yeux. Je savais que ce ne serait pas libidineux, mais je voulais m'apercevoir si par ta caméra tu me jugerais si j'ose dire. Ceux qui ne vivent pas dans l'image ne pourraient pas comprendre, mais toi oui. D'habitude, en permanence je joue. L'homme ou la femme derrière la boîte noire qui protège son visage et son regard ne voit jamais Laurine. Il voit une actrice qu'on pourrait prendre pour une starlette capable de s'effeuiller en espérant un rôle en échange si sa prestation s'avérait réussie ou simplement séduisante. Toi non. J'ai senti dans ce que tu as créé, je dis bien créé, un respect et l'envie de me faire parler. Alors je vais te donner un conseil. Je me doute que filmer une charmante nymphette pour une célèbre compagnie d'électricité, ce n'est pas ta passion. Mais je me dis que tu as un vrai talent. Celui de mettre à nu, de tenter de comprendre sans juger et je pense qu'il te faudrait en faire quelque chose. Tu sais... Je prends des risques avec toi. Bien plus que de te proposer de me filmer nue. Car si tu devais te lancer dans un projet, personne ne pourrait te garantir que tu ne travaillerais pas en pure perte. Alors tu pourrais ensuite m'en vouloir, car nous savons tous les deux quelle débauche d'énergie il te faudra pour arriver à tes fins. Qu'en pense-tu ?

Je suis resté dans un premier temps interloqué, ensuite rêveur, et enfin je l'ai questionnée davantage pour être certain de bien comprendre son propos, et j'ai fini par intégrer ce qu'elle voulait dire dans son incroyable compliment qui fut suivi d'un deuxième.

- Mes fesses, tout le monde peut bien les voir, mais mes secrets, mes aspirations, mes souffrances, je les cache précautionneusement. Même à toi Georges. Surtout à toi car ta caméra fouille le réel avec obstination. Si

tu m'interrogeais sur ce que signifie pour moi l'acte d'amour, je me sentrais nue pour de bon. Là est ma pudeur. Par contre, comme je dois avoir excité ta curiosité, et pour terminer sur une note plus légère je vais quand même te dire sur moi quelque chose d'infiniment personnel. Un propos qu'on ne partage qu'avec son amant, ce que tu ne seras pourtant jamais. Un secret en somme que tu ne révéleras pas mais que tu n'oublieras pas non plus. Elle habilla son charmant visage d'un rire pour cacher sa pudeur. Je peux te révéler MON secret sur l'acte d'amour. Sache que je ne fais jamais l'amour que dans l'obscurité. Beaucoup m'auront vue nue, des hommes et des femmes que je ne rencontrerai jamais, mais aucun amant dans l'intimité de l'acte. Incroyable non ? Tu vois, ton projet a un sens puisque j'ai réussi à te faire une telle confiance. Il risque de t'étonner, peut-être même de t'emmener là où tu aurais cru ne jamais aller.

Après ça, j'ai compris...

Il n'y a aucune ambiguïté dans notre relation. Elle est avec quelqu'un et moi je suis marié avec Vera, la femme que j'aime. J'ai eu donc moi aussi l'impression d'une sincérité dans sa tirade.

Il semble que je sache « **mettre à nu** » le sujet que j'observe. Le mettre en confiance tout d'abord, puis ensuite le scruter, le guider enfin pour accéder à une part nouvelle qu'il pouvait lui-même ne pas connaître. Et Laurine m'avoua ne jamais avoir décelé de pudeur dans les rushs qu'elle avait vu de sa personne, alors qu'avec moi, elle me dit avoir senti une femme frêle, apeurée de s'offrir ainsi, redoutant les conséquences, plus encore le jugement. Car en général elle devient un objet de désir, elle pour qui l'acte d'amour est marqué par l'obscurité tellement elle reste sur sa réserve, contrairement à ce que sa fonction donnerait à croire.

Voilà. Elle s'est ainsi ouverte. C'est elle qui allait prononcer ce qui serait le titre de mon exploration. En mon for intérieur, j'ai été surpris qu'une femme aussi belle ne puisse faire l'amour en pleine lumière. Je l'avais compris au sens figuré mais pas au sens propre. Quand on se met à nu en public, on doit garder une pudeur, un endroit interdit à autrui. C'est normal. Mais quand on aime ? Ainsi donc l'amour physique pourrait ne pas être un don total de soi ? Sans doute alors de par son importance. Peut-être cela dépend-il du degré de proximité avec son partenaire ? Peut-être le compagnon de la belle Laurine n'est-il pas en connivence suffisamment profonde pour qu'elle puisse se laisser aller ? Moi, avec Vera, j'ai un besoin impérieux de la contempler. Je me nourris de ses grimaces de plaisir ou de douleur puisque les deux sont mêlées, je me repais de ses soupirs murmurés, j'ai besoin de voir ses ongles s'enfoncer dans mes chairs meurtries. Alors pour une femme aussi belle que Laurine, je ne pouvais comprendre. Devant sa pudeur, je n'ai pas osé partager avec elle cette réflexion. À la place, je lui ai dit que je pourrais peut-être travailler sur « **l'acte amoureux** ».

Elle s'est refermée, semblant s'absenter un long moment, puis est revenue dans notre monde avec un sourire dans le regard.

— Tu as raison. C'est un excellent projet. Mais ne compte pas sur moi pour me livrer, je ne te dirais rien.

Elle se mit à rire, moi aussi. Après elle murmura « **de l'acte d'amour** » en rêvassant. C'est ainsi qu'est né le titre.

Voilà la naissance de l'idée qui m'occupe désormais de jour comme de nuit.

*

Je reprends après de longues semaines d'exploration de pistes et d'un travail intense. J'ai avancé seul. Je m'ouvrirai de mes conclusions auprès de Laurine, mais plus tard. Je sens que je dois poursuivre cette préparation sans personne. Voici comment ça s'est passé.

Il paraît que je suis du genre peu méticuleux alors je tente de me corriger. C'est vrai que je travaille toujours à l'intuition. J'ai besoin de m'impregner des lieux, de la situation pour construire avec les éléments présents, dont les acteurs ou figurants. En jeunesse j'avais souvent anticipé, préparé, mais cela ne me servait jamais à rien. En

situation, je quittais la grand-route et je passais par les ornières, les chemins boueux, tout ça jusqu'à atteindre une clairière, et là je me posais, j'observais et ensuite j'agissais. Je fais toujours ainsi désormais. J'ai appris que je fonctionnais comme ça, mais ici et pour une fois, je souhaitais me contraindre à un comportement élaboré, ne laissant rien au hasard.

Donc sur ce qu'on trouvera dans mon carnet quand ce dernier aura été noirci, l'ancien Georges, le débutant sera donc toujours à la manœuvre, tentant d'organiser, mais le Georges qui a plus d'expérience, celui qui sait s'adapter ne sera jamais bien loin j'en suis certain.

J'ai commencé par une réflexion dont je sais désormais combien elle est superficielle : qui interroger ?

J'ai tout d'abord envisagé de faire appel à un groupe d'acteur. Rapidement cette idée me parut aussi simple que mauvaise. J'ai donc renoncé à me rapprocher d'une troupe professionnelle en mal de contrat. Ce serait malhonnête. Je n'aurais rien à leur proposer, pas même la promesse que le film sortirait, et je n'aurais aucun moyen des les rémunérer. Ce serait un grand manque de respect. Mais si j'ai abandonné cette possibilité, celle de faire jouer des acteurs me semblait intéressante. J'ai donc poursuivi en contactant une troupe d'amateurs.

« **Un petit pas pour l'homme** ». A posteriori, rien que le nom de celle-là aurait dû me faire fuir.

J'ai présenté mon titre et mon projet. J'ai été accueilli à bras ouverts. Nous avons passé de longues soirées à proposer des scénarii (c'est comme ça qu'on dit). Ce ne fut pas simple. Les idées furent nombreuses, les oppositions aussi. Michel, le général local, proposa alors à chacun de mettre par écrit le plus précisément possible ce qu'il envisageait. L'enthousiasme était patent. Nous nous vîmes de nombreux soirs, eux qui habituellement consacraient à ce loisir les mardis et vendredis. En bon dirigeant, Michel exigea que les autres fins de journée nous répétions chez le chef de groupe, j'allais écrire « **de troupe** ».

Au final, chacun avait un scénario et il fut temps de passer à la prise de vue. Je n'allais pas être exigeant, je n'ai donc pas verbalisé les défauts inhérents à une troupe non aguerrie lors des premiers essais, non filmés je précise. Mais je défile la chute tout de suite : ma caméra est restée emballée, inutile, sans fonction autre que de faire croire que cela aboutirait.

Car là ce fut la catastrophe. À des prétextes divers, chacun reprocha mille défauts réels ou supposés à la prestation de l'autre. J'ai tenté le compromis, proposant d'étudier des modifications constructives. Le point final vint de Michel : le plus amical, celui à l'énergie infinie, mais aussi le plus arrogant. Il ne voyait aucun intérêt dans le travail de ses camarades. Dans les faits, l'idée d'un film avait fait sauter un verrou dont jamais il n'avait parlé. Il devait crever l'écran et être enfin reconnu pour ce qu'il méritait : le nouveau Depardieu, rien que ça !

J'avoue honteusement les avoir quitté sans faire de bruit, tandis qu'ils s'étripaient à qui mieux mieux. À mon avis, soit ils sont toujours en guerre, soit Michel a terrassé tout le monde, dragon ou bipède, soit la troupe est dissoute. C'est triste mais c'est ainsi. Georges aurait-il pu éliminer Michel ? Le Livre sacré ne le dit pas je crois... Bref, je devais passer à autre chose.

Ensuite j'ai partagé mon projet à une de amie, Sophie, une femme psychiatre. Elle s'est montrée circonspecte mais ouverte. Elle m'a longuement interrogé, tellement que j'ai cru un instant être un de ses patients. J'ai tout raconté le soir à Vera mais ça ne l'a pas fait rire du tout. Je crois qu'elle avait peur que je dévoile ma passion d'elle, même si je ne comprends pas en quoi ça poserait problème.

J'ai donc précisé mon projet à Sophie un soir d'absence de Vera. Je ne sais pas pourquoi mais Sophie ne semble pas apprécier de me voir en compagnie de mon épouse. Qu'importe. Donc lors d'une des nombreuses absences de Vera, nous nous sommes vus en terrasse auprès d'un verre. Elle s'est montrée enthousiaste puis accepta que je sois présent lors de certaines séances de thérapie. Nous nous sommes tout d'abord mis d'accord sur le fait qu'il n'y

aurait aucun engagement de sa part ou de la mienne, qu'au moindre signe d'une difficulté ou de problème vis à vis du secret professionnel je m'interromprais.

Elle m'a proposé un rendez-vous, pour que j'assiste à une de ses consultations, en mode « **Urgences** » de Raymond Depardon. Je suis tombé tout d'abord sur un exhibitionniste qui tentait d'expliquer quel plaisir il trouvait dans ce qu'il interprétait comme du « **désir** » chez les pauvres femmes qu'il traumatisait, puis sur un autre qui tentait de se guérir de sa volonté de posséder toutes les femmes qu'il croisait. Aux antipodes de l'amour en somme alors qu'on ose encore appeler ce genre de dégénéré « **un homme qui aime les femmes** ». Mon amie Sophie m'a alors regardé avec un sourire en coin et me demanda si je pensais trouver ici le matériau dont j'avais besoin. Je suis parti d'un grand éclat de rire et je me suis enfui à nouveau, en me promettant de ne jamais revenir... Sauf un accident de la vie qui m'aurait fait perdre la raison, mais tu ne vas pas me quitter ma chérie, pas vrai ?

Je me suis épanché sur mes échecs auprès de Laurine (Vera ne semblait pas souhaiter que je partage ce souci avec elle qui en a déjà tant). Elle me posa alors des questions qui pourraient sembler banales pour ne pas dire naïves mais qui m'ont ouvert les yeux sur la façon de procéder. Elle me demanda comment j'avais obtenu mes premiers contrats. Je répondis que le bouche à oreille avait fonctionné. Elle conclut alors qu'il fallait faire de même en précisant que de l'autre côté de la caméra, il y avait les castings et les petites annonces.

Merci Laurine encore une fois alors !

Suivant ses conseils j'ai commencé à partager mon projet auprès d'amis, des fréquentations de Vera également et j'ai posté une petite annonce dans deux journaux locaux :

« **Cinéaste cherche témoignages de vie pour un projet de film. Professionnels s'abstenir** ». Une adresse mail suivait. L'annonce était volontairement évasive pour que la personne soit contrainte de se dévoiler en retour. Je pourrais ainsi éliminer les dérangés et autres fâcheux.

Sobre et intrigant. J'ai ensuite rédigé un message prêt à poster dans lequel je détaillais mes objectifs et ambitions. Il s'agissait d'obtenir des témoignages sincères sur ce qu'évoquerait le titre (de l'acte d'amour). Les acteurs seraient donc ces personnes, elles seraient filmées de près, quasiment en plan fixe et la prise de son serait comme la lumière : naturelle. Ce fut encore Laurine qui m'aida. Repensant à ses confidences de lit, je réalisais que personne ne devait faire l'amour de la même manière, mais surtout que l'acte d'amour englobait bien plus de notion que celle réductrice dont j'avais affublé mon titre.

Le contenu était donc encore imprécis mais il avait déjà sa forme. Il me fallait cependant rassurer quant au sérieux du projet. Dans ce but il était précisé que des échanges par mails s'avéreraient nécessaires avant toute décision positive et que cela me permettrait d'éliminer les personnes dont les motivations ne me paraîtraient pas compatibles avec la sincérité que j'ambitionnais. J'ai même précisé à la fin « **candidats non sérieux s'abstenir** ».

Sur cet aspect, je suis d'une étonnante naïveté et je le sais. Aussi, Laurine me proposa-t-elle de se charger du dépouillement. Il faut dire qu'avec sa fonction, elle est aux taquets sur le repérage des dérangés du bocal en matière d'amour. Une actrice plutôt incroyablement belle sait pourquoi on l'embauche neuf fois sur dix. Elle a donc intérêt à se munir d'un détecteur efficace de malades mentaux sinon gare aux dégâts ! Un peu comme une antilope aveugle devant une troupe de lions affamés. Ça ne survit pas longtemps...

Son aide me fut précieuse et me rassura.

Je dois ici confesser ma première impression lors de la nuit sans sommeil qui suivit la naissance de cette idée farfelue concernant un film tout aussi improbable. La comparaison...

Mon objectif aurait-il pu être un film genre Emmanuel Mouret ? Oui, du moins, cela aurait été envisageable. Fin, léger en apparence, profond en réalité, avec de beaux acteurs et des décors travaillés de même. Ou alors... Encore

mieux : Eric Rohmer ! Mais là je m'égarais. Impossible pour moi de seulement oser envisager une comparaison avec une telle référence.

C'est l'occasion de mettre par écrit dans mon journal l'admiration que je voue à cet homme-là. Certains disent qu'il filme tout le temps la même chose. Je pense que c'est vrai mais que l'amour et sa multiplicité peuvent être source d'inspiration pour toute une vie. Finalement, s'il y a un point commun que je pourrai revendiquer entre ce monstre sacré et moi-même, ce sera la recherche d'angles nouveaux pour étudier ce qui se qualifie simplement. Pour moi c'est **« de l'acte d'amour »**. Pour lui, c'est encore plus rudimentaire, dépouillé à l'extrême. **« L'amour »**. À mon avis, ce simple indice aurait permis de mesurer combien il avait du talent.

D'avoir pu pensé cela me rassura. Mon projet n'était donc visiblement pas stupide. Sauf que dans les deux cas, on parlerait d'œuvre de fiction alors que mon projet semblait plus proche du documentaire.

J'avais donc après tout ce temps la matière, du moins si on me répondait, ce qui allait être effectivement le cas. Il me fallait maintenant les modalités et le lieu.

Pour le premier point, cela me paraissait évident. Une caméra sur un trépied, une molette pour en régler les différents paramètres sans que cela soit visible par mon visiteur. Je souhaitais opérer en lumière naturelle. En plus, retravailler par ordinateur pour ajuster le contraste et la luminosité fait partie intégrante de mes compétences professionnelles.

Restait enfin l'endroit.

Là, mon intuition me dicta qu'il fallait un lieu neutre de prime abord. Une pièce que mon observé pourrait investir, ne laissant en apparence aucune trace de celui qui l'aurait précédé, dans lequel il aurait l'impression que les murs ne retiendraient pas ses propos. Chez moi, il n'y avait rien de semblable. Il faut dire que Vera adore décorer chaque parcelle de notre chez-nous et le fait avec goût.

Je me suis donc résolu à louer une petite pièce de cinq mètres sur cinq dans un bâtiment qui ne faisait pas trop **« pépinière d'entreprise »**. Un bail d'un mois renouvelable avec un bureau, deux fauteuils et une fenêtre occultable. J'ai signé, tout était en place.

Le destin me fut favorable. Le lendemain de ma prise en main de la signature, j'en informais Laurine en me lamentant sur l'absence de réponse quand en soirée mon amie Sophie me signifia que Sala, une de ses connaissances, était intéressée par mon projet.

Une dernière précision : je n'en parle guère mais mon travail est toujours là, bien présent dans ma vie. C'est donc surtout le soir, profitant de mes nuits sans sommeil dont je ne comprends pas la cause que je m'y mets. L'écriture est donc essentiellement nocturne.

*

Je reviens sur mon contrat pour la société fabriquant entre autre des engrais **« Les germes de demain »**. Il est étonnant que j'ai eu besoin de faire remonter le souvenir de ma première embauche sérieuse. Je me rappelle parfaitement de ce contrat. Une entreprise fabriquant des engrais et des semences. J'avais envie de refuser pour des raisons éthiques mais Vera insista, et grâce à elle je m'y suis investi. Le temps d'observer et d'écouter les beaux discours et j'ai compris qu'il s'agissait d'une mascarade de communicateurs. Ils faut dire que les palabres étaient à peine enrobées de vernis. Mais il s'agissait d'un film de promotion qui allait être utilisé pour les autres usines du groupe et en plus, et j'avoue avoir ressenti une réelle fierté d'avoir été choisi. Un premier vrai contrat vainquit ainsi mes réticences et allait me permettre un longue ligne de plus sur mon CV lorsque je candidaterai, sans penser à la promesse qui me fut faite de me recommander auprès de confrères. J'ai ainsi appris que les entreprises qui de disputent farouchement le gâteau des bénéfices sont certes concurrentes mais aussi amies.

C'est à cette occasion que j'ai vraiment découvert que « usine fabriquant des engrais » était une pâle déformation d'une réalité plus prosaïque, à savoir « industrie chimique ». Pour celui qui comme moi ne déchiffre pas les symboles de ce domaine, et pour celui qui ne comprendrait pas la signification d'une tête de mort sur les différents récipients, il suffit de se faire introduire dans le saint des saints, l'endroit où on effectue le savant mélange donnant la potion magique. On ne peut y entrer que vêtu de la panoplie complète du cosmonaute qui voudrait se poser sur l'astre de nuit. Aucune parcelle de peau ne doit dépasser, et le passage sous la douche « après » est fortement recommandé.

Je fanfaronne mais cela ne m'a pas fait rire à l'époque. Il a fallu ma soif de réussite mais aussi les talents de persuasion de Vera pour que je m'acquitte de la commande.

Je crois que j'ai bien fait puisque mon clip a plu, même aux gros bonnets de la direction, ceux qui ne comprennent pas un traître mot de notre belle langue, mais savent additionner les zéros plus sûrement que n'importe quel ordinateur ! J'ai reçu un mail de remerciement qui m'a semblé sincère, la promesse de recommandation pour des travaux ultérieurs ainsi que le versement promis sur mon compte. Je crois que c'est la deuxième preuve qui me toucha le plus, la troisième pour Vera.

Elle put ainsi s'offrir son premier stage à l'étranger, à Varsovie, accompagné par... ça je n'en ai pas gardé souvenir.

Et demain, je rencontre Sala en compagnie de Sophie, une amie commune qui nous a mis en relation lorsque je me suis ouvert auprès d'elle de mon nouveau projet (sur lequel je me dois de préciser combien elle se montra enthousiaste après la première déception que j'avais vécue dans son cabinet de consultation). Je suis tout excité...

Sala 1.

Georges se présenta à l'heure dite dans la petite gargote, tout près du musée Beaubourg. Son amie Sophie, ponctuelle comme lui, se leva pour l'accueillir, précisant qu'elle arrivait à l'instant. Ils s'embrassèrent et s'assirent en attendant Sala. Cette dernière ne tarda pas. Elle salua Sophie qui fit la présentation entre les deux autres convives. Entendant un « vous » appuyé, elle demanda en souriant si le tutoiement ne semblait pas plus approprié. Georges devint grave. Il précisa que vu le but de cette rencontre, et si la collaboration qu'il espérait s'avérerait fructueuse, il valait mieux une raisonnable distance entre eux.

Finalement, cette entrée en matière rappela à chacun sa fonction durant le court moment d'échange. Sala devait convenir ou non de se raconter, Georges de l'écouter caméra juste derrière lui, et Sophie faisait le liant, indispensable en ce moment, rapidement inutile ensuite. Subtile, elle détendit l'atmosphère.

– *Je vous propose de commander tout d'abord, et de parler ensuite.*

Sophie et Georges, après avoir rapidement exploré la carte qui proposait des plats libanais optèrent rapidement pour un mezze pour deux. Sala prit son temps bien que coutumière de l'endroit qu'elle avait elle-même choisi. Le garçon arriva ensuite hélé par elle d'un geste vif et ferme. Sala annonça la commande des deux autres convives puis précisa la sienne. Et si l'assiette proposée était dans le menu, elle demanda tellement de changement, de particularités, d'ajouts et de suppression que le serveur s'en inquiéta, l'interrogeant pour savoir s'il s'agissait bien du plat initial. Sala allait le congédier d'un geste impatient lorsque Sophie demanda une bouteille de vin, consommation inhabituelle pour elle mais dont elle sentit la nécessité pour espérer une atmosphère apaisée après une entrée en matière pour le moins pesante.

Les deux femmes papotèrent de tout et de rien, demandant des nouvelles d'une connaissance commune, du temps où elles avaient partagé ensemble une formation. Les plats arrivèrent juste après la boisson, alors que Georges avait commencé à distribuer le vin. Elles¹ trinquèrent, chacune y allant de sa remarque sur les arômes inattendus trouvés dans le breuvage de Bacchus, pourtant fort modeste.

Sala sourit, Sophie l'accompagna dans sa mimique, toute heureuse de voir enfin l'échange possible. Georges crut alors bon d'affiner sa pensée.

- *Si nous devons collaborer Sala, il me semble que je dois avoir une distance vis à vis de vous. Sans cet espace, j'aurai peur que l'échange ne soit pas...*
- *Sincère ?* proposa Sala.
- *Je dirais plutôt franc. Dans l'idée qu'on ne se raconte pas de la même façon à un ami, même de courte date, qu'à un inconnu.*
- *À un confesseur,* s'amusa Sala.
- *Ou un amant ?* intervint Sophie.
- *Un amant,* conclut Georges. *Ce qui nous ramène au cœur de notre discussion.*
- *Oui. Expliquez-moi votre projet Georges. Vous avez entendu, j'ai bien dit « vous » !*

Georges lui envoya un sourire, la complimenta sur l'allusion à une confession, lui demandant sa religion si elle en avait une. La femme précisa qu'elle était de culture musulmane et d'une foi laïque inébranlable, ce qui fit rire la tablée. Georges lui dit que son projet tenait en cette courte phrase titre, à savoir « *De l'acte d'amour* ». Il expliqua cependant le lieu, les modalités et le seul droit de la personne reçue, à savoir accepter ou

non que le prénom figure, sans pour autant pouvoir modifier les propos transformés par l'écrit.

- *Certes vous seriez filmée, mais dans un but précis, et certainement pas celui de l'objectivité, rappela-t-il.*
- *Lequel alors ? s'enquit Sala.*

Georges se cabra. Cette révélation était tout aussi fondamentale que délicate à avouer.

- *L'impudeur. Ce sont vos mimiques, vos grimaces que je veux. Celles qui complètent votre propos parfois, l'inverse d'autres fois. Et si les mouvements de vos mains, de votre buste, si les soubresauts de votre poitrine, si les bruits d'une respiration de temps en temps hachée complètent votre image, je pense que la totale impudeur est de ne voir que votre visage en gros plan. Vos yeux, votre visage.*
- *Mmm... Je vois... Un peu comme filmer une femme de très près, et son visage seulement, pendant l'orgasme. Elle rougit tout en osant ce propos.*
- *Exactement Sala ! Exactement. Je veux votre ressenti profond sur l'interprétation que vous ferez du titre. La vôtre et pas une autre. Car il n'y en a pas de mauvaise ou de bonne. Simplement ce que ces quelques mots évoquent pour vous. De par votre vécu, vos aspirations, vos besoins. Donc oui. Je veux VOUS filmer pendant que vous revivrez l'abandon lors du plaisir. Du moins, si c'est cela que mon titre vous suggère.*

Sala fit une longue pause. Elle vida son verre d'un trait, rougit de plus belle, puis se leva.

- *Dans deux jours, dix heures.*

Elle embrassa Sophie, la gratifia d'un « *au revoir ma chérie* », puis partit sans se retourner, laissant pantois les deux autres invitées¹.

- *On peut dire qu'elle sait ce qu'elle veut au moins Sala,* répondit Georges les yeux dans le vague.
- *Et que nous allons avoir du mal à finir,* ajouta Sophie.

Et les deux se mirent à rire en se resservant du vin.

Me revoilà après mon presque premier entretien. Plutôt fructueux puisque j'en tire plusieurs leçons.

*Tout d'abord, je pense que mon intuition du vouvoiement était la bonne. Moi qui ai voulu planifier pour une fois, j'ai bien vu combien cela aurait été illusoire. J'aurais pu tout préparer mais aurais-je pensé à cette distance nécessaire à mettre entre « **l'observé** » et moi ? En tout cas je retiens, et cela me conforte dans l'idée que mes amis ne participeront pas à l'expérience, désolé pour toi Sophie, même si ma curiosité de ta personne me donne des regrets. D'autant plus que passer « **de l'autre côté** » pour ta part m'aurait procuré une certaine jouissance.*

*Après, je ne suis pas certain que cette prise de contact « **hors les murs** » soit une bonne chose. Si j'ai opté pour un endroit, je dois m'y astreindre pour la suite. En écrivant cela, me vient l'idée que j'aurais pu choisir de vivre ces rencontres en plein air, dans un parc ou dans un café, mais pas tout à la fois. En tout cas mon lieu sera plus pratique pour les réglages et je ne réitérerai pas une entrevue « **au mauvais endroit** ».*

*On verra si les effets de cette première prise de contact en dehors de mon mini-studio et en présence d'une tierce personne aura des conséquences négatives sur la profondeur de l'échange, sauf que pour en juger, il me faudra déjà obtenir les aveux de Sala, chose malaisée si j'ose juger de sa personnalité après un si court échange, ensuite comparer avec « **le deuxième papillon** » que j'aurai la chance d'observer, puis décider du résultat en omettant que les deux personnes n'auront pas été superposables et que donc toute conclusion serait hâtive pour ne pas dire malvenue.*

Mais là, je vais devoir faire un break. Le devoir m'appelle. Il porte le nom d'une célèbre enseigne qui fabriquait de délicieux biscuits. Une des anciennes maisons de production est une tour dans le centre de Nantes désormais dédiée à la culture. De la nourriture des papilles à celle de l'esprit...

Véra a plaisanté avec moi sur ce sujet. Elle m'a suggéré en riant de m'occuper des salades qu'elle mange. On les appelle des sucrides. Elles n'ont aucun goût et rien de naturel. Elles doivent être constituées exclusivement de pétrole car elle ne craignent ni la chaleur ni la putréfaction. Ah si ! Elles sont terrorisées quand on leur montre un ver de terre, une limace ou un escargot... car elles n'en ont jamais vu. Ça oui c'est drôle. Les biscuits Lu c'est bon, les repas de ma chérie, non. Toujours les mêmes, pesés au gramme près et peu ragoûtants. Mais bon, je te pardonne Vera. Je l'aime tant. Tu m'aimes tant.

Donc au revoir mon journal, je rentre en biscuiterie pour une bonne semaine. Pour une fois que c'est moi qui part...

*

*Retour à la maison. J'ai vécu en apparence pour mon travail officiel. Je souhaitais dans les faits consacrer mes nuits pour « **l'autre** », mon projet. Mais non. Le sommeil est revenu, moi qui collectionne les nuits blanches, là encore sans que j'en devine la cause. Nantes serait-elle la ville des marmottes ? On y trouve une vie grouillante et débordante de nuit, des jeunes partout qui ne pensent qu'à être heureux et c'est entraînant. Mais non ! Chaque soir je rentrais dans ma chambre d'hôtel, sans doute bercé par les cris du dehors qui auraient dû m'appeler. J'ai repris mes notes, pas celles de mon carnet, des feuilles blanches griffonnées de point techniques puis écrasé sans doute par le poids de ce projet à peine entamé, je me suis effondré chaque soir pour un sommeil sans rêve.*

Je vais commencer par ma découverte de cette cité que j'ignorais avant.

*La tour Lu... Quelle expérience... La municipalité a vraiment bien fait d'acquiescer ce qu'elle allait baptiser « **le Lieu Unique** ». La tour est belle, un peu rococo à mon sens, assez proche de l'art nouveau pour lequel j'ai une grande admiration. J'aurais adoré être riche à cette époque et vivre dans ces musées comme la Villa Maïorelle à Nancy. Tout y est beau. Certains ayant perdu leur sensibilité ne devaient plus comprendre l'esthétique permanente de leur lieu d'habitation, mais pour ceux encore éveillés, ils vivaient à la fois « **dehors** » et « **dedans** ». Un tel décor conjugait la nature et l'emprise humaine qui l'avait domestiquée, du moins en apparence.*

J'en avais déjà entendu parler sans jamais avoir eu l'occasion de la visiter, sans doute par une facétie du destin qui m'avait jusqu'alors éloigné de la cité des ducs de Bretagne. Je m'y suis rendu une première fois seul, dès mon arrivée en train. Je voulais m'imprégner de la sensibilité de l'endroit, de sa lumière, de son public sans que personne ne perturbe mes récepteurs.

J'y ai vu une foule cosmopolite, de couleurs, d'âges et d'aspirations différentes¹ dans un endroit aéré tout en étant compartimenté. J'y ai ressenti la même émotion que celle qui m'étreint à chaque fois que j'arpente la halle Saint Pierre à Montmartre. Le décors n'y est pourtant pas le même et surtout, ce n'est pas consacré à l'art des âmes damnées, je veux dire celles qui vivent et pleurent, celles qui souffrent et aiment, l'art brut...

Une excellente entrée en matière donc.

*J'y suis retourné à peine une heure plus tard, mais accompagné. On me fit un rapide topo sur l'origine de cette tour, pour le cas où je ne saurais pas lire, où je n'aurais pas compris l'inscription « **LU** » bien visible. Après une courte description historique, nous sommes passés au jardin des plantes, puis au centre-ville, avec le grand magasin, les différents cinémas, la place Graslin, la place royale et autres endroits grouillants de cette population hétéroclite.*

*Car oui, les quelques mots qui me vinrent à l'esprit après cette visite somme toute sommaire furent « **cosmopolite** » et « **hétéroclite** » mais aussi « **bourgeoise** » et « **étudiante** ».*

*Je savais bien qu'il me manquait de nombreux éléments pour comprendre la cité glorieuse, comme l'indispensable stade de foot, moi qui en méprise les supporters je l'avoue, mais aussi les quartiers périphériques, dont ceux déclarés « **sensibles** » comme on dit quand on veut cacher une réalité bien plus crue, mais le temps est la composante qui manque universellement dans notre société qui ne pense qu'au profit. J'allais donc me contenter de cela. Le proche, le propre, le présentable.*

Le temps... Il en aurait fallu pour venir à différentes heures de la journée et observer les populations qui fréquentaient la tour le matin à son ouverture, celle des travailleurs avides de connaissance qui y passaient leur pause médiane, quitte à sauter le repas ou au contraire à profiter des quelques tables de restauration, les nocturnes enfin qu'il fallait déloger à grands cris lors de la fermeture.

Le temps... Il aurait fallu comparer les lumières selon les heures mais aussi les jours et les saisons.

Sauf que ça, c'est vraiment impossible. Et en plus, selon moi, le vrai travail de celui qui saisi l'image ou le mouvement est non pas d'ordonner au soleil, ce qui ne se peut, mais au contraire de s'adapter à ses caprices, de savoir à chaque instant trouver l'angle favorable. Car toujours cela se peut.

J'ai donc pu conclure, comme à chaque fois, que je pourrai mener à bien ce projet dans la semaine, même si à ce moment de ma réflexion je ne savais pas du tout par quoi commencer.

C'est amusant. Je dois écrire sur mon projet de film et je me raconte dans ma sensibilité la plus intime finalement. Je pense que cela devait être nécessaire. Car un tel film sera par essence même incomplet et orienté.

Pour le premier défaut, c'est très bien ainsi. C'est grâce à cette carence que les nouvelles générations pourront apprendre à s'aimer, ou au moins le tenter.

Pour le deuxième, si on comprend comment je travaille, ce que mes yeux repèrent, comment cela se traduit dans mon être sensible, alors on me pardonnera peut-être, on acceptera pour certains de se vêtir de mes émotions pour comprendre. Du moins j'espère qu'il en sera ainsi pour ceux qui feront l'effort.

Ce qui est amusant mais beaucoup moins, ce qui montre une nouvelle fois combien mon esprit est désordonné malgré mes efforts, c'est que je n'ai toujours pas expliqué comment j'avais réalisé la commande de la belle ville de Nantes...

Le dernier soir, là, pressé par le temps, il ne fut pas question de dormir. Je devais mettre en perspective le projet pour lequel j'étais venu. Un court métrage de promotion de la ville. Nous avions fait quelques prises de vue en extérieur mais l'ensemble se voulait alerte, ne s'attardant sur aucun point en particulier, histoire de montrer en négatif la diversité des attraits de la métropole.

J'ai donc repassé les photographies, les courts films et relu mes notes. J'étais infiniment concentré.

*Et au petit matin, la réponse m'est apparue. J'ai fait un montage de l'intérieur de la fameuse tout Lu, ce « **lieu unique** » dédié à l'humanisme, fréquenté par une population hétéroclite puisque les âges, les cultures y cohabitent je l'ai déjà écrit. J'ai inséré sur une vue panoramique des rectangles dans lesquels on voyait les quelques rushs animés, d'autres où on contemplait les photos des anonymes immobiles fixés dans leur éternelle beauté. Et au centre, un couple figé hors du temps. Deux personnes âgées qui se tenaient par la main, photographiés de dos, laissant deviner qu'ils venaient de s'embrasser. Ils étaient le centre et le point final de l'ensemble.*

Mon projet a été adopté avec enthousiasme, je n'avais pas éteint mes nuits pour rien...

Un l'acte d'amour en somme, voilà à quoi mon projet se résumait...

*J'en ai pleuré. Impossible de ne pas penser à mon « **acte** » me suis-je dis. Même en travaillant pour autre chose, mon projet était toujours là. Il y avait lui et rien que lui...*

Alors je suis rentré épuisé mais rasséréné. Et demain... Sala !

Partie I : LE BROUILLARD.

Sala 2.

Georges accueillait Sala devant l'entrée du petit bâtiment.

- *Nous sommes arrivés en même temps. Tellement que j'ai dû courir pour tenter de vous précéder*, lui dit Georges essoufflé mais souriant.
- *Ça s'entend à votre respiration. C'est moi qui suis légèrement en avance. Je ne supporte pas qu'on ne respecte pas l'heure, alors je m'interdis le moindre retard.*

Georges la précéda et ouvrit son petit bureau. Sala considéra la pièce avec ce qui semblait être son habituel air grave et sérieux. Georges commenta. Il montra la caméra fixée sur son trépied, la commande sous sa main droite lorsqu'il serait assis, le petit écran lui permettant de contrôler la prise de vue et le cadrage. Il allait répéter ses objectifs ainsi que sa façon de travailler, mais fut rappelé à l'ordre par un court mais cinglant : « *Vous m'avez déjà expliqué cela devant Sophie. Alors commençons !* »

Sala semblait dominer la scène aussi bien par sa taille que par sa présence autoritaire. Georges eut le temps de s'avouer qu'elle pouvait diriger l'échange, que cela s'entendrait certainement dans l'histoire qu'elle allait partager avec lui.

Sala commença. Elle raconta son mari Rachid, frère de culture, lui aussi éloigné de la religion. Elle s'interrompit brusquement.

- *La lumière est trop forte. Elle me dérange.*

Et sans attendre, elle se leva, fit en sorte que la pièce soit dans la pénombre, puis se rassit. Georges prit cela comme l'augure d'une volonté de s'exposer sans fard. Il attendit donc la suite avec impatience.

Et Sala raconta son histoire. Histoire banale et classique, sans relief. Une rencontre, une union, deux enfants qui naquirent rapidement, puis le tourbillon du travail qu'il fallait conjuguer avec les maternités et un mari qui ne semblait pas concerné par ces contingences comme cela arrive si souvent.

Elle prit son temps, racontant des détails inutiles en apparence.

Une chose cependant fut remarquée par Georges. Jamais elle ne revenait en arrière. Comme si elle lisait sa mémoire de façon séquentielle. À la place, l'homme préféra se dire qu'elle avait préparé de longue date l'entretien. « *Rien ne débordera* », se dit-il.

Georges la questionna lors d'une pause sur son travail. Il lui fit remarque de l'extrême précision de tous les souvenirs exposés, du rôle de sa famille à celui de son mari, des premières années compliquées par les inévitables maladies infantiles. Sauf que jamais elle n'avait abordé le thème du travail.

Cette intervention secoua Sala. Elle la sortit de la torpeur dont elle avait habillé son récit. Elle considéra l'intrus avec méfiance, mais se sentit contrainte de poursuivre sa narration.

Son mari et elle avaient en partage l'enseignement des sciences physiques. Elle au lycée, lui dans le supérieur. Il voyageait donc assez souvent, la laissant seule. Elle expliqua ainsi comment elle avait pu conjuguer son travail et sa position de mère. Elle conta de même

les longues nuits sans sommeil du fait des sempiternelles maladies, ou du retard pris en journée du fait des exigences des enfants.

Elle s'amusa même de ne pas avoir fait allusion à ce pan de sa vie, concluant par

- *Ce doit être ça pour moi l'acte d'amour. Et dire que j'ai failli le passer sous silence...* Sala souriait.
- *Et avec vos collègues ? Avez-vous noué des relations amicales ?*
- *Oui. Bien sûr. Certaines superficielles, d'autres toujours vivantes, comme avec Sophie qui nous a présenté. Elle vous a raconté son histoire ?*

Georges répondit par un sourire gêné.

- *Allez-y ! Partagez avec moi,* insista-t-elle.
- *Non,* répondit Georges d'une voix douce. *Rien ne sort de ce bureau. C'est la règle. Mais de toute façon, c'est une amie. Il n'était donc pas question pour moi de l'écouter sur un sujet intime quel qu'il soit,* ajouta-t-il légèrement honteux.

Sala s'excusa de son insistance et reprit, décrivant les différentes personnes de son lycée. Elle en réussissait à chaque fois un portrait vivant. Certaines fois empreint de tendresse, d'autres fois d'amusement, parfois d'un léger mépris lorsque la personne semblait par trop éloignée de ses propres choix de vie.

Elle commença enfin le portrait de Anna. Une collègue qui enseignait le français avec passion. Elle la décrivit comme pétillante, imprévisible et joueuse.

- *Elle semble charmante d'après le portrait que vous en avez dépeint,* commenta Georges qui semblait enfin voir un début de relief.

Sala s'arrêta net. Elle se retourna pour observer les rideaux clos. Elle semblait hésiter à parler. En face, Georges retint sa respiration. Peut-être l'entretien allait-il enfin déboucher sur quelque chose de tangible. Sala considéra alors la caméra. Elle referma sa bouche, taisant sans doute les mots qu'elle allait prononcer. Attentif, Georges se leva et éteint son appareil. Du moins le mima-t-il.

- *Je pense que de ne pas filmer sera plus propice à la suite de cet entretien. Qu'en pensez-vous Sala ?*

La femme qui allait se lever le considéra avec circonspection, et se rassit. Elle hésita longtemps puis sembla avoir choisi le silence. Georges intervint.

- *Votre travail... Je voulais que vous m'en parliez. Et, vous disant cela, vous avez remarqué avec étonnement que vous aviez consciencieusement évité le sujet. À la place, vous semblez avoir découvert que l'acte d'amour était pour vous ce lien que vous avez créé avec vos enfants. Peut-être pourriez-vous m'en dire davantage ?*

Sala sembla rassurée par l'orientation du propos. Elle se détendit.

- *Mes collègues... Je vous les ai présentés. Je ne vais pas y revenir. Les sciences. J'aime les sciences. Ou plutôt, j'avais une passion : comprendre la réalité de ce monde. J'ai toujours été fascinée par les travaux des anciens. Comment comprirent-ils ce que signifiait « tomber ». Car tout le monde croit savoir ce que cela veut dire, mais en fait, si on s'abstrait de notre petit horizon qui nous fait croire que la terre est plate, on n'y comprend plus rien. Et « tomber » devient un mot*

magique. Tomber où si on est dans l'espace ? Ainsi Newton découvrit-il la gravité... Passionnant non ?

Elle marqua un temps. Son visage exprima par ses traits blêmes qu'elle semblait avoir perdu ses repères. Puis elle reprit.

- *Tomber... C'est amusant. J'aurais pu parler de la fée électricité, de la mécanique des particules, et non. J'ai parlé de tomber... Elle prit son souffle. L'an dernier, j'ai changé d'orientation. Je me suis investie dans le théâtre. Une nouvelle collègue venait d'arriver. Anna. Je vous en ai parlé, mais je ne vous ai pas tout dit, loin s'en faut ! Une femme qui rayonnait la simplicité et l'épanouissement. Elle semblait gourmande de vie. Les élèves l'adoraient car elle savait les mettre en valeur, leur donner confiance, provoquer chez eux l'envie de mieux faire. Au début, je ne sais pas pourquoi j'ai accepté de l'accompagner dans son projet, mais après, je me suis passionnée et prise au jeu. Mon travail n'était plus qu'une parenthèse entre deux séances. Je crois que c'est aussi moi qu'elle initia au plaisir de l'actrice.*
- *Éprise, initiée, tomber, se murmura Georges sans le verbaliser.*
- *Et un soir, après une bonne heure de travail, une fois tout le monde parti, elle m'avoua être homosexuelle la belle Anna. Sur le coup, je n'y ai pas accordé la moindre importance. Qu'elle soit homo ou hétéro, je m'en fichais royalement. Mais de nuit... Je n'ai pas pu fermer l'œil. En boucle cette question dont je redoutais la réponse. Pourquoi un tel aveu ? À moi. Dans la pièce, une fille devait tourner habillée d'une belle robe longue. Et ce jour justement, elle lui en avait fait démonstration. Lui expliquant qu'elle devait être fière de la beauté et de ses jambes, qu'en effet ces quelques pas de danse étaient une invitation à l'amour. Joignant le geste à la parole, elle fit voler sa propre robe et envoûta toute la salle par sa grâce. Et là, j'ai compris. Après une nuit blanche, j'ai compris. Elle me déclarait sa passion pour moi ! J'ai ensuite refusé de retourner aux répétitions. Elle insista mais rien n'y fit. Intraitable, elle fut contrainte de me remplacer. À la fin de l'année, elle fit en sorte d'être mutée. Une nouvelle fois. Par ma faute. J'ai appris depuis qu'elle vivait en couple avec une femme, qu'elle s'en était séparée depuis notre rencontre. J'ai effacé ces nouvelles comme je le fais chaque jour avec la brosse sur mon tableau. Mais l'amour n'est pas fait de craies... Il ne s'évapore pas avec le vent. On peut le déplacer, le réduire en poussière, mais il reste toujours là, attendant une opportunité pour se reconstruire. Du moins, tant qu'on est vivant. C'est ce que m'apprirent toutes mes nuits sans sommeil. Et là, j'ai compris que je n'avais le choix qu'entre le renoncement définitif qui fait de nous des êtres mimant une vie qui les aurait abandonnés, ou regarder la réalité en face. Je suis allée voir une psychologue. J'ai parlé longuement. Un monologue en fait... Presque comme ici... Le seul intérêt de cette aide fut la présence qui m'obligea à verbaliser. De mes contradictions virent des questions plus fondamentales que la simple réalité des choses. Alors, en face de l'écran de mes nuits sans sommeil, j'ai pu m'interroger. J'ai compris que cette femme m'avait séduite au plus profond de moi. Amoureuse d'elle ? Non. Aucunement. Mais gourmande sans doute, et j'avais refusé ce trait de ma personne. Je suis plutôt satisfaite de ne pas avoir vécu d'expérience avec elle. Si Anna était amoureuse de moi comme cela semblait l'être, il ne fallait pas que je joue avec ses sentiments. Mais elle fit tomber tout un pan de ma personnalité profonde. J'étais homosexuelle moi aussi, mais sans avoir pu m'en douter un seul instant... Depuis, j'ai quitté Rachid. J'ai vécu seule quelques mois, les enfants en garde alternée. Et ensuite j'ai rencontré ma compagne... Vous savez, je comprends pourquoi j'ai choisi de vous parler de gravité. Tomber... Ce n'est pas rien tomber. Ça ne nous arrive pas si souvent. Lorsque c'est le cas, ce moment il vaut mieux ne pas le rater...*

Sala se leva, salua Georges de la main et s'en alla fièrement, comme une femme accomplie qu'elle semblait être.

Voilà. La numéro un est dans la boîte. Je sais qu'il me faut m'interroger sur l'évolution de mon film, on va ici parler de démarrage puisque vous fûtes la première chère Sala.

Je commence par vous féliciter pour votre courage et votre franchise. Ce ne doit pas être facile de déclarer à un inconnu qu'on s'est trompé si longtemps sur sa propre orientation. Moi je me crois complètement hétéro mais sait-on jamais, auriez-vous instillé le doute chez moi ?

Je plaisante bien sûr car Vera me fait tourner la tête. Je lui passe tous ses caprices soyons honnête mais elle me comble par ailleurs.

Sinon, je trouve cela excitant de voir les effets de l'aveu sur le visage de mon cobaye. Les traits qui affirment ou infirment, de même pour les mouvements de bouche, du buste, etc. Je dis cobaye sans mépris, mais c'est le seul terme que je trouve approprié. Ou sinon, je devrais me reconnaître « gynécologue ». Une femme nue qui me montrerait son entrecuisse et sa toison, répondrait à mes questions sur sa vie intime, alors que moi, en face d'elle, je resterais habillé, protégeant ma pudeur et ma vie privée. C'est en tout cas l'unique image qui me vienne. Et comme « gynécologue » risquerait de ne pas être compris à sa juste valeur si jamais on me volait ce carnet que personne ne lira, je vais donc garder « cobaye ».

Je n'ai pas de retour quant à mes annonces, ou plutôt, jusqu'à présent Laurine n'a gardé aucun candidat. Par contre j'ai beaucoup de travail pour mettre en forme ce que j'ai tourné dans la cité des ducs de Bretagne la semaine dernière, alors je vais faire la pause sans remord.

*

*Quelques jours ont passé. Je me suis fait une remarque. En rentrant de Nantes j'étais certes épuisé mais je ne suis pas passé par la case « **tes bras mon amour** », ce qui est très rare. Par contre mes nuits se sont dès mon retour colorées de blancheur.*

Vera sort en général presque tous les soirs. Elle tente de se lancer dans une carrière de violoniste aux influences contemporaines. Ça semble être le parcours du combattant, surtout quand on a découvert l'instrument sur le tard. Elle se forme avec quelques amis. Ils partagent leurs soirées en s'entraînant ou simplement en discutant autour d'un repas improvisé. Juste avant, certains jours elle donne des cours dans une petite académie peu connue mais fréquentée par des personnes de très bon niveau. Elle y gagne quelque argent et se paye ainsi des stages dans d'autres villes, parfois à l'étranger.

Il y a cependant un rite entre nous. Même si elle rentre tardivement, pour ne pas dire matinalement, une caresse de ses mains sur mon visage me donne le top départ pour ses bras. Nous faisons l'amour et ensuite elle s'endort. C'est immuable, mathématique j'allais dire.

Le soir de mon retour, j'étais donc chamboulé par ce projet qui s'immisce maintenant dans mon travail et j'ai refusé ses bras. Ou plutôt, mon inconscient s'en écarta. Elle me fit reproche le lendemain du fait que je n'avais pas répondu à sa demande, que sa nuit fut maussade et son sommeil médiocre. Je ne vois pas le rapport réel entre ma distance et mon escapade nantaise mais je me dis qu'il pourrait bien y en avoir un. J'ai bien sûr préféré m'excuser de cette maladresse au prétexte de la fatigue.

Je n'ai pas osé parler de mon succès d'estime sur la réalisation du clip. Pour Vera c'est très compliqué. Passé la trentaine, même en musique contemporaine, percer est plus que délicat. Ça la rend susceptible. Un jour, il me faudra écrire sur la difficulté qui fut la mienne lorsqu'elle se lança à corps perdu dans cette activité. Avant, nous étions presque tout le temps ensemble, maintenant ça devient épisodique et j'avoue en souffrir quelque peu. C'est presque une boucle sur le début de notre histoire, lorsque nous flirtions, du moins moi puisque pour elle, c'était bien autre chose. Je n'ai rien écrit sur nos prémisses, j'avoue préférer ne pas avoir à le faire, en tout cas, pas pour le moment puisque je n'en vois aucune nécessité.

Mais là, je vais faire un nouveau retour sur Sala.

Son histoire donne envie de comprendre comment elle a pu se fourvoyer si longtemps, de lui demander a posteriori quels indices elle avait de son mal-être, mais je sais qu'il ne faut surtout pas rentrer dans cette voie.

Je ne suis pas psychologue. Je ne veux « soigner » personne. Je ne suis qu'un œil indiscret qui observe et s'émerveille devant les beautés de la vie. Dans notre société on dit « coming out », ce qui n'a pour moi aucun intérêt. Qu'on se réalise, oui, cela en a un vrai, fort et profond. Qu'on change de voie par choix ou par nécessité, oui. Mais qu'on le hurle à la face du monde est à mon avis totalement inutile. Ce partage ne fut donc sans doute pas une revendication, ni un acte militant. Simplement un cri à la terre entière disant qu'elle se sentait accomplie comme une nouvelle personne dans un nouvel amour.

Voilà pourquoi il n'y a rien à comprendre pour l'œil que je suis. Juste observer, mettre en valeur et inciter à la franchise, quitte à ce que ce soit une découverte pour mon papillon.

D'ailleurs ceci m'interroge. Serait-il possible qu'un jour j'observe ainsi une révélation de mon visiteur sur lui-même ? Et comment réagirait-il à cette intrusion d'une caméra dans un domaine aussi privé ? M'en voudrait-il pour le résultat ou simplement pour avoir volé par l'image un pan de sa personnalité qu'il ignorait jusqu'alors ?

Que de questions... Mais une intuition : je suis prêt à parier que vivre de telles confidences comme observateur, m'obligera à y participer, même si je ne vois pas à cette heure de quelle manière.

*

Un retour ! Je viens d'avoir un retour. Mes annonces n'auront donc pas été inutiles. Une certaine Sandrine sélectionnée par ma chère Laurine. Elle a passé le filtre et nous avons échangé. Nous nous sommes présentés sobrement, j'ai indiqué mon projet, j'ai proposé un rendez-vous durant lequel j'expliquerai par le menu mes objectifs et le déroulé précis. Je suis tout excité. Tellement que je vais interrompre mon travail officiel. Ça va me mettre terriblement en retard. Je vais devoir bosser de nuit mais peu importe. Pour une fois Vera, c'est toi qui devras m'attendre. Tes bras serreront le vent, comme les miens lors de tes absences répétées.

Sandrine.

- *Bonjour Madame.*

Georges se leva et tendit sa main à la femme.

- *Vous êtes Sandrine ? Je suis Georges.*

Elle prit enfin sa main tout en considérant le lieu et l'homme d'un regard circonspect. Pendant ce temps, tout en faisant semblant d'observer sa caméra, Georges à son tour la découvrait.

Il s'agissait d'une femme plutôt jolie, élancée et de grande taille, fine, au visage expressif surmonté d'une coiffure abondante mais taillée courte. Au bout d'un moment, Sandrine prit la parole.

- *Je suppose que je dois m'asseoir en face de votre caméra ? Je ne sais pas bien pourquoi j'ai accepté votre annonce. Que voulez-vous au juste ?*
- *Rien de plus que ce que j'ai écrit dans le court texte que je vous ai envoyé il y a quelques jours, répondit l'homme. Je veux saisir les rares instants de vérité lorsque deux personnes communiquent.*
- *Et vous avez besoin d'une caméra pour ça ? Je veux dire pour écrire ?*
- *Pour reproduire votre témoignage dans un texte : oui. Mille fois oui. Je ne pourrai écrire que porté par votre voix et votre visage. Seuls ces éléments pourront me dicter la réalité de ce que vous m'aurez confié. La caméra ? Oui, je pourrais en faire une vidéo que je superposerais aux autres. Ce serait certainement intéressant. Mais tellement insuffisant. Shoah est un film extraordinaire, bouleversant, poignant et qui nous confond, nous humains, dans ce que nous avons de pire puisque cela est arrivé. Mais il n'est pas suffisant. C'est pour cela qu'il y eut d'autres récits sur l'holocauste. Comme Maus. Des souris et des chats pour nous émouvoir encore, dans les tréfonds de notre être. Alors oui, votre visage me dictera ce que je dois écrire en me rappelant que notre cerveau si facile à tromper croit qu'une image est la réalité, alors qu'elle n'en est qu'une vision partielle et parcellaire. Et c'est de l'impudeur de vos grimaces, de la peur de vos yeux clos de ce que vous me confierez peut-être, ou alors ce seront vos sourires qui m'aideront à me rapprocher d'une vérité, la seule qui m'importera en écrivant ce que j'aurai perçu de votre histoire. Votre vérité. Mais vous l'aviez compris cela, n'est-ce pas ? Sinon vous ne seriez pas là.*

La femme marqua un silence, ajusta sa coiffe, puis s'installa face caméra. Malgré tout son visage se crispa, ce que Georges remarqua mais n'osa pas relever.

- *Moi, je serai juste en face de vous, jamais derrière l'objectif. Pour que vous puissiez l'oublier, lui dit-il d'une voix douce.*

Dans les faits, il disposait donc d'une molette fixée sur l'un des accoudoirs avec laquelle il pouvait élargir ou resserrer le plan, rien de plus. Une autre, plus apparente, sur le bureau permettait d'augmenter la lumière ou de mettre un voile de pénombre sur la pièce, voire de faire la plonger dans une totale obscurité.

Il s'agissait d'un modeste bureau, agrémenté de deux fauteuils, l'un en face de l'autre, sans le moindre décor, avec une bouilloire et deux tasses. Les volets ce jour étaient clos. La caméra de petite taille se trouvait sur un trépied sur le côté gauche de l'homme, la

femme étant en face, juste devant la fenêtre occultée. Elle remarqua un paquet rectangulaire.

- *Ce sont des mouchoirs ? Vous escomptez me voir pleurer ?* Elle riait.
- *Non... Mais on ne sait jamais. Et vous remarquerez qu'ils sont disposés de façon symétrique entre vous et moi.*
- *Ce qui veut dire ?* interrogea-t-elle.
- *Qu'il se pourrait bien que j'ai à m'en servir.*

La femme se détendit enfin.

- *Vous avez gagné.*

Puis elle se mit à rire.

- *Maudite Sophie. Mon amie Sophie qui m'entraîna dans cette étrange expérience. Pourquoi ai-je répondu à votre annonce ? On commence quand ?*
- *Ça a déjà commencé.*
- *Depuis le début ?*

La femme était visiblement perplexe.

- *Oui. Dès que vous avez frappé à la porte.*
- *Donc on ne me voit pas...*
- *Mais on nous entend,* précisa-t-il.

Elle le regarda de façon insistante, puis de nouveau les traits de son visage montrèrent son acceptation.

- *Vous ne perdez pas le nord... Mais vous êtes subtil,* corrigea-t-elle. *On commence. Ou plutôt, on poursuit alors. Voilà. Je me présente. Je suis Sandrine... Je dois donner mon nom ?* Son visage montrait une inquiétude par ses sourcils froncés.

Georges hocha la tête pour lui indiquer qu'il n'avait pas besoin de cette information.

- *Donc je me prénomme Sandrine. Je suis mariée à Bastien et j'ai deux enfants. Que dire de plus. Que j'enseigne l'histoire. Je suis prof d'histoire-géo comme on dit. Mais je n'aime pas la géographie, alors qu'en jeunesse j'aimais beaucoup l'histoire. Je l'aime toujours, mais l'enseignement de cette matière dans un collège difficile s'apparente plus à un stage de survie dans une cité livrée à l'abandon depuis des décennies plutôt qu'à une transmission de savoir. Enfin, pour certains en tout cas. Mais on s'éloigne du sujet là ?*
- *Non. Pas du tout. Chaque élément qui vous constitue peut, doit être évoqué,* répondit Georges.
- *Je dois parler de mes enfants ?* Son visage s'éclaira à cette évocation.
- *Si vous pensez que c'est important.*
- *Vous m'avez donné le titre de votre ouvrage...*
- *Du moins si j'arrive à l'écrire,* corrigea Georges.
- *De l'acte d'amour. Cela sous-entend que l'aspect reproduction ne devrait pas être le cœur de votre livre non ?*
- *C'est vous qui le dites. Pour vous, l'acte sexuel est-il fortement connoté de la volonté de reproduction ?*

Le visage de Sandrine se tendit. Elle repoussa le dossier violemment de son dos, comme pour s'éloigner le plus possible de l'homme qui commençait déjà à la déstabiliser. Elle émit une grimace, que Georges interpréta à raison comme une douleur violente qui venait de parcourir sa colonne vertébrale. Il allait en avoir l'explication peu après.

- *Je ne peux pas répondre à cette question, lâcha-t-elle le visage toujours tendu.*
- *Vous ne le pouvez pas pour le moment,* reprit Georges avant que d'ajouter, *et c'est sans importance.*

Sandrine le considéra avec une circonspection nouvelle.

- *Vous savez parfaitement où vous allez, dit-elle.*
- *Et vous avez envie de m'y accompagner. J'ai tort ?*
- *Non, avoua Sandrine. Non. En quelques courtes minutes, je suis allée trop avant pour renoncer.* Son visage, ses yeux bas, exprimaient une certaine résignation. *Que vais-je trouver au bout du chemin ?* Les couleurs de la vie venaient de reprendre leur place sur ses joues.
- *Qui, précisa Georges.*
- *Qui ?* reprit la femme.
- *Georges affina sa pensée. Qui allez-vous trouver ?*

La femme de nouveau déstabilisée se tendit, lèvres pincées, front irradié de rides exprimant une autre douleur. Sauf qu'imperceptiblement elle se rapprocha de lui, contrairement à la fois précédente, et que ses traits redevinrent ceux d'une femme déterminée.

- *Moi. C'est moi et moi seule que je vais trouver au bout du chemin. Vous ne serez qu'un passeur, rien de plus. Je suis terrorisée savez-vous ?*
- *Votre visage ne le montre pas.*

Imperceptiblement, par sa molette, les traits gracieux de Sandrine occupèrent tout l'écran de la caméra. Le silence enveloppa cette image fixe. Les yeux de la femme montrèrent une hésitation. Elle sembla prendre son souffle et s'élança enfin.

- *J'ai deux enfants. Je peux en parler mais je ne crois pas que ce soit important. Ce que vous souhaitez apprendre de moi, c'est l'amour, c'est bien cela ?*
- *Non. Comment vous avez vécu ce sentiment, vous, Sandrine. C'est cela qui m'intéresse. Si vous pensez que ça englobe vos enfants, alors oui, cela m'intrigue.*
- *Mais c'est une autre vie, un autre amour. Et je devine votre propos. Une femme ne se définit pas par ses maternités. Une femme c'est bien autre chose. Comme si une femme ne pouvant plus enfanter, ce qui va bientôt être mon cas, n'était plus tout à fait une femme.*

Le plan s'élargit, montrant des mains qui commençaient à s'agiter en sculptant le propos dans l'éther qui les séparait tout en les réunissant. Georges sentit que cette prise de conscience allait engendrer l'inattendu : la confiance.

- *J'étais jeune. À peine dix-neuf ans. Je faisais un séjour prolongé de six mois en Écosse. Un séjour linguistique qui ne m'a laissé qu'une assez bonne pratique de la langue de Shakespeare, chose parfaitement inutile lorsqu'on enseigne l'histoire-géo dans un collège difficile de ma petite ville endormie, dans la diagonale du vide. Ça c'est la partie de la géographie qui m'intéresse. Elle riait. De plus, quand je dis « qui ne m'a rien laissé », je mens. Ou j'oublie. Mais peut-être est-ce un choix de mon inconscient qui me crie d'omettre. Ou plus justement d'enterrer, de laisser tout*

cela enfoui sous les monceaux de la maternité, de mon travail et de mon mari chéri.

Elle riait de plus belle. En face, Georges serra le plan sur son visage, veillant à ne faire aucun bruit, aucune interférence entre la femme et le reflet de son âme qu'elle devinait dans la caméra inquisitrice mais apprivoisée désormais. Ses yeux dansaient, sa bouche s'ouvrait et se refermait, le tout mis en lumière par Georges qui, sentant le moment propice, l'avait insensiblement tamisée. En clair, le miracle était en train de se produire : Sandrine rayonnait. C'était elle et elle seule qui illuminait la pièce en ouvrant ce coffre au trésor qu'elle semblait avoir oublié.

- *J'ai rapidement appris à me débrouiller avec la langue que je bredouillais seulement en arrivant, avec cet accent écossais rocailleux que j'adore, et avec cette culture qui commence dans les pubs. J'avais des cours, des amies¹. J'étais logée dans une chambre étroite mais confortable, près de mes camarades. J'étais jeune et insouciante, alors mes difficultés du début ne m'ont jamais effrayée. En jeunesse, j'avais de gros problèmes de dos. On m'avait imposé un corset pour redresser ma colonne. Je me savais hideuse. J'étais tellement complexée qu'il était hors de question de me montrer en T-shirt, encore moins en maillot. Je m'étais même fait exemptée de piscine, puis de sport. En clair, je me trouvais horrible, ou plutôt, je me savais horrible. Mais c'est normal à cet âge. Je vois ça maintenant avec ma fille. Elle est divine et se trouve difforme et trop grosse... Bref. Je suis arrivé à Édimbourg avec un dos enfin dégagé. Et là, liberté pour ma colonne meurtrie, liberté pour mon mode de vie. J'ai donc découvert la bière, les excès, les maux de tête du lendemain, la musique, et... Que je plaisais, que je n'étais pas si repoussante. Je peux me servir ?*

Georges acquiesça de la tête.

- *Ne vous inquiétez pas. Je ne bois que parce que j'ai encore beaucoup à dire, s'amusa faussement Sandrine.*

Elle but, sourit de nouveau, et reprit. Après un temps, son visage sembla perdu en quelque pays lointain, de l'autre côté de la manche se dit Georges. Ses yeux divaguaient en recherche d'une image, celle qu'elle allait devoir projeter sur l'écran de la petite caméra.

- *Il y avait Murdoch. Un grand gaillard roux, visiblement une force de la nature, mais encore plus timide que moi. Au début, je l'appelais « mon bûcheron ». Bien sûr il ne comprit pas. Il pensait que c'était un compliment. J'ai dû lui dire « woodcutter », et là, il s'est vexé. On s'est ainsi brouillés un long moment. Mais un soir, j'avais abusé de la bière brune, tout comme lui. Il m'a alors montré sa puissance et sa force. Il avait bien dû en boire plusieurs litres, moi à peine un. Mais j'avais la tête qui tournait, lui non. Je titubais en tentant de rentrer chez moi. Alors il m'a prêté sa main, puis, voyant que j'étais pour le moins instable, il ma portée. Aussi délicatement qu'un oiseau tombé du nid, aussi respectueusement qu'un père pour son nouveau-né. Les yeux, les joues, le front de Sandrine ondoyaient. Georges avait réussi. La femme n'était plus là seule devant lui. Elle était dans son antre, dans l'endroit interdit de ses souvenirs qui la rendaient si vivante. Le bureau, l'homme, la caméra, la pièce également, tout avait disparu. J'ai décliné son aide pour me border, je me suis mise au lit. Le lendemain, il dormait devant ma chambre, « pour vérifier que personne ne vienne vous importuner », me dit-il dans un français très approximatif. Je l'ai remercié d'un baiser sur le front... Après, nous ne nous sommes plus quittés. J'avais un « amoureux » à ce moment, avec lequel*

on échangeait des baisers, mais rien de plus. Mon prétendant m'a fait une scène assez rapidement à ce propos. La jalousie... Je l'ai éconduit. Avec mon bûcheron, nous étions éloignés mais le lien n'était pas rompu, loin s'en fallait. J'ai alors vu le gros avantage d'être courtisée par un woodcutter plutôt qu'un writer. Le premier est tellement plus costaud que le deuxième renonce au premier muscle bandé. C'est ainsi que Le beau Murdoch devint mon prétendant unique et attiré. On s'est frôlé sans jamais se déclarer, ni même laisser nos corps s'exprimer. Je pensais à lui. De plus en plus. Et sans m'en rendre compte je suis tombée amoureuse. Son corps près du mien... Je le sentais qui tressaillait, mais je n'étais pas en reste. Car, j'avoue, le mien bouillait d'impatience de la découverte du grand frisson dans les bras puissants de mon bel amant. Lui aussi sans doute. Sans en avoir parlé, chacun savait que l'autre n'avait aucune expérience de l'acte d'amour comme vous le nommez sans réelle pudeur. Mais nous avons pris notre temps. Je crois que nous deux jouissions autant l'un que l'autre du désir qui montait et que cela nous donnait toutes les patiences. Nous nous sommes ainsi séduits à tour de rôle. Parfois l'un faisait semblant de vouloir fondre pour un ou une autre. Mais un sourire narquois du prétendant, ou une indifférence polie, voire une larme pour moi, un œil sombre pour lui, rien que cela suffisait pour arrêter la comédie de la jalousie. L'élément importun était renvoyé et la complicité renaissait. Les yeux exprimaient à la fois l'indicible joie et la tristesse de ce moment disparu. Une main fut même tendue vers le paquet de mouchoirs tandis que les yeux riaient. Mais tout à une fin à cet âge, surtout le temps du flirt quand la jeune fille est libre comme l'air, sans chaperon, dans une société ouverte et qu'elle ressent l'appel de l'amour. Alors un soir, après une incroyable danse, endiablée, infiniment longue, qui nous unit plus que jamais, je lui ai murmuré à l'oreille en français « demain je m'offre à toi, et si tu ne comprends pas, alors il ne se passera jamais rien entre nous ». Il s'est éloigné, discuta avec un de ses amis, et revint me voir. Il fallait dire ! Cette danse ! Mon dos ! Mon horrible dos qui m'avait rendu si laide, qui m'avait tant fait souffrir, cette partie de douleur de mon corps venait de m'offrir l'avant-goût de l'union avec mon amoureux. Il était par ses mains devenu souple, gracieux même, léger comme l'était mon âme de jeune femme amoureuse, et par lui, enfin, je vivais. Les mains s'agitaient, comme en recherche du torse de son cavalier pour l'une, de la nuque pour l'autre. Il posa un genou en terre, me fixa de ses irrésistibles yeux bleus, puis se leva, me prit dans ses bras, et me jeta en l'air pour me rattraper avant de recommencer. Je hurlais, je criais de bonheur, même si j'étais au fond de moi terrorisée, ma jupe tournoyait. Je me sentais belle, irrésistible. Le lendemain, dès l'heure jugée par lui « raisonnable », il sonna à ma porte. Je lui dis de patienter. Je me mis nue sous les draps, les retenant fermement par mes mains. Je débordais de peur et d'impatience. Je lui dis enfin d'entrer. Il comprit sur l'instant la situation. Il se déshabilla. Il était excité... Son membre arrogant... Je n'avais jamais vu ça. J'ai eu encore plus peur... Vous comprenez ? Que ça ne rentre pas, qu'il me déchire, que je souffre le martyr. Mais c'était trop tard pour arrêter un rugbyman de 200 livres et de je ne savais pas combien de pieds de haut. Il entra dans mon lit, veillant à ne pas m'exposer devant lui, moi nue et pure. Il s'est allongé sur moi avec une infinie délicatesse et m'a pénétrée. Je ne saurais dire si c'était en douceur ou non. J'ai hurlé de plaisir sur l'instant, tout comme il s'est déversé en moi, lui aussi submergé par la délicieuse vague inconnue. Je ne sais plus rien, mais je dirais que l'étreinte ne dura que quelques courtes secondes et qu'elle nous emmena dans cette terre inconnue et en même temps tous les deux. La jouissance totale. Ses mains tremblaient, ses joues avaient perdu leur couleur d'un rose éclatant qui la recouvraient juste quelques secondes auparavant. Ses yeux erraient comme un marin perdu dans un océan glacé en recherche de quelque planche pour son salut. Elle soupira, puis se colora de nouveau et reprit, comme animée par l'amour qui les avait submergés. Il s'est ensuite laissé aller contre moi. Il était chaud, puissant et

doux. Il a fini par se retirer. Il m'avait tellement bien fait l'amour que je n'avais plus de pudeur. Je l'ai laissé enlever le drap. Il m'a contemplée nue, a observé longuement mon entrecuisses, puis a posé sa tête contre mon sexe en gémissant de bonheur et de compliments. Il a ensuite rapidement retrouvé de la vigueur. Il est revenu en moi et nous avons de nouveau fait l'amour. Ce fut long et tout aussi fort que la première fois. Il m'embrassait fougueusement tout en me possédant. Une fois notre accomplissement de nouveau réalisé, il m'a encore observée dans mon intimité de femme, et posa encore sa tête contre mon sexe chaud et humide. Le cérémonial dura toute la journée, et je n'exagère nullement. Après je ne sais même plus combien d'étreintes, je débordais d'amour mais sans aucune honte. Il devinait mon bonheur d'avoir été ainsi aussi bien aimée. J'étais fière de ses offrandes en moi. J'étais fière de le voir en contempler les effets sur mon intimité. J'étais fière de ma toison parsemée de la blancheur de son amour. Alors il s'est effondré et nous nous sommes endormis...

La femme envolée dans le pays lointain de ses souvenirs regardait les nuages qui balayaient le plafond de la petite pièce, comme s'ils emportaient les restes colorés de leurs amours anciennes. Elle se resservit de la boisson chaude puis reprit.

- *À notre réveil, nous nous sommes levés, puis longuement contemplés. Et nous avons ri. Ri à gorges déployées. Un inextinguible rire nous unissait... Une dernière fois. Car après, il m'a gratifiée d'un baiser sur chaque joue et est reparti. Nous avons compris en cet instant que chacun avait donné à l'autre la totalité de son amour, qu'il n'y en avait plus, pas même une goutte, et que plus rien entre nous ne pouvait se passer désormais... Nous ne nous sommes plus jamais revus. Il a veillé à partir sans laisser d'adresse, du moins je pense, tout comme j'ai pris grand soin à ne jamais poser la moindre question sur lui...*

Elle resta pensive un long moment, les yeux toujours dans le vague. Puis elle fixa la caméra avec détermination.

- *Quelques mois plus tard, je devais rencontrer mon futur mari, le père de mes enfants, mon unique amant si on oublie cette incartade. Je n'ai plus jamais revécu de moment d'une telle union. Non pas que je n'ai pas de plaisir avec Bastien, mais cela n'a rien à voir...*

Son regard passa de Georges à la caméra et ce, plusieurs fois. Elle finit par se lever, ne pouvant cacher ses larmes. Elle partit ainsi dans une apparente détresse, la main sur la bouche, le visage baigné d'une indicible peine. Mais Georges comprit qu'il ne devait rien faire que la laisser partir, sans tenter de la retenir.

Elle revint cependant, rouvrit la porte sans même s'annoncer.

- *Qui, disiez-vous... Vous aviez raison Monsieur Charon. C'est moi et moi seule que je j'ai trouvée au bout du chemin.*

Et elle disparut à jamais.

Bon... Qu'écrire après un tel échange. Je dis échange alors qu'il s'agit d'une confession, d'un monologue. Georges, tu es un gynécologue, ne l'oublie pas. Un gynécologue adoubé par une religion qui confesse ses fidèles. Quel prétentieux ce Georges !

Je redeviens sérieux car il n'y a vraiment pas de quoi rire.

Tout d'abord j'ai été et je suis encore gêné. Elle a découvert devant moi ses regrets, sa folie passagère qui lui fit craindre de définitivement perdre la raison dans les bras de cet homme. La méconnaissance de ses désirs et la peur de ce qu'ils allaient provoquer. C'est fascinant. Mais je ne dois plus écrire comme ça. Ce travail n'a rien à voir avec **« une thérapie »**. Je suis certain que la belle Sandrine n'en a pas besoin.

« Je préfère avoir des remords que des regrets ». On entend cette phrase si souvent ! Comme si cela était possible. Pour chaque choix un regret. Celui de ne pas avoir ouvert l'autre porte, de ne pas avoir dit **« non »** à la place de **« oui »**. Ou le contraire... Et puis je ne veux soigner personne. Je veux juste rencontrer l'humain, ce qui se cache derrière nos bonnes manières, nos **« oui je le veux »** en réponse à **« acceptez-vous de prendre pour épouse »**. Car ce verni craque en de rares circonstances il est vrai. Il semble solide, puissant et l'est d'une certaine façon puisqu'il nous fait tenir. Mais lorsque les flots derrière se montrent trop impétueux, alors là, ça se déverse en un torrent furieux et on voit enfin l'humain dans tout ce qu'il a de fascinant, d'effrayant et de magnifique. C'est ça que je veux. Rien que ça.

Es-tu heureuse Sandrine ? L'étais-tu avant ton partage, le seras-tu après ? Quelle importance. Tu t'es un peu plus construite j'en suis certain. À toi de voir ce que tu en feras. Mais en tout cas, c'était beau. Simplement beau et c'est pour ça que ton moment sera consigné.

*

Grâce à ce deuxième témoignage, je peux tenter de comparer les deux procédés comme je le souhaitais.

Tout d'abord, les regrets de ne pas avoir gardé un amour de jeunesse, c'est aussi fort que d'une affligeante banalité. Découvrir **« en âge mûr »** qu'on est homosexuelle comme toi Sala, ce n'est pas si courant et ça demande un véritable effort. Car il faut renverser la table : l'annoncer à sa famille, ses amis et... ses enfants. Et toi tu es certes bourrée d'énergie, mais quand même. À t'entendre, on aurait pu croire que c'était facile cette reconversion.

Je dois donc conclure qu'avec toi Sala il m'a manqué un passage dans l'échange, sans doute la première partie, celle que j'ai retranscrite sans en avoir l'image. Je ne procédera donc plus ainsi. Tout se passera exclusivement dans la pièce close.

Par contre, je me dois d'avouer que la détresse de Sandrine me ronge même à plusieurs jours de distance. Qu'ai-je fait ? S'en remettra-t-elle ? Avais-je le droit de déclencher ce tourbillon ?

Il est décidément difficile de ne pas faire le psychologue débutant. Étudier les autres, c'est tellement facile, tellement tentant ! Moi je vois cette tendance autour de moi, mais pour ceux qui s'ennuient uniquement. Comprendre avec sa tête, quelle illusion ! As-tu eu raison ou tort de t'enfuir Sandrine ? Étais-tu prête pour un amour dévorant, et celui-ci t'aurait-il épanoui ? Je repense aux quelques mots échangés sur ce sujet avec Laurine. Elle ne fait pas l'amour en pleine lumière. Elle est bien trop pudique pour cela. C'est incroyable non ? Une femme si belle, qui offre son image ne peut accepter qu'on la voit quand elle aime. Y a-t-il une proximité entre vous Sandrine et Laurine ?

En parlant de charme et de beauté. Vera est magnifiquement belle également. Toujours elle me séduit, et pourtant, j'avoue que la pudeur de Laurine m'intrigue. Elle me rend presque curieux. J'ai un court film de ton intimité, mais il va me plaire de t'imaginer t'offrant à un homme lors de ma prochaine nuit sans sommeil Laurine ! Est-ce parce

que je n'ai connu qu'une seule femme ? Aurais-je un besoin animal de conquête ? Une certaine jeunesse que je n'aurais pas vécu ?

*

Oh ! Quelle honte mes propos. Je n'ai aucun désir de toi Laurine, ou alors je me l'interdis. Pourquoi cette pensée stupide et destructrice ? Vera est ma femme et elle me satisfait pleinement.

*

On va passer à une note plus positive. Un homme ! Un certain François vient de me proposer un rendez-vous. Je suis tout excité à l'idée d'avoir mon premier témoignage masculin. Je vais de ce pas lui répondre, en espérant que je saurai le ferrer pour qu'il vienne me voir mon petit poisson rouge. Et en plus les choses s'enchaînent. Je viens d'être contacté par une entreprise, « **CDG-quality** ». Je ne connais pas encore la teneur du projet mais je risque d'être bien occupé puisqu'ils m'ont demandé de me rendre disponible sur un terme qui devrait être assez long. J'ai négocié de rentrer chaque soir à mon domicile au prétexte d'une vie familiale compliquée, ce qui n'est pas totalement mensongé. La simplicité n'est pas la vertu première de mon épouse adorée.

*

Ça y est ! Il a dit oui ! François passe après-demain. Pas demain car je vais voir mon entreprise. Un premier contact. En tout cas ça semble sérieux. Ils me payent le voyage en première classe. Soissons. Ils viendront me chercher. Ils doivent m'expliquer la teneur du projet durant le trajet en voiture. Ils auraient voulu que j'y reste deux jours et une nuit, mais je ne vais pas recommencer mon incartade Vera, sois sans crainte.

J'aurais bien de quoi passer encore une nuit blanche avec mon travail en retard mais je vais plutôt retourner dans notre couche et entre tes bras Vera. On se demande bien pourquoi ? Il faudra un jour d'ubiquité que je me filme. Je vais devoir inventer les questions et les réponses. Ce travail est tout autant amusant que délirant...

En plus d'étourdissant on pourrait dire pas tout à fait honnête. Car quand je parle de « **mes bras** », j'édulcore. Si Vera a besoin de mon amour, elle peut se passer de mes bras. Nous ne sommes jamais enlacés, pas même après l'acte. Tiens ! On dirait que je suis en train de me filmer parlant de mon fameux sujet. Mais il tard Vera rentre je l'entends, j'arrive.

*

Je reviens sur Sandrine après une nuit sans sommeil.

J'ai repassé le film dans ma tête. Pour être plus précis, j'ai revu les rushs hier soir alors j'ai pu m'y concentrer pendant ma nuit.

Je n'ai jamais connu d'autre femme... J'ai écrit plus haut que ça ne manquait pas. Sandrine m'a dit qu'elle aimait son mari et que Murdoch ne lui manquait pas. Où est la vérité ?

Bien sûr qu'il lui manque son amant. Il lui a fait l'amour comme un dieu. Ils sont restés enlacés une nuit entière. Alors évidemment elle y pense : une vie entière. Elle a eu tort de confondre la fin de la passion des corps et le sentiment de désamour. Car la première est fugace alors que la deuxième colle aux draps dans lesquels autrefois les corps impatients s'aimèrent. Maintenant elle se demande ce qu'aurait été sa vie si elle avait compris le message de leur corps. « **La pause !** » imploraient-ils. « **Et après nous nous aimeront encore** » ajoutaient-ils. Sauf que les deux oiseaux n'entendirent pas.

C'est du moins ce qu'elle a vécu. Murdoch... Il me faudrait l'interviewer pour avoir sa version des faits. Mais telle que leur histoire a été racontée, il avait passion d'elle. Il n'aurait pas attendu si longtemps autrement. En jeunesse on est timide. Et de toute façon lorsqu'on va aimer une personne pour la première fois on est toujours jeune. Il était donc hésitant, ce qui veut dire qu'il sentait une attirance profonde pour la belle Sandrine. Je parie qu'il pense encore à elle lors de ses nuits sans étreinte avec la femme qui partage sa vie. Il se remémore cette douce obscurité qui enveloppa les amants brûlants, la découverte qu'il fit de cette femme par tous ses sens.

Et comme Sandrine il implore les Dieux du ciel de lui offrir une autre vie, une dans laquelle il ne rira pas après leur nuit d'amour, une dans laquelle il l'emmènera dans une brasserie pour un brunch, puis ensuite pour une longue promenade, surtout pas enlacés. Avec la distance nécessaire comme s'ils ne s'aimaient plus. Dans le vent glacé, sous la bruine qui pique le corps encore réchauffé de son amante, il l'observera se réveiller. Car Sandrine ressusciterait de tous ses sens. Elle sentirait la piquûre de la bise et se rapprocherait insensiblement de son puissant voisin. Au prétexte d'un souffle plus violent et plus glacé, elle trouverait refuge entre ses bras de bûcheron. Perdant toute raison, toute volonté, elle se blottirait davantage contre lui. Murdoch puissant et impuissant verrait en lui le désir remonter. Sandrine conquise, de la main serrerait son arrogance et l'embrasserait à pleine bouche. Murdoch inconscient la déshabillerait et ils feraient l'amour dans un pré, indifférent aux morsures du froid. Ils s'aimeraient... Ils s'aimeraient encore...

Rien que de repenser à ma nuit, je suis en larmes. Pourquoi ? Je ne suis pas amoureux de Sandrine. Je le suis de Vera. Alors pourquoi ses larmes ?

Je suis en train de me dire qu'on n'observe pas impunément ce qui nous est interdit : la vraie vie des vrais sentiments.

Je sais qu'il se passe quelque chose mais je ne sais pas quoi.

Je vais me concentrer sur François. Je vais retourner dans mon bureau, mon confessionnal devrais-je dire, et regarder quels réglages je vais pouvoir préparer.

Je suis stupide car je sais que c'est inutile. Tant que je ne l'aurais pas vu, tout travail sera parfaitement inutile ;

Parfaitement. Au moins j'atteindrai la perfection un court instant.

François.

- *Bonjour François. Je suis ravi de vous rencontrer. J'ai eu vos coordonnées par...*

Georges n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Il fut interrompu par l'homme.

- *Quelle importance Georges. Pour tout vous dire, je ne suis venu que parce que cette proposition étrange m'a intriguée. De prime abord, je me suis dit qu'il n'était pas question pour moi d'aborder ce sujet. Et puis... C'est bizarre la vie... Me voilà.*

François souriait. Il avait l'air d'une personne déterminée et rigoureuse. Quelqu'un qui ne s'engageait jamais à la légère. On aurait même pu juger qu'il devait par trop manquer de souplesse. En échange, ce devait être un camarade sur lequel on pouvait compter.

Georges allait se faire reproche d'oser porter un jugement aussi hâtif, mais il n'en eut guère la possibilité. Il disposa juste d'un souffle du temps pour se rappeler qu'il était intuitif. Aussi choisit-il de ne pas revenir en arrière dans le portrait qu'il avait dressé de François. Ce dernier reprit la parole en s'asseyant dans le fauteuil réservé à Georges, juste après avoir fait le tour du réduit par son regard.

- *C'est dépouillé chez vous... Vous êtes en recherche de témoignages sur l'amour, c'est bien ça ?*
- *Je... bredouilla Georges.*
- *Il y a des kyrielles de définition de ce sentiment. L'amour entre deux personnes, entre un fils et sa mère, entre un homme et son chien et bien sûr entre deux adultes qui vont... Enfin... Vous voyez...*
- *Je...*
- *Moi j'aime quand les choses sont simples et précises. C'est pour cela que j'ai besoin de savoir sur quel amour vous souhaitez m'entendre. Alors ?*
- *Je...*
- *Qu'y a-t-il ? Vous ne semblez pas à votre aise ?*
- *C'est que...*
- *Allez-y Georges ! Expliquez-vous.*
- *Vous êtes à ma place...La vôtre est ici. Face à la caméra.*
- *Oh ! Désolé. François semblait penaud. C'est important ?*
- *Ben... Oui. J'ai besoin de votre image pour comprendre. Voulez-vous un café ?*

François fit « non » de la tête. Il paraissait content d'être ici, donc sans doute fier de voir que son avis comptait, mais également impatient de passer à la suite de sa journée.

- *Bien. Je vais donc vous écouter me parler d'amour, conclut Georges.*

Ils échangèrent leurs places, puis François s'esclaffa.

- *Il s'agit d'une proposition honnête je suppose ?*

Et il rit de plus belle puis reprit.

- *Je ne vais pas vous parler de l'amour entre adultes alors. C'est trop intime. Presque inconvenant.*

La gêne se cacha derrière un nouveau rire sonore. La caméra filma le mouvement des mains qui se croisaient, puis se séparaient pour se retrouver de nouveau avant de s'éloigner comme dans un ballet qui unirait deux personnes ne souhaitant pas s'engager

davantage sur le chemin délicieux. Cela fit sourire Georges. Mais heureusement, sa grimace fut en face interprétée comme une réponse favorable à l'interdiction de dissenter sur ce pan là de l'amour.

Georges prit la situation en main. Les deux hommes discutèrent sur des sujets en apparence sans importance. Dans les faits, ce sas permit à chacun de gagner la confiance de l'autre, ou du moins de tenter de la mériter. François demanda dans un premier temps quel sujet intéressait Georges. Ce dernier fit une réponse évasive. François proposa de présenter son travail, sa famille ou son enfance. Il fit cela avec un apparent dédain ce que releva Georges qui ne répondit pas directement.

- *Il doit bien y avoir autre chose dans votre vie que le travail, c'est du moins ce qui émane de vous François.*
- *Ah bon ? Quoi d'autre ? Car je ne me vois pas vous raconter mes échecs successifs en amour. Ma mère me dit que je devrais tenter d'en analyser les causes.* Il rit de nouveau. *Bref. Je ne vais quand même pas vous raconter mon loisir ?*
- *Nous y voilà,* pensa Georges, puis d'une voix sonore, *je suis sûr que ce serait une intéressante entrée en matière,* répondit Georges enfin certain d'avoir une accroche.
- *Partager avec vous ma passion ? Si vous y tenez. Par contre, si cela ne vous intéresse pas, vous saurez me le dire ?*
- *Bien sûr. Mais je suis toutes ouïes. J'avoue que je ne m'attendais pas à une telle diversité dans cette exploration, mais vous avez raison. Ce devrait être passionnant. Vous venez de m'ouvrir l'esprit François...*
- *Et de vous obliger à acheter des kilomètres de pellicules alors ?*
- Georges envoya un sourire. *Heureusement non. Nous sommes à l'ère du numérique... Mais de quelle passion voulez-vous me parler ?*
- *Les viennoiseries ! Plus précisément les croissants. Leur confection, les différentes recettes, leurs dégustations et j'en passe.*

Et Georges observa la métamorphose. François semblait tout d'un coup habité. Les mains mimaient le propos comme le ferait un comédien qui jouerait dans l'esprit d'un écrivain la pièce que de dernier composerait en même temps. François déclamait, s'emportait, se passionnait. Les yeux témoignaient d'un esprit qui errait dans un ailleurs fait de sous-sols occupés de fours chauds, de pâte, de pétrin, de bocaux contenant des épices tout aussi mystérieuses que cachées, d'urgence et d'affolement, d'ouvriers courant en tous sens.

Il raconta les différents types de douceurs qu'il savait confectionner. Il détailla les recettes, brossant un portrait tantôt dégoûté lorsqu'elles étaient jugées par lui d'une affreuse platitude, tantôt enthousiaste lorsqu'au contraire elles possédaient la touche qui les différenciaient des premières.

Parfois il détaillait, parfois il taisait le secret personnel qui rendait la saveur unique, l'épice déposée avec parcimonie pour qu'elle soit à peine détectable et encore, uniquement par un palet de gourmet parfaitement entraîné et au fait de cet art subtil.

À la fin de son exposé, il sembla vaciller comme épuisé par la démonstration énergique qu'il venait d'offrir à la caméra. Il ne cacha pas non plus sa fierté. Georges comprit que le sujet n'était en aucun cas superficiel, qu'il cachait quelque chose de fondamental, qu'il était à l'orée d'une forêt merveilleuse, sans pour autant être capable de deviner quel secret ancien elle protégeait. Georges rapidement le déstabilisa.

- *Bravo. Vous avez en effet décrit un acte d'amour. Il ne semblait pas en lien avec la thématique qui était la mienne, mais tant de grâce, tant d'investissement... Et d'où vient cette passion impressionnante tout autant que dévorante ?*
- *Dévorée voulez-vous dire... Ah ! De très loin.*

L'homme se concentra, sans doute pour tenter de faire remonter en surface le plus fidèlement possible ses souvenirs.

- *Mais pour cela, je vais devoir vous conter ce qui s'est passé. Bien avant ma naissance même...*
- *Nous y voilà, se dit Georges désormais certain de sa victoire.*

Et François partagea. Au début, ce n'étaient pas ses souvenirs mais ceux hérités grâce à la transmission par sa mère.

Une passion fugace entre cette dernière jeune femme et un amant de passage. Il lui fit un enfant. Il resta avec elle. Parce que dans cette province ancrée dans les traditions, *cela se faisait*.

Mais l'homme s'avéra brutal, incapable de faire autre chose que de vivre à ses crochets. Alors elle le mit à la porte et forma couple avec son fils.

Elle le couva, l'entoura de tout son amour dont il fut le seul dépositaire. Le visage de François tantôt s'éclairait tantôt s'éteignait selon qu'il était l'unique réceptacle de cet amour ou qu'il devait le partager. Car sa mère avait eu quelques aventures, mais fugaces et heureusement pour lui crut-il, sans lendemain.

Georges n'eut à aucun moment besoin d'intervenir pour orienter la conversation ou poser une question. François déversait son histoire comme on vidait un camion chargé de meubles anciens et inutiles, hérités d'un passé dont on ne comprenait plus la fonction.

L'homme s'assombrit bien davantage en narrant la seule histoire d'amour réelle dont il fut témoin. L'amant cette fois-ci semblait empressé, tout comme la mère de nouveau femme. Ils habitaient à plusieurs centaines de kilomètres de distance. Aussi les visites n'étaient-elles pas aussi rapprochées que les deux corps l'exigeaient. Il était pâtissier et œuvrait dans un établissement renommé de la capitale.

Lorsque l'enfant et sa mère arrivaient, les deux adultes tentaient maladroitement de cacher leur passion impatiente. L'homme faisait parler l'enfant, l'enfant exigeait de l'homme qu'il raconta son métier dans les moindres détails, comme pour éloigner la perspective de l'inéluctable.

Sauf qui ni lui ni elle n'allaient renoncer. Elle malgré sa passion pour son fils, vouant à son amant un attachement sincère, sans doute motivé par bien davantage qu'une relation passagère ne renoncerait pas. La mère allait redevenir femme dans les bras de cet homme.

Et donc, insensiblement, le temps rapprochait l'enfant de la séparation, moment d'éternité durant lequel la femme ne serait plus mère mais aimée et amante.

Dans un sourire, il se voyait confié aux autres ouvriers. Il apprit ainsi à confectionner les croissants puis les autres viennoiseries, mis dans la confidence des secrets de la grande maison.

- *Car pendant que ma mère se faisait sauter à l'étage, moi je pâtissais consciencieusement*, déclara-t-il devant un Georges qui n'en revint toujours pas.

Il assumait complètement l'origine de cette passion pour les papilles matinales. François était désormais immobile devant la caméra, comme s'il avait enfin tout compris. Sauf sa dernière réflexion, juste avant de quitter la pièce sans le moindre regard pour celui qui l'avait ainsi surpris dans une telle intimité.

- *Ma vie affective est un échec sans que j'en comprenne les raisons. Jamais d'amour pour moi avec les femmes. Aucune ne saurait me convenir. C'est pour cela que j'ai partagé avec vous la façon dont moi je vis ce sentiment. Pas de femme. De la farine, du sucre et des œufs. Des épices aussi. Mais cachées. Personne ne doit savoir...*

Quelle rencontre François ! Merci mille fois. *« De l'acte d'amour »*. Jamais je n'aurais pensé à celui-là.

Quand tu es ainsi sincère, on lit en toi comme dans un livre ouvert. Tout le monde comprends. Tout le monde sauf toi. Je parie que tu es toujours persuadé que ta passion des viennoiseries ne cache qu'une chose, ta gourmandise des papilles. Tu vis ton amour par procuration.

Tu m'as donc dévoilé une facette de l'acte d'amour. Celui d'un enfant pour sa mère, qu'il soit adulte ou non. Et tu as inventé une façon bien à toi pour vivre cet amour interdit devant tout le monde. Ce ne sont pas que des croissants moelleux que tu dévores, il s'agit de bien autre chose. Tu es un cannibale toléré par la morale.

Qui suis-je pour juger de tes choix, de ton étrange façon d'aimer et de dévorer celle que tu rêves ? Je ne dirai donc plus rien de cet amour filial. Après tout, il paraît que c'est *« normal »* d'après un certain Sigmund. Mais c'est une belle et originale façon de concilier un amour impossible avec une société policée où tout n'est heureusement pas autorisé.

Moi par exemple, je tolère les escapades de Vera. Ses stages sont souvent lointains, toujours en compagnie de ses brillants partenaires. Est-ce pour elle une façon de revendiquer une liberté ? Est-ce pour moi un moyen pour la mettre à l'épreuve ? À moins que ce ne soit moi que je teste, histoire de voir si mon amour est aussi présent à son retour ?

Si c'est ça, elle doit être comblée car on se saute dessus dès qu'elle revient dans le lit conjugal. Bon... Tous les soirs il en est ainsi, sinon elle se met à douter. Mais elle m'aime, me comble alors jamais je ne me force. J'ai toujours faim d'elle. Sauf un soir de retour de Nantes, mais un soir seulement, on va dire que ça ne compte pas.

*

Cette nuit, j'ai vu en rêve ma mère avec un inconnu. Elle s'est mise à crier et ça m'a réveillé. Heureusement. J'ai mis un moment à recouvrer mes esprits. Après, je suis revenu à la raison. Ce n'était pas moi qui observais ma mère, mais François qui contemplait la sienne. Je pense même que l'homme qui la faisait crier c'était également lui. Ça doit servir aussi à un tel ménage les rêves. J'ai été bien plus choqué que je ne l'aurais cru par son histoire. Car entre avoir entendu que nous étions tous amoureux de notre mère et en avoir un film déroulé sous les yeux qui réalise cet inceste, il y a un pas que jamais on ne franchit. Et c'est très bien ainsi. Si la science balbutiante des âmes s'accorde à dire qu'il en est vraiment ainsi, la barrière qui nous protège de ce crime est parfois bien mince m'a crié François.

Je voulais voir un acte d'amour et je contemple le néant. La vacuité des êtres, la façon grotesque dont nous faisons un étonnant compromis entre notre réalité d'être pensant et une animalité que nous refusons. Je veux la femme que mon père a dans son lit, et je veux dévorer ce qu'il a dans son assiette. Admettons. Alors comment vivre avec cette irrépressible envie ? Facile : on fait des croissants et on trouve que son père mange salement.

C'est vrai que j'ai toujours eu cette impression. Il paraît que pour un animal, la chose la plus dérangeante est de le regarder manger. Pour nous, ça se fait en société, jamais les coudes sur la table, la fourchette à gauche et le couteau à droite. Le petit doigt levé également. On fait ainsi semblant de ne plus être un animal. Avec en plus des fragrances artificielles qui occultent nos désirs, c'est presque réussi. Alors nous, on se cache pour la reproduction et on s'invite pour l'alimentation. Un peu comme un discours du genre :

- Bonjour. Voyez comme je suis un humain. Je mange devant vous et je partage.
- Voyez comme je le suis également. Je vous regarde sans dégoût alors que d'une certaine façon, vous me volez ma part.
- Par contre, j'avoue convoiter votre femme.
- Vous pouvez très cher, vous pouvez. Je l'ai couverte tellement de fois qu'elle ne m'intéresse plus guère. Je voudrais bien faire de même avec celle qui me mis au monde, mais cela est interdit par la loi des femmes.

Elles ne l'acceptent jamais. Je vais donc prendre la vôtre, mais en toute discrétion, comme ça j'aurai les deux.

*

J'ai relu, j'ai presque honte. Mais je me dis que ça veut sans doute dire qu'il y a quelque chose dans ce que j'ai écrit qui doit me frapper, donc toucher beaucoup de monde, du moins ceux qui accepteraient d'être dé-rangés. Sauf que...

J'ai vu « **par hasard** » le film de Louis Malle, le souffle au cœur. Je ne vais pas en rappeler le synopsis. Je suis donc tout retourné d'avoir ressenti « **le besoin** » de regarder ce chef d'œuvre. Tout y est simple, et tout y est interdit. La découverte des pulsions du désir chez trois frères, le dépucelage par une « **professionnelle** » et l'inceste. Tout est beau et horrible mais sans une once de dégoût. Là non plus je ne juge pas. Et j'y ai trouvé une grâce, celle qui fit sans doute que j'ai justement eu envie de revoir ce film. Le charme cohabite avec l'interdit. On devrait être mal à l'aise puis choqué enfin dégoûté à mesure que le film progresse, eh bien non. Car si au départ on peut n'être qu'intrigué par le comportement de l'étrange fratrie, rien ne peut justifier la scène finale. Pourquoi la beauté y est-elle aussi présente dans un acte aussi odieux ? Est-ce parce que cette mère veut protéger son fils tout en voulant qu'il connaisse le plaisir de l'amour ?

Et je me suis posé une nouvelle question. Suis-je assez vulgaire et grossier pour ressasser l'histoire de François ou y a-t-il autre chose ? Est-ce encore ce sempiternel complexe qui me fascinerait ? Désolé maman mais ça ne colle pas. Je ne rêve pas de toi dans mes nuits blanches, je ne suis pas dans tes bras lorsque ceux de Vera m'enlacent. Alors quoi ? J'ai réfléchi et je crois avoir trouvé.

Mon projet parle de l'Amour disserté de mille façons, réalisé ou fantasmé, en échec ou accompli, classique ou interdit. Je prends donc cela comme un encouragement. Si ce que je devais arriver à créer pouvait être beau, alors cette construction se justifierait par elle-même. Il n'y avait donc sans doute pas le simple message superficiel sur la volonté supposée d'inceste de François. Il y avait surtout une injonction à poursuivre avec l'esprit ouvert, pour y découvrir ce que je ne connais pas. Car oui, la conclusion de ce projet m'est à ce jour inaccessible, mais elle risque de faire bien plus que de me surprendre. Me surprendre... Cela me glace les sangs de penser que je vais y découvrir d'autres interdits.

*

Avec toutes ses émotions, cet incroyable point de vu que j'ai eu sur un pan de l'âme humaine qui jamais ne se dévoile ou en des moments tellement rares, je vois que j'ai oublié d'écrire sur un autre événement important. J'ai été contacté pour un nouveau projet, je l'ai précédemment écrit. Mais là, ça se concrétise. Celui-ci est sérieux, purement professionnel et non constitué d'un doux rêve qui me colle à la peau maintenant que j'ai eu la faiblesse d'y croire puis de l'entamer. J'y ai fait allusion et depuis, plus rien. Comme si c'était sans importance. Il s'agit d'une entreprise d'élevage de volaille, poules, poulets, coqs, mais également oies et canards, dans le but de la consommation humaine. L'entreprise lors de sa création fut familiale répondant au doux nom de « **Gaudelet Volailles** » à Soissons, dans la ferme d'élevage de son créateur, de quoi faire rêver tout un chacun d'y travailler. Je plaisante bien sûr. Ils prirent ensuite de l'ampleur, changèrent le nom un peu trop « **paysan** » pour « **CDG-quality** » qui signifie « **chicken, duck** » pour les deux premières lettres. Le « **quality** » est facile à comprendre quand on espère exporter et le « **G** » est un résidu de l'époque « **Gaudelet** ». Je suppose que le trait entre les deux noms est le symbole de leur réussite et d'une union à un statut plus « **bourgeois** ». Ils veulent maintenant déménager et font donc appel à mes services. Ce n'est pas ça me ravisse, mais ils me donnent du temps et un budget conséquent. Je dois créer une œuvre de fiction qui réalise un projet pas tout à fait finalisé. Ils veulent s'implanter en Normandie, à la campagne mais pas trop loin de la capitale régionale. L'idée est de profiter du port fluvial, histoire de pouvoir arroser à moindre frais les pays accessibles par l'océan mais aussi et surtout le marché de Rungis. J'ai été reçu par la direction de l'équipe chargée de la communication dans un premier temps. Je dois retourner non chez eux mais dans la petite ville choisie pour observer les lieux de la future implantation. Il y a quelque chose qui cloche puisque

tout le monde semble d'accord, aussi bien l'entreprise que la ville, mais je ne sais pas encore quelle est la teneur du problème. En tout cas, si ça se concrétise, comme il ne s'agit à cette heure que de terrains vagues, je vais devoir montrer mon talent en infographie. Faire sortir de terre ce que les chefs doivent avoir dans leur imagination. Dans ces cas-là, le souci est pour moi double.

Tout d'abord la partie infographie que j'apprécie mais sur laquelle je crois ne pas être le plus compétent pour la traiter. En tout cas il me faudra du temps.

*Et puis surtout, j'ai un peu d'expérience. Deviner auprès des chefs ce qu'ils ont en tête sans même le savoir n'est jamais chose aisée. Je vais devoir ruser et extirper de leur inconscient ce dont ils rêvent. Je me demande si je ne devrais pas proposer au grand manitou de s'asseoir devant ma caméra pour me dire ce qu'évoque pour lui « **de l'acte d'amour** ». Ce serait risible mais certainement passionnant de le voir ainsi dans une posture bien plus humaine.*

*

Deux choses ce matin.

*D'une part j'ai senti en moi une réticente fondamentale pour le projet vidéo de la future usine. Je ne sais pas d'où vient cette résistance. Ce qui veut dire que j'ai envie de refuser le projet. J'en ai fait part à Vera. Elle s'est emportée rapidement, une nouvelle fois comme cela lui arrive de temps à autres. J'ai l'habitude de cette mauvaise humeur soudaine, mais là, je n'en ai nullement compris la raison. Elle a dîsons « **insisté** » pour que je poursuive. Je me dis qu'elle doit avoir elle aussi un projet lointain qui mérite quelque financement. Ça me fait rire. J'ai vraiment hâte d'assister à son prochain spectacle.*

Et d'autre part, j'ai eu une réponse à mon annonce ! Une certaine Claudine. Je viens de lui envoyer mon descriptif, je suis impatient de sa réponse. Ça tombe bien, je viens d'avoir mon contrat, je vais m'absenter encore une semaine, absorbé par mon film de propagande. Heureusement, je vais pouvoir faire l'aller-retour dans la journée. Je vais donc oublier François et reprendre le cours de ma vie avec Vera en gourmandise de fin de journée.

Claudine... C'est un joli prénom, merci Colette.

Claudine.

La femme se présenta à l'heure dite. Entendant le bruit des escarpins dans l'escalier, Georges se leva et lui ouvrit. Elle arborait son plus beau sourire.

Il l'installa et la mit à l'aise par une tasse de thé. Quelle ne fut pas sa surprise en entendant le refus de Claudine.

- *Jamais de thé à la bergamote ! Je ne bois que du Jejudo impérial. Je me doute que vous n'en avez pas.* Elle riait.

Georges préféra comme elle s'abstenir et ne se servit pas non plus, voulant de façon inconsciente sans doute éviter de passer pour un homme de mauvais goût. Il se concentra sur les réglages de la caméra, discutant avec la femme de la lumière et de son souhait. Bien sûr elle demanda à être parfaitement éclairée, mise en valeur par les jeux d'ombre, éclatante si possible sur la pellicule. Georges s'abstint de rectifier et tut l'absence d'une impression photographique. Toujours prétextant la mise au point du matériel, il en profita pour la scruter, ainsi protégé par l'objectif qui masquait combien il détaillait la femme.

Car celle-ci était en effet intrigante.

Tout en l'observant, Georges se dit que sa première impression, celle qui n'était qu'auditive, créée par le bruit des talons aiguilles sur les marches en bois puis sur le carrelage était juste. Claudine semblait en effet on ne peut plus soucieuse de sa personne et de son apparence. « *Une séductrice* », se dit Georges.

La jupe était courte et ne demandait qu'à se soulever au moindre mouvement de hanche de la femme. Les bas top en étaient presque apparents. Les talons n'en finissaient pas, à se demander comment une femme plutôt petite pouvait se déplacer sans tomber, à moins que d'abandonner l'idée de respecter l'horaire promis du fait d'une obligatoire lenteur, ce qui n'avait été visiblement pas le cas. Le corsage était délicieusement transparent, laissant deviner un soutien-gorge plutôt grossier qui contenait à peine une poitrine généreuse, avec une remarque cependant : cette dernière était parfaitement immobile, comme suspendue dans les airs, insensible à la gravité, ce qui ne seyait pas une femme ayant dépassé la quarantaine aussi bien pourvue. Le maquillage manquait par ailleurs de discrétion. Et s'il soulignait les traits fins du visage, on devinait que Claudine devait être en permanente séduction.

Il constata ensuite que les jambes se croisaient et décroisaient à mesure qu'elles devinaient être dans le champ de la caméra.

Malgré la grossièreté de l'ensemble par trop aguichant, Georges fut contraint d'admettre que cette beauté outrancière, à la limite de la vulgarité le touchait. Il superposa à cette image celle de son épouse un bref instant mais chassa rapidement cette vision qu'il s'interdit par la suite d'évoquer de nouveau. Il se répéta que si ce témoignage s'avérait inintéressant, car il y avait en lui une musique qui le dérangeait, il n'aurait qu'à l'ignorer en l'éliminant. De nouveau il pensa à Vera sans comprendre pourquoi puis redevint parfaitement professionnel.

La femme enfin se présenta. Par ses questions, Georges fit en sorte qu'elle redevint naturelle, ou du moins, il fit tout son possible en ce sens. Pour cela, il joua l'homme sous le charme, ce qui n'était pas très loin de la vérité. Ainsi satisfaite de son attrait apparent, elle cesserait peut-être de jouer ce rôle se dit-il.

La femme était incroyablement légère et aérienne, à la fois distraite et parfaitement consciente du rôle qu'elle entendait jouer. Elle devait avoir une grande habitude de ses prestations auprès de la gente masculine. Elle comprit donc aux regards envoyés par Georges qu'elle le maintenait sous son emprise. Et elle en rajouta, mimant l'effronterie, puis la femme attirée par son charme, enfin celle bien plus légère encore qui était à ce point ravie de pouvoir se confier.

- *Vous allez rire. Je ne sais même plus pourquoi je suis ici cher Georges*, lui dit-elle entre deux rires cristallins.
- *L'acte d'amour. Racontez-moi ce que cette expression évoque pour vous.*
- *Ah oui ! Ça me revient. Ce n'est pas facile savez-vous. Mon témoignage est sans doute... disons particulier.*
- *Chacun doit l'être s'il est sincère*, ajouta Georges.
- *En doutez-vous horrible Georges ? Vous allez me faire hésiter. Vous savez, cela ne se voit guère mais je suis fragile. Hypersensible, émotive tout autant.* Elle baissa les yeux en rougissant.
- *Rassurez-vous, j'ai bien compris que vous étiez tout ça à la fois*, lui dit Georges dans un sourire complice.
- *Bien. Alors je commence. Mais je suis gênée... Ne touchez plus à la caméra. D'ailleurs, quel type de plan prend-elle de moi ?*
- *Claudine dans la totalité de sa beauté. De vos escarpins à votre magnifique chevelure brune. Tellement qu'elle en a même des reflets bleutés*, lui dit Georges.

Elle mima encore quelques instants la femme déstabilisée du fait des compliments qu'elle venait d'entendre puis commença son récit. En son for intérieur, Georges se dit qu'elle était prompte à la confiance, trop sans doute et n'en comprit pas la raison. Il laissa cette idée de côté, préférant se concentrer sur le récit qu'elle entama.

Elle le débuta par une enfance qu'elle qualifia de cauchemardesque, puis d'une adolescence marquée par une mère dépressive, un père absent et une anorexie comme seule échappatoire. Elle revécut devant Georges les affres de cette période par des grimaces, quelques pleurs et des plaintes nombreuses. Georges ne put s'empêcher de trouver son histoire certes difficile, affreusement banale par certains côtés, mais terriblement émouvante.

Elle partagea ensuite son besoin de rencontres et d'expériences, avant de tomber sur Léon, son mari désormais, le père de ses quatre enfants. Elle déclencha un mouvement de surprise chez Georges qu'elle remarqua et qui la conforta quant à ses charmes exceptionnels.

- *Oui... Je sais... Un tel corps après quatre grossesses, c'est rarissime. J'ai beaucoup de chance. Mais je fais aussi de gros efforts. Je passe de longues heures dans les salles de sport et le soir à la danse. Le contemporain... C'est incroyable de beauté et d'énergie*, lui dit-elle sans pouvoir cacher sa fierté. *Il paraît que j'y excelle.*

Puis elle reprit son récit. Elle décrivit l'amour de Léon, un amour total, absolu, tellement qu'il l'étouffait. Les grossesses au début lui permirent l'oxygène dont elle manquait, mais ensuite, deux ans après la naissance de la dernière, toujours cet alanguissement de l'âme, ce voile de tristesse et d'ennui dans ses yeux.

Alors un soir, n'y tenant plus, elle affirma tout de go qu'elle avait trop d'amour pour un seul homme, qu'il lui fallait d'autres expériences. Léon protesta et s'y opposa. Mais au fil des

disputes, avec la récurrence de cette unique demande, devant la promesse d'une femme enfin épanouie et heureuse, il finit par accepter de mauvaise grâce, ajoutant qu'il ne savait pas s'il serait capable de son côté de se satisfaire d'aventures d'un soir.

Claudine ne put réprimer son fameux rire à l'évocation de cet épisode.

- *Car il était bien sûr hors de question qu'il ose me tromper. Je le satisfais entièrement. Vous n'en doutez pas. J'ai tort ?*

Georges la rassura et elle poursuivit.

Elle raconta ses escapades du samedi soir. Dans des clubs de danse en général. Elle se produisait sur le parterre encombré et séduisait encore une fois. Les cavaliers se pressaient pour avoir droit à ses charmes. Alors elle les faisait languir de longues semaines avant d'accepter les faveurs de l'un d'entre eux.

Elle passait ainsi de bras en bras, amoureuse d'un soir, comblée par ses amants de passage, pendant que le mari veillait sur les enfants et la maisonnée.

Elle conclut en disant que désormais elle se sentait femme accomplie, mère et épouse. Il ne lui manquait plus que la renommée qu'elle atteindrait par ses exploits de danseuse.

Georges lui demanda alors le rapport avec l'acte d'amour, en dehors de l'interprétation grossière qui pouvait en être faite de par ses nombreux amants. Elle réitéra sa demande d'anonymat le plus strict et clôtura sa confidence par :

- *Je viens de vous raconter un acte d'amour dont un homme peut faire preuve devant la femme qu'il aime... Et qui l'aime. C'est beau non ? J'espère que vous saurez le mettre en valeur dans votre film.*

Georges la rassura et mit fin à l'entretien. Une fois Claudine enfin partie, il se demanda ce qu'il allait bien pouvoir faire d'un témoignage aussi pathétique.

- *Après tout, ce n'est pas grave. M'étonnerait que vous soyez sur la pellicule de fin belle Claudine,* se dit-il pour lui-même.

Il voulut penser à autre chose mais n'y arriva pas. Il se demanda les jours suivant pourquoi cet événement le déstabilisait à ce point. Mais si la réponse à cette question ne viendrait pas tout de suite, la révélation de qui était la belle Claudine n'allait quant à elle pas tarder.

Je vais devoir écrire à nouveau sur François. La raison profonde en est combien je suis retourné par ce que je viens de vivre, pas tant avec « Claudine » que ce qui s'est passé juste après. Mais il y a aussi ma lenteur d'esprit. Je dois avoir une limace entre les oreilles, une famille de petits escargots qui prend son temps.

Donc François...

Ce qui m'interroge est son obstination à l'échec amoureux, « Je n'ai pas le droit de juger ». Je pourrais écrire cette courte phrase de nombreuses fois, comme dans mes punitions d'enfant mais rien n'y ferait, je recommencerais la même erreur et je donnerais mon interprétation de son partage.

Je n'ai pas écrit beaucoup sur lui car je trouvais au final son message très sommaire. François, tu veux coucher avec ta mère et tu n'as pas évolué. Une fois qu'on a dit ça, ne reste que le silence...

Eh bien non ! Tu t'enfermes dans une erreur que tu diagnostiques tout seul. Tu mets en opposition une vie amoureuse faite de revers et l'expérience que tu connais de celle de ta mère. Elle semble s'être mal terminée d'ailleurs, ou sinon tu parlerais de ton beau-père. Alors est-ce par mimétisme que tu échoues à chaque fois ? Ou est-ce par inertie que tu ne te donnes pas la possibilité de vivre autre chose ? Tu ferais déguster tes fameux croissants à ta belle, le matin du dimanche après l'amour.

Alors à mon tour je me questionne. Qu'est-ce qui fait que je n'ai pas vu cette ancre qui te laisse enfoncé dans les fonds marins ? Et pourquoi se besoin de revenir sur cette vie qui ne me regarde pas ? Quelle est la signification pour moi de ton témoignage, pourquoi fait-il à ce point sens dans ce recueil, pourquoi ne pas l'éliminer au prétexte de son côté dérangeant et de son inutilité puisque cet amour impossible nous concernerait tous ?

Pourquoi ma fascination pour ton histoire François ?

*

Aujourd'hui la surprise a passé. La violence de « l'après » Claudine s'est adoucie. Je vais pouvoir y revenir.

La première chose que me doive de mettre dans ce carnet est le mot mensonge.

Claudine, la femme si belle au si beau prénom est un mensonge.

Elle s'appelle Suzon. Elle s'offrit sa beauté éternelle, inaltérable par des soins marchands : ses jambes galbées, ses seins portés haut malgré les grossesses nombreuses, son ventre et j'en passe. La chirurgie n'est pas sa seule solitude. Elle ne va plus nulle part le soir car son club a fermé. Elle donne le change et prend parfois une chambre d'hôtel dans laquelle elle dort le plus souvent seule, même s'il lui arrive de la partager avec un oiseau de passage.

J'ai appris ça juste en sortant mais j'ai mis un temps fou à le coucher sur papier tellement j'en suis choqué. C'est pour cette raison uniquement que j'ai éprouvé le besoin de parler à nouveau de François. Pour surseoir à l'horrible révélation. Je commence. J'avoue devrais-je écrire.

J'ai dû sortir précipitamment juste après le témoignage de la trop jolie femme. Nous avions une soirée prévue pour une fois avec Vera, alors pas question de risquer d'être en retard. En plus, du fait de mon travail qui traîne, je veux dire mon « vrai » travail, celui pour lequel on me paye, j'étais impatient. Car faire cohabiter un projet chronophage et gratuit avec un autre qui l'est presque autant, venir dans la couche conjugale pour s'en échapper peu après en taisant les raisons profonde de cette désertion prend beaucoup d'énergie, bien plus que de raison. Et là, en sortant, j'ai croisé Philippe, un ami que nous avons en commun avec Vera, ou plutôt que nous avions. Bien sûr je ne connaissais pas Claudine, c'était vraiment la première fois que je la rencontrais, la dernière sans doute, du moins je le souhaite. Donc Philippe, notre intersection en quelque sorte, m'a abordé quand je me suis retrouvé dehors. Je n'avais donc pas même pris le temps de regarder mes rushs. J'étais dans l'émotion initiale de cette découverte. Une

femme séduisante à la vie riche, quoique pas banale. Un homme qui l'attend et qui l'aime, et elle une femme libre qui croque la vie à pleines dents, nourrit son corps d'amours d'un soir, et revient ensuite auprès de son homme, le vrai.

Cette histoire m'avait touché pour, là encore je ne sais quelle raison. Mais la cause est sans importance. Touché, choqué et intrigué. Ce n'est pas moi que je filme, c'est une certaine vie dans toute sa complexité et sa beauté parfois sauvage comme ici.

J'ai donc croisé Philippe qui m'a demandé alors que je sortais comment il se faisait que je suive Suzon. J'ai rétorqué que je ne connaissais personne de ce prénom. En réponse, il m'a montré du doigt cette femme qui attendait à un arrêt de bus...

Bigre... Quel choc. Il a dû voir mon regard défait. Il m'a proposé un café, et là, il m'a tout raconté. Philippe est un ami ancien. Le seul que j'ai gardé de mes années « avant » Vera. Elle ne semble guère chercher sa compagnie alors nous nous voyons désormais de loin en loin. Nous nous sommes donc retrouvés dans un bar tout proche et, alors que je contemplais Claudine, il me révéla Suzon, sa fausse beauté, sa solitude. J'étais estomaqué. Je ne vais plus écrire sur cette histoire, elle me dérange plus qu'elle ne me bouleverse. Je vais la garder uniquement du fait de cette émotion qu'elle suscite en moi. Car je me dois d'avouer que j'ai bien failli effacer tous les rushs de Suzon-la-fausse. Mais comme de mon point de vue, plus on est déstabilisé, plus c'est signe qu'il s'est au moins passé quelque chose, je vais garder.

Sans comprendre, au moins pour l'instant. Pour le reste, on verra plus tard.

*

Une semaine sans retoucher à mon projet! Une semaine entière ! Vera m'a regardé d'un œil suspicieux puis a conclu que je n'avais plus l'inspiration. À cette conclusion, elle n'a montré aucune émotion, ni positive, ni négative.

*

Je viens de revoir les rushs concernant Suzon. Ils sont plutôt réussis. J'ai ressenti la même gêne évidemment. Mais j'ai été récompensé.

Quel est alors le sens de cette histoire dans mon bestiaire de l'amour ?

Sans doute l'absence. Je n'ai pas été très bon dans mon interview, même si Suzon m'a emmené là où elle souhaitait que se déroule notre rencontre. Je l'ai donc suivie, j'ai posé les questions qu'elle attendait, je l'ai filmée comme elle l'espérait. Je l'ai mise en valeur, la caméra s'attardant tantôt sur son sourire, tantôt sur le charme global qui émane de sa personne.

J'ai été naïf en somme.

Car je n'ai posé aucune question sur son compagnon. Si Philippe ne l'avait pas mentionné, à ce stade je pourrais même douter de son existence. Quel amour les lie ? Pourquoi accepte-t-il ses escapades est une question sans intérêt puisqu'elle présuppose le jugement. Mais qu'y trouve-t-il pour que cela lui soit tolérable voire même plaisant, et qu'en est-il s'il sait qui est la vraie Suzon ?

Ce n'est pas rien cette dernière question. Savoir avec qui l'on vit... J'en ai parlé à Philippe et j'ai été encore plus chamboulé. Il m'a dit qu'il connaissait bien sa **propre** compagne et pourtant... Il ne prétendait pas à une « **totale objectivité** » car par certains points, tant qu'il y a séduction il y a mensonge. Mais il m'a affirmé qu'il l'aimait d'un autre amour. Pas à se jeter sur elle par impatience, mais pour retrouver une fusion qu'ils ont vécue maintes et

maintes fois et dont il éprouve le besoin vital. Il a insisté sur les moments partagés à échanger, à se contredire tout en se respectant, essayant de comprendre le point de vue de l'autre, avec au final une vision plus ouverte du sujet abordé. Il m'a conté les petits riens du quotidien qui les nourrissait. Un amour dont le physique n'est au final qu'une composante, les autres étant tout aussi essentielles, et une vision de sa compagne qu'il prétend « **assez objective** » donc.

Je ne vis rien de tout cela et je m'interroge encore une fois. Suzon. J'ai tenté de mettre une distance entre nous et ta comédie m'en revenue en boomerang. Je me suis pris en pleine figure non ton rôle de composition puisque j'en ai été alerté juste après, mais plutôt le discours de Philippe. Et encore, je ne l'ai écrit que sommairement, j'ai brossé par traits grossiers ton mensonge permanent Suzon. Par gêne certes, mais aussi par pudeur. Je souffre pour toi.

Tout se passe comme si tu te voulais fidèle à toi-même, à cette image déformée qui ne doit tromper qu'un court moment l'homme en face de toi, comme si tu n'étais qu'un personnage secondaire. Un faire-valoir. Mais de qui donc ?

De Philippe et de sa déclaration bien sûr !

Tout se passe comme si le scénariste, par un effet de style, avait perdu le spectateur, le laissant errer dans une conclusion hâtive, puis, sournois, le choquerait par une autre opposée à la première. Et celle-ci serait « **Suzon ne sait pas aimer. Car l'amour, ce n'est pas ça. La séduction enferme dans une cave sans fenêtre ni même un corridor. Aimer c'est comprendre l'autre, se montrer à lui sans pudeur, avec la fierté de pouvoir le faire, en sachant qu'il trouvera de la beauté dans ce que nous prenons pour des défauts, dans la confiance qu'à deux nous créerons autre chose** ».

Je me dois de préciser que cette phrase n'est pas de moi, pas plus que la tirade dans laquelle je retranscris les mots de Philippe sur « **l'objectivité** ». Voici ce qui s'est passé.

Donc après cette interruption sur la rencontre avec Claudine-Suzon, après avoir revu les rushs, les propos de mon ami me sont revenus. J'ai eu mal du boomerang que j'ai pris dans la tête ai-je écrit. Alors je l'ai contacté. Je lui ai expliqué plus longuement mon projet et, dérogeant à la règle que j'avais édictée sur la proximité, je lui ai demandé de témoigner.

Il s'est passé exactement l'inverse. C'est lui qui m'interrogea longuement, autour d'un café je précise, pas dans mon bureau. Il nota quelques lignes sur un carnet, au prétexte de bien comprendre en quoi son intervention sur Suzon me serait utile. Nous sommes restés ainsi une bonne heure.

À la fin, il me conforta dans le fait qu'il n'y avait pas assez de distance entre nous pour qu'il me révèle un secret ayant un sens. « **Nous ne sommes pas amants** » m'a-t-il précisé en riant. Puis il me donna les quelques notes griffonnées. Il y avait deux paragraphes. Celui concernant l'objectivité, et sa définition de l'Amour. Ensuite, mystérieux, il m'a dit qu'il était encore plus heureux que moi d'avoir pu me transmettre ces deux messages, qu'il en rêvait depuis longtemps, sans savoir comment y parvenir.

Philippe était un ami proche puis distant par le fait que Vera ne l'aime pas beaucoup. Nous ne nous voyons plus que rarement hélas. Et là, tout s'est passé comme s'il avait sauté sur l'occasion pour me transmettre un papier qu'il aurait écrit il y avait bien longtemps. D'où vient alors son besoin « **de me dire quelque chose** » ?

*

Une certaine Jeanne vient me voir demain. C'est reparti, je vais passer à un autre épisode. Je suis impatient... Mais avant je dois également coucher ce qu'il en est de mon usine à volatiles...

J'y suis allé une nouvelle fois. Deux jours cette fois-ci, avec un retour à la maison comme promis à Vera. La première visite à Soissons, la deuxième à Vilnieux-lès-Rouen. Ils ont eu l'air étonné que je l'exige, mais peu me chaut. Ce sont mes affaires. Bref, voici comment ça c'est passé.

*

Georges fut reçu par l'équipe chargée de la communication. On lui expliqua en détails ce qui n'avait pas été dit la première fois. Le projet était en effet très avancé, mais l'équipe municipale nouvellement élue semblait scrupuleuse sur les sujets touchant à l'écologie au sens large. Il fallait donc les séduire.

Georges questionna sur la nécessité du choix de la petite ville répondant au doux nom de *Vilnieux-lès-Rouen*. Réponse lui fut faite de l'attrait d'une promesse de création d'emplois au niveau local, ce à quoi aucune municipalité ne saurait résister. Il y aurait en plus un coup de pouce du conseil régional pour la réalisation des bâtiments nécessaires, mais aussi les gages de la cité choisie qui allait donner une fiscalité avantageuse, au moins les premières années.

Georges n'osa pas demander à ce qu'on lui présentât la façon de procéder de l'entreprise et accepta la rencontre prévue le lendemain avec la mairie. Tout le monde s'y rendit donc.

L'accueil fut cordial. Tous les participants semblaient montrer un grand entrain, tellement que Georges une nouvelle fois ne comprit pas bien qu'elle était sa fonction dans un accord qui paraissait établi. Ne manquait plus qu'une signature.

Sauf que lors des questions, il remarqua dans l'équipe municipale qui s'occupait du projet une scission évidente.

Une partie était en effet parfaitement enthousiaste et prête à signer sans même faire appel à ses services, tandis qu'une autre semblait remplie de scrupules. Sentant cette incompatibilité, Georges proposa non d'imaginer le rendu une fois les locaux construits, mais plutôt une sorte d'audit visuel sur la façon actuelle de fonctionner. Après un rapide conciliabule, l'équipe se retrouva autour de ce nouveau projet.

Tout le monde repartit rasséréné, aussi bien Georges débarrassé de la lourde tâche qui consistait à deviner ce que le chef désirerait tout en ne le sachant pas à cette heure, mais aussi la direction qui voyait un projet plus simple, plus rapide donc moins onéreux. L'affaire fut ainsi conclue, Georges devant prochainement revenir et réaliser un film alerte et vif décrivant les différents secteurs et compétences de ladite entreprise.

Il savait que ça signifierait de nouveaux des déplacements mais il sentait que cette pause obligatoire qui en apparence allait le détourner de son projet personnel serait l'occasion d'un pas de côté. Car si chacun des intervenants devait y mettre l'énergie de ceux déjà rencontrés, il lui faudrait retrouver des forces avant chaque nouvelle découverte.

Jeanne 1.

- *Vous êtes Jeanne je suppose ? Entrez.*

La femme était élancée et gracieuse. Il émanait de sa personne une féminité d'autant plus séduisante qu'elle était discrète, délicate et non feinte. Elle était vêtue d'une robe courte et légère, habillée d'un corsage en fines mailles pour son buste, ainsi que d'une écharpe colorée qui enveloppait son cou. Ses yeux étaient grands et expressifs, ses seins fermes et portés hauts. La finesse de sa taille soulignait des hanches larges qui s'achevaient par des jambes fines, galbées de bas de couleur sombre, délicieusement transparents.

Elle gratifia son hôte d'une poignée de main accompagnée d'un sourire sincère.

- *Je suis plutôt gênée d'être ici, lui dit-elle en relâchant sa main. De l'acte d'amour m'a dit Sala. Vous en avez de bonnes ! Vous pensez qu'une femme parle de cela à un inconnu ? Et savez-vous pourquoi j'ai accepté ?*
- *Non. Je n'en ai aucune idée... Mais asseyez-vous.*

Georges lui indiqua le siège de la main. Il lui proposa un thé qu'elle accepta d'un simple sourire. Déjà l'homme fantasmait sur les confidences qu'allait lui révéler cette jolie femme pleine de vie et d'entrain. Car elle semblait clairement pétillante, épanouie.

Il lui expliqua sa façon de procéder, le rôle de la caméra tout en lui servant la boisson chaude qu'il s'apprêtait à partager avec elle.

- *Alors voilà, lui dit-elle en approchant des deux mains la tasse de sa bouche. Mmm... fit-elle dans un souffle. Dieu qu'il est brûlant ! Comment avez-vous fait pour vous procurer une thermos qui tient si bien la chaleur ?*
- *Elle vient d'Islande. Le pays du froid. Mes dernières vacances avec mon épouse. À Pâques. Je ne vous raconte pas la température... Dès qu'on rentrait, on se mettait sur « décongélation lente ». Heureusement ils ont les bains chauds, les saunas. Mais j'avoue, c'était impressionnant. Alors j'ai gardé en héritage cette bouteille qui semble venue tout droit du Mordor.*

Le rire de la femme accompagna sa fierté naissante affichée par sourire. Il reprit.

- *Vous vouliez me dire quelque chose.*
- *Oui ! répondit Jeanne. Juste avant de me brûler les lèvres. Elle sourit de nouveau. Vous allez rire. Je suis venue car je n'ai rien à raconter. Vous vous doutez bien qu'une honnête femme jamais n'accepterait de se confier sur un tel sujet non ?*
- *L'acte d'amour... Il y a tant d'interprétation de ce que ce titre peut englober que non. Je ne vois rien d'inconvenant à parler de ça, lui répondit-il serein.*
- *Ah bon ? Alors allez-y ! lui lança-t-elle un brin provocatrice. Votre première fois ? C'était comment ?*
- *Vraiment vous n'y êtes pas, s'indigna-t-il. D'ailleurs devinez un peu de quoi m'a parlé la personne que j'ai filmée juste avant vous, ?*
- *À mon tour je n'en ai aucune idée, avoua la femme.*
- *De pâtisseries ! Alors, vous voyez ? Jeanne semblait un peu rassuré. Vous n'avez aucune idée de ce que j'ai déjà entendu vous dis-je. Et je n'ai heureusement aucune idée de ce que je vais entendre.*
- *Le miracle de la vie et de l'amour, conclut-elle. Et puis... Je ne suis pas du bon côté de la caméra pour vous interroger il est vrai... Par contre, si vous me demandez des détails intimes, alors là oui, il vous faudra me raconter votre première fois. Bon... Je vous fais marcher. Mais j'ai deux bonnes raisons pour cela. Tout d'abord*

pour que vous deviniez combien c'est difficile ce que vous demandez à vos interlocutrices¹, car vraiment ce n'est pas chose aisée que d'aborder un tel sujet, avec ou sans sexe. Et même si vous êtes un inconnu, c'est un réel effort de la part de vos... j'allais dire patientes. Et la deuxième raison est que je suis terrorisée.

- *Même si vous n'avez rien à raconter?* interrogea Georges.

La femme marqua un silence, puis commença enjouée, lumineuse.

Jeanne raconta alors sa joie immense d'être mère, son seul objectif de sa vie de femme, ce pourquoi elle avait accepté le mariage. Elle narra sa complicité avec sa fille Estrelle. « *Mon joyau* » dit-elle. Jeanne tenta de décrire le plus fidèlement possible le lien étroit et quotidien qui les unissait, le plaisir qu'elle avait à la voir se développer, la façon dont son caractère lui apparut dès sa naissance, lui apprenant que le défi majeur de son éducation serait de respecter cet être fragile en construction dont on devinait simplement les racines. Elle exprima qu'au final celle qui apprenait et celle qui donnait la leçon n'était pas toujours celle qu'on aurait pu croire de prime abord.

Elle devint ensuite infiniment sérieuse, presque sombre. Jeanne dit à haute voix que Georges devait s'inquiéter de l'absence d'un personnage masculin en l'entendant. « *Car mon époux n'est pas vraiment présent dans notre vie* », précisa-t-elle. Georges ne releva pas, elle continua décrivant son absence, la responsabilité des choix éducatifs sur ses seules épaules.

- *Et cela ne vous choque pas ?* demanda Jeanne visiblement inquiète.
- *Non. Pourquoi devrais-je l'être ?* lui répondit Georges. *Ce n'est ni obligatoire ni original.*
- *Si je vous dis que l'acte d'amour est exclusivement ma relation à Estrelle, vous trouvez ça normal ?*
- *Je n'ai pas à juger de ce qui fait votre vie Madame. Je suis là pour écouter et filmer ce qui la remplit.*

Jeanne resta un long moment songeuse.

- *Avouer qu'on n'a rien à raconter sur le thème de l'acte d'amour est une épreuve savez-vous ? Notre société a depuis longtemps érigé la performance en vertu. Et dans tous les domaines. Beauté, endurance, réussite. La vie sexuelle en fait partie. Elle se tut de nouveau avant de reprendre. Vous voyez ? J'ai quand-même commencé à en parler. Je veux dire... De sexe... Alors que... Mon dieu... Je n'ose pas...*

Georges observait la femme, réglant la caméra, tantôt sur les mains fines qui accompagnaient le propos, tantôt la resserrant sur la bouche qui s'ouvrait et se fermait au grès des sonorités émises, tantôt sur les yeux qui exprimaient impatience et gêne mêlées. Puis il augmenta la profondeur de champ et la prit toute entière. Il eut alors une révélation. La poitrine de la jolie femme s'agitait, tressaillait, puis semblait s'endormir comme figée par un songe maléfique. Les seins virevoltaient puis s'éteignaient. Georges n'avait jamais encore remarqué comment les deux lobes d'amour pouvaient participer à exprimer l'indicible. Il avait bien compris que les propos de la femme étaient pour le moins confus, pour ne pas dire contradictoires. Et le mouvement des seins qui semblaient tout autant appeler et rejeter la caresse le confortait dans l'idée que quelque chose clochait. Bien que n'ayant entendu qu'une courte bribe de l'introduction, il savait que le moment serait magique. C'est pour ces raisons qu'il bloqua la caméra sur un plan étrange, presque inconvenant.

Il fixa donc l'objectif sur les seins qui allaient bien plus parler de l'inavouable que leur propriétaire. Et l'écran se résumait donc au buste de la femme, laissant cependant une place pour la bouche, le nez et les yeux de sa voisine, rien de plus.

- *Alors ?* fit-il en ressortant de sa rêverie. *Oui, ce n'est pas facile de se raconter devant une caméra j'en conviens. Mais si de mon côté je commençais à entrer dans le partage de ma vision de l'acte d'amour, nous deviendrions confidents et il serait alors impossible pour nous deux de reprendre le rôle dissymétrique qui nous est dévolu. Mon travail tomberait à l'eau.*

La femme fronça les sourcils en signe d'hésitation puis prit la parole.

- *Il est vrai. Bon. Ça risque d'être bref tout autant que décevant. Voilà... L'acte d'amour se résume pour moi à ma fille Estrelle comme je vous l'ai dit. Je l'ai désirée et elle me comble de bonheur. Je suis une maman heureuse. J'ai cependant omis un détail...*

Jeanne s'emportait. Ses yeux brillaient en décrivant sa prunelle, en dessinant son caractère. L'amour entre les deux était patent, omniprésent même. Seuls les seins ternissaient ce tableau idyllique en montrant une étonnante immobilité. Ils exprimaient l'absence et la renonciation.

Georges poursuivit l'entretien, la faisant raconter le lien fort. Il questionna sur l'accueil qui lui fut donné par les deux familles respectives, puis s'étonna à son tour quant à l'absence du père dans cette description d'un épanouissement familial.

- *Enfin vous en convenez. Mon mari ? Bernard n'est pas très présent, vous le savez également. Il travaille beaucoup. Sauf que son absence n'est sans doute pas un hasard et qu'elle a commencé avant la naissance de ma fille. Vous voyez, je dis « ma fille », jamais « notre enfant ». Mais il nous aime. À sa façon au moins...*

À cet instant, même les yeux s'offusquaient de cet énoncé visiblement erroné. Comme les seins, ils semblaient tomber. Simultanément, Georges comprit que c'était dans cette absence qu'elle présentait comme mystérieuse que se trouvait ce que Jeanne souhaitait partager.

- *Désirait-il l'enfant autant que vous ?* demanda Georges d'une voix rassurante.
- *Ça oui... Du moins, en pensée,* répondit la femme.
- *Que voulez-vous dire par là ?*
- *Je vous avais dit. Vous allez être déçu. Il n'est guère porté sur l'amour physique... Enfin... Vous me comprenez. L'acte d'amour, c'est celui que je crée tous les jours avec ma fille. Pas l'acte... Enfin...*
- *L'acte sexuel. Oui, j'ai parfaitement compris. Mais cet acte d'amour m'intéresse au plus haut point. Vous voyez ? On peut lui attribuer de multiples sens.*

La femme sembla rassurée.

- *Vous ne me jugez pas alors ?* questionna-t-elle. Il fit non de la tête. *Tant mieux... Car si vous saviez... Mon Dieu ! Jamais je n'oserai...*

L'ensemble du buste et du visage sembla tomber dans un profond abîme. Georges était d'une immobilité de marbre, ne voulant pas risquer de rompre le fragile fil qui s'était tendu entre eux, sans pour autant pouvoir deviner ce que le lien allait lui révéler, ni ce qui était accroché de l'autre côté du brin.

- *L'amour physique, ce n'est pas son truc. Donc pas le mien non plus. Pour concevoir ma fille cela fut très compliqué. Il n'était pas motivé. Mais vraiment pas du tout. J'ai dû me mettre sous surveillance médicale pour déterminer le bon moment. Sauf que même ainsi, il fut plus que récalcitrant. J'ai tenté d'user de stratagèmes pour le stimuler. Elle se mit à rire, de nouveau son corps reprenant vie, de nouveau les seins tressaillant comme s'ils semblaient avoir été conçus pour une telle danse. J'ai voulu me procurer des habits, histoire de voir si je pouvais l'exciter. Infirmière, puis écolière. Elle riait de plus belle, s'agitant davantage. Quelle honte mon dieu ! Je suis allée dans un magasin spécialisé avec une amie. C'était drôle ! Le vendeur a cru que nous étions « ensemble », alors il nous a montré en étrange engin qui aurait pu nous permettre du plaisir à deux. Un double sexe masculin artificiel. Le rire était désormais sonore. Il envahissait la pièce et dansait dans les oreilles de Georges. Le buste semblait happé par le souvenir, sans une once de pudeur. Les seins semblaient même gonflés par le désir, pointant à travers le corsage, transperçant les mailles fines qui les enveloppaient. Finalement nous avons réussi malgré notre gêne à lui dire que nous souhaitions des « tenues coquines ». Elle redevint sombre. Par contre l'accueil par mon mari fut déplorable le soir. Je me suis fait traiter de prostituée ! J'ai dû le menacer d'aller voir ailleurs pour me faire féconder. Alors il s'est calmé. On a essayé une nouvelle fois. Il a réussi mais je ne suis pas tombée enceinte. Une autre fois, j'ai tenté des caresses... Enfin, vous devinez... Avec la bouche... Mais je n'ai pas eu de succès. Curieusement, son corps n'exprima à nouveau aucune honte lors de l'aveu, comme si elle avait enfin compris que le problème ne venait pas d'elle. La poitrine exprima même un certain plaisir devant la narration, donnant l'impression de jouir d'un souvenir ancien d'un autre temps, dans d'autres bras, lors d'autres transports réussis. Georges préféra garder cette impression pour lui. Il allait protester mais je l'ai réduit au silence par un « ça suffit, laisse-moi faire désormais » retentissant. Et là, miracle, j'ai obtenu ce que je voulais. Pas au bon endroit, mais j'avais réussi. La suite est facile à deviner. J'ai recueilli avec mes mains et j'ai déposé ce qu'il fallait là où il fallait. Et je suis tombée enceinte.*

Georges était tétanisé par l'aveu. Ses yeux étaient immobiles, sa bouche ouverte cherchait un oxygène qui n'existait pas. Il reprit vie en regardant les seins qui, eux aussi, exprimaient la déception d'un acte sexuel inexistant, quand bien même pour le seul but de la procréation. En face, Jeanne perçut sa gêne.

- *Ce n'est pas classique j'en conviens. Vous êtes même la seule personne à qui je m'en sois confessé en dehors d'une amie très proche. Mais bon... Vous avez promis de conserver mon anonymat ?* Georges acquiesça du regard. *Et puis je suis tombée enceinte, ce qui était mon vœu le plus cher.*
- *Et depuis ? Sur le plan physique je veux dire ?*
- *Avec Bernard ? Plus rien mon dieu ! Il semble avoir horreur de ça. Mais ça ne me manque pas. Je suis très heureuse ainsi et je n'ai besoin de rien. Le regard de Georges se porta sur les seins qui semblaient pleurer devant l'abandon de toute tentative amoureuse. Mais j'ai gardé les tenues. Dans mon placard. Bien cachées. Ça m'amuse de les savoir là, tout près de moi. Inutiles comme des souvenirs. Les souvenirs d'amours passées, disloquées, émiettées...*

Elle se figea, indiquant par-là que quelque chose de fondamental venait de se passer. Elle regarda la caméra, puis Georges, passant de l'un à l'autre sans espoir de sauvetage. Les lèvres s'entrouvrirent sans émettre le moindre son. Elles tremblaient. Mais les seins quant à eux semblaient se rebeller. Ils étaient agités et tressaillaient, comme s'ils avaient de leur côté également quelque chose à partager.

- *Madame... Vous devez être épuisée. Votre histoire est remarquable. Je suis ravi et infiniment fier de la confiance que vous m'avez accordée. Je vous propose de surseoir. Vous pourriez revenir une autre fois, qu'en dites-vous ?*

Georges avait perçu la fragilité de la femme devant ses propos. Il savait être au bord d'une découverte plus fascinante encore mais il avait compris devoir la mériter. Aussi proposa-t-il ce sas. La femme ne répondit pas. C'est alors seulement qu'il saisit la violence du propos précédent, celui contant comment la fécondation avait eu lieu, par elle seule, presque sans la moindre présence masculine. Il émit un soupir tout en écarquillant les yeux, recouvrant sa bouche de sa main. Il en fut instantanément gêné. La femme déjà se dressait pour fuir.

- *Attendez ! tenta-t-il. Moi je vais vous raconter ma première fois...*

La femme le considéra avec suspicion, lui demandant du regard de confirmer, ce qu'il fit en hochant la tête.

- *Elle aurait quelque chose d'intéressant ? Toute première fois est touchante, mais nous avons tous vécu cela. Vous me proposez ça pour que je reste ? C'est inutile. Je crois en avoir assez dit comme ça.*
- *Vous allez vraiment me laisser avec un document incomplet ?* demanda Georges inquiet.
- *Oui. Mais votre talent sera de scénariser pour qu'on ne perçoive pas mon absence,* déclara Jeanne avec un sourire dans les yeux.
- *Ne vous moquez pas. Ce que je recherche est avant tout la sincérité. La multiplicité et la subtilité de ce qu'on entend par l'acte d'amour également. Je ne vais pas scénariser comme vous dites, encore moins inventer...*
- Jeanne sombra un moment dans ses pensées puis reprit le regard fermé : *Je vais partir mais je devrais revenir. Ou plutôt, il se peut que je revienne. Vous n'en saurez pas plus, en tout cas ce jour.*

Et elle disparut visiblement belle de ce moment d'échange qui devait l'avoir soulagée.

- *Un fardeau doit sembler moins lourd si on le partage. Partager... Bien sûr ! Partager c'est diviser,* se dit Georges en refermant la porte.

Quelle étrange histoire... Je devrais être au lit à te veiller Vera mais je ne puis. Je me suis levé sans un bruit et j'ai regagné le séjour, là où je pose mon matériel quand je dois travailler à la maison. « **Je n'ai pas de bureau** », allais-je écrire. Ce n'est plus tout à fait vrai. J'en ai un, il est loin d'ici. Je ne vais pas reprendre mes rushs, ni pour mon boulot ni pour mon film. Actuellement je travaille pour une mairie qui veut faire la promotion de sa ville par la diversité des milieux sociaux. Le projet réalisé à Nantes a eu du succès puisqu'ils ont eu mes coordonnées comme ça. Le sujet m'intéresse, je trouve que c'est une excellente accroche que de proposer à des non résidents de venir s'installer au prétexte de la tolérance et de la possibilité de se côtoyer et de se comprendre mais j'ai bien peur que l'équipe municipale (nouvellement élue) ne fasse preuve de naïveté. En tout cas, avec « **CDG-quality** » et mon film en plus, je suis bien occupé.

Vera ne comprend pas que je mette autant d'énergie dans un projet dont personne ne sait s'il a des chances d'aboutir. Elle a raison mais cela ne se dit pas. Elle devrait m'encourager. Mais bon ! Cela elle ne sait pas faire. Il faut dire qu'elle tombe de déception en déception. Des possibilités, elle dit ne pas en manquer mais elle rate consciencieusement toutes ses auditions. Son groupe est à géométrie variable et ses membres ne sont pas aussi motivés qu'elle, alors les possibilités passent mais ne se concrétisent que rarement. Je pense que c'est aussi pour ça qu'elle ne peut me pousser. Au début, cela m'a miné, même si je n'ai pas dû l'écrire beaucoup. En fait j'ai longuement hésité devant ses réticences. Mais au fil du temps j'ai appris à ne plus faire attention à ses mises en garde négatives. C'est devenu assez facile. Il me suffit de la brancher sur son prochain stage : où, dans quels bras, combien de temps et elle me laisse travailler ensuite sans plus me poser de question. Elle ne peut discuter de problème profond, très peu des autres alors je me suis adapté au fil des ans.

Ça rejoint presque les confidences que j'ai failli révéler. Je me demande d'ailleurs si je souhaite que tu reviennes Jeanne ou si je ne préférerais pas pouvoir les enterrer définitivement car j'y ai repensé, ce n'est pas très glorieux ma première fois. Je crois même que je n'arriverais jamais à partager ce moment, ou plutôt ce qui l'a précédé.

Donc j'ai repris mon carnet. Je n'ai pas osé parler de Jeanne en rentrant. Déjà Laurine a provoqué une déflagration, alors pas question de prendre des risques pour une histoire aussi personnelle. Vera en prendrait ombrage et s'imaginerait qu'on va coucher ensemble ! Il faut dire... Une telle confiance ! Cela ne m'a pas mis mal à l'aise, bien au contraire. Cela m'a conforté dans l'utilité de rendre publiques ces témoignages de vie. Je ne vais pas revenir sur le contenu de son histoire, c'est à dire la conception de son enfant, la prune de ses yeux. Je vais plutôt parler de sa pudeur et de son désir de raconter ce qui jamais ne se dit.

Bien sûr elle n'osait pas et j'ai dû la mettre à l'aise, mais ce fut le cas pour mes autres « **cobayes** » et **cela** le sera pour les suivants à n'en pas douter. Par contre, on sentait en elle un désir puissant de s'épancher sur son histoire. C'est sans doute signe que personne ne l'a entendue. Il est vrai que je ne me verrais pas raconter cela à une personne réelle qui me connaîtrait. Car non, je ne suis pas réel. Je suis un visage en partie caché par une caméra, une main qui tient une molette, une autre qui sert le thé et une voix qui tente de tranquilliser puis de saisir la perche dès qu'elle est tendue.

Mais si je suis admiratif de sa franchise et du poids qu'elle a partagé sur la pellicule, je ne comprends pas l'opposition entre son propos et son corps, du moins son buste qui semblait désapprouver de temps en temps. J'ai eu beau regarder les rushs plusieurs fois, je n'ai pas saisi d'où pouvait venir cette opposition.

Je me suis précipité après les visionnages multiples pour ne pas rentrer trop tard, et là, je vais m'en retourner au lit, pas question de provoquer une guerre nucléaire au prétexte d'une couche quelques heures désertées.

Ah oui, avant de partir, mes aveux.

Je vais les prononcer le plus naturellement du monde et pour la première fois alors que je sais combien ils sont originaux. Personne ne sait, sauf ceux qui ont partagé l'étrange flirt. Mais nous avons depuis déménagé et j'ai perdu tout contact avec ces gens là, comme par hasard. Voilà. Un homme puceau rêve d'une femme qui exige une

cour assidue mais qui s'offre à d'autres, qui après avoir mis son prétendant à l'épreuve lui offre enfin son corps, un corps chaud de l'amour d'une rencontre passagère.

Pourquoi vais-je ainsi m'ouvrir ? Pourquoi avoir osé cette proposition ?

Pour qu'elle me dise la suite, celle que je ne peux deviner et que je pressens incroyable, mais sans doute aussi par l'effet de mon petit manège sur moi-même.

Tout se passe comme si je réalisais que la seule personne filmée dans cette histoire était moi et moi seul, même si j'ai écrit le contraire quelques lignes plus haut. Je sais bien que les images démontrent le contraire, mais je crois qu'il en est ainsi. Je suis assez plongé dans l'univers du visible pour savoir qu'on peut faire mentir les images. On crée une « évidence » qui est fausse. Sauf qu'elle convainc tout le monde. Ainsi Laurine, je peux à mon tour poser nu sans que quiconque puisse me voir.

En tout cas, je sais que je ne vais pas facilement trouver le sommeil.

Quand reviendras-tu Jeanne ?

*

Cette nuit encore je n'ai pas dormi. Mon état est plus qu'étrange. Il a un côté surnaturel. Je serais capable de distanciation vis à vis de ma propre histoire depuis que je visionne celle des autres. J'ai vécu une nouvelle fois cette période de mes débuts avec Vera, mais en observateur. Je pense que c'était pour préparer l'entrevue que je souhaite et redoute tout à la fois, mais cela m'a glacé. Jamais je n'avais osé porter un jugement sur nos débuts. Je ne l'ai toujours pas fait, mais cela m'a effleuré. Une bien étrange histoire je trouve, pas très saine il est vrai. Au fond de moi je le savais déjà puisque je ne m'en suis jamais ouvert à personne. Car quand c'est léger ou normal, on raconte avec fierté, et là, ce sont les souvenirs des propos de Philippe qui me reviennent.

- *J'ai rencontré ma femme à mon travail, devant la photocopieuse. Nous nous sommes plus au premier regard...*

Ou

- *C'est suite à un accident que nous nous sommes connus. Le temps de rédiger le constat et nous échangeons nos coordonnées...*

Ou

- *Nous c'était dans un cinéma, je rentrais alors que...*

En tout cas, pas sur un réseau dédié. On laisse faire la vraie vie dans ma perception des choses. Elle est bien assez riche et sait pourvoir aux rencontres.

Moi c'était une ami d'un ami. Rien de très original, surtout en jeunesse. Mais c'est la suite que je rechigne à partager.

*

Le jeune homme était frêle, plutôt mince et manquant de confiance en lui, comme il est d'usage à cet âge, plus que de raison cependant. Il était beau, même séduisant sans pour autant en avoir conscience, comme il est d'usage également... Il avait terminé ses études et commençait sa carrière dans le domaine de l'image très modestement, en tant

qu'assistant d'un adjoint. Qu'importe, le domaine lui plaisait, il se réjouissait à raison d'avoir pu trouver une embauche.

Sur le plan sentimental, à un âge où certains ont déjà beaucoup d'expérience, où d'autres sont en ménage lui était ignorant de la chose amoureuse. Ce n'était certes pas par manque d'intérêt, non, car comme on était en droit de l'attendre d'un jeune homme fasciné par l'image, l'autre sexe l'attirait. C'était simplement une timidité persistante ainsi qu'une piètre opinion de lui-même qui l'avait éloigné des tentatives de séduction.

Une journée d'automne, un ami l'emmena dans un cercle réservé à la jeunesse huppée de la capitale des Gaules qu'ils habitaient. Son compagnon le laissa cependant seul dans cet univers qu'il ne connaissait pas. Il en ignorait même l'existence dans sa naïveté enfantine. Il écouta, observa comme il savait le faire et conclut rapidement que pour l'essentiel, cette communauté n'avait aucun intérêt. Pour les jeunes hommes les conversations tournaient autour de la collection de filles, du fantasme d'une voiture plus belle encore ainsi que d'un chéquier bien garni. Trop timide pour s'approcher du groupe des demoiselles lorsqu'elles parlaient entre elles, il ne savait pas ce qu'il en était pour ses dernières mais devinait que là aussi la discussion devait révéler là encore une extrême pauvreté d'âme.

Il poursuivit sa déambulation l'air de ne pas y toucher et pensait s'en aller après avoir constaté que la beauté des toilettes de marque ne pouvaient cacher la vacuité de ces vies à peine écloses. Il remarqua une jeune fille particulièrement féminine dans sa démarche et ses sourires malgré son jeune âge. Elle semblait d'une part convoitée, d'autre part très active dans ses choix amoureux. Tous la connaissaient, elle se prénomait Vera.

Georges tourna les talons avec discrétion mais fut rattrapé par la jeune femme, « *la moins insignifiante de cette assemblée* » aurait-il répondu si on lui avait demandé de porter un jugement, ce qui n'était guère encourageant.

Elle engagea la conversation avec son sourire le plus charmant et le happa ensuite dans le tourbillon d'une danse, plaisir quasiment inconnu de lui. Il s'excusa patement de son incompetence dans ce domaine aussi mais reçut en retour un rire cristallin qui lui réchauffa le cœur.

Non qu'il s'imaginait une amourette avec la belle, mais simplement qu'il avait appris quelque chose dans le domaine amoureux dont il rêvait de jours comme de nuits.

Le temps passa, puis un soir, en hiver, il rencontra de nouveau la demoiselle. Elle le reconnut, lui non mais mima l'enthousiasme lorsqu'elle se jeta à son cou. Ils choisirent de se fréquenter dirait la morale, Vera jeta sur lui son dévolu rectifierait l'Homme épris de vérité.

La belle était tout autant expérimentée que talentueuse pour faire tourner les têtes. Elle arriva donc rapidement à rendre le beau jeune homme accro. Georges était ferré, la dévoreuse de Marlin allait le déguster lentement, comme les ennemis du vieil homme qui prit la mer.

Car Vera s'y prit avec grand soin. Elle attendit patiemment que son soupirant lui déclara sa flamme et entreprit ensuite de le mettre à l'épreuve. Le château de la belle qui ne dormait jamais était fort bien défendu et Georges allait en faire l'expérience.

Au prétexte d'un amour sincère qui allait bouleverser sa vie, elle en était certaine, elle lui refusa son intimité, le gratifiant cependant de ses baisers.

C'est ainsi que Georges vit sa belle nourrir son corps dans d'autres bras, au prétexte d'amourettes sans importance, lui promettant l'exclusivité lorsqu'elle se sentirait prête pour le grand saut dans sa vie de femme.

Georges eut beau implorer, rien n'y fit. Il la voyait partir pour un homme puis un autre et revenir ensuite lui déclarer son amour, prétextant la faiblesse dans laquelle la tenait son hyménée.

Au fil du temps, Georges sembla comprendre que cet état était de son fait et accepta de patienter. Mais la volonté ne peut pas toujours faire grand chose contre la vigueur de la jeunesse.

Une certaine Anne, choquée sans doute par le jeu sordide, lui offrit ses bras, lui promettant pour le soir même un tout autre amour que celui des baisers alors que Vera se préparait une nouvelle fois pour une étreinte passagère. Lorsqu'elle ressortit de la chambre où elle avait partagé sa transe, elle vit le beau jeune homme embrassant à pleine bouche Anne. Elle connaissait cette concurrente. Elle savait que Georges à n'en pas douter allait découvrir à son tour le grand frisson. L'imaginer dans d'autres bras lui fut insupportable. Aussi le prit-elle par la main d'un geste vif et l'emmena-t-elle dans la chambre témoin de ses amours récentes. Elle le dévêtit, s'effeuilla lentement et transforma ainsi le fougueux damoiseau en un prince comblé. Georges feignit de ne pas sentir la chaleur exhalée par le corps chaud de Vera à peine sortie d'un autre amour et s'abandonna ainsi à sa première fusion.

De ce jour, ils ne se quittèrent plus.

Le mariage eut lieu dans la plus grande discrétion à la demande de Georges qui ne se voyait pas féliciter par l'aréopage de ses prédécesseurs en couche. Puis, à la demande de Vera, le couple déménagea pour se rapprocher de la capitale, la vraie, pas celle qui ne rayonnait que sur la province gauloise. Les relations antérieures disparurent comme la réputation de la femme épousée.

*

À n'en pas douter, cette histoire n'est pas banale. Je n'ai donc plus aucun contact avec ceux qui me virent dans cet étrange état d'homme amoureux dont la jalousie semblait nourrir la dame de ses pensées. Sauf Philippe donc.

*

Deux semaines ont passées. J'ai un nouveau contact. Une femme dont le prénom m'évoque un oiseau, Strelitzia. Je crains le pire. Une nouvelle Suzon ? Pour dans deux jours. Super non ? Sauf que...

Sauf que juste après, Jeanne m'a proposé un rendez-vous pour ce jour-là, même heure. Alors j'ai dit oui bien sûr, sans l'ombre d'une hésitation et j'ai fait ce que j'aurais juré ne jamais accomplir : j'ai décalé mon oiseau d'une semaine. Pourquoi une semaine et pas une journée ? Parce que si la suite est à la hauteur du premier épisode, je ne vais pas m'en relever aussi rapidement, ça c'est certain.

J'ai mis sans remord mon oiseau en attente. Si vraiment mon intuition me dit qu'il s'agirait d'une nouvelle Suzon, je ne donnerais pas suite. De toute façon, la question ne se pose pas. Je ne suis là que pour Jeanne. Mais avant, mon sas : que c'est-il passé avec mes volailles de consommation... Rien de très glorieux. Et je vais devoir être complice de tout ça. Brrr...

*

Georges arriva dans l'entreprise. Il avait demandé à visiter les locaux de façon à s'imprégner de la façon de travailler pour en donner un rendu à la fois fidèle et attrayant.

Il y déambula accompagné par un membre important de l'équipe de communication. Il réalisa une nouvelle fois par l'exemple à quel point ces gens-là semblaient capables de parler de ce qu'ils ignoraient totalement. Il vit qu'avant ce jour ils n'étaient pas plus au courant que lui de la réalité des fonctions assurées ici. Il y avait bien sûr l'élevage, mais il fallait bien d'autres compétences. La reproduction sélectionnée, les soins, l'évaluation régulière par les services sanitaires et l'abatage. Car s'il est une fonction facile à oublier lorsqu'on déguste, il semble bien que ce soit la façon dont la mort est donnée aux futurs animaux destinés aux agapes.

Cette première approche lui donna des frissons. Non pour des remords quant au fait de son statut de carnivore, mais plutôt sur l'observation de la réalité des conditions de vie de pauvres victimes n'ayant semble-t-il pas le droit au respect de leur état d'êtres vivants.

Il fut donc profondément déstabilisé et demanda à revenir pour discuter avec les intervenants pour mieux comprendre la problématique. Comme le fameux communicateur ainsi confronté à la mort n'en menait pas large de son côté, ceci lui fut accordé.

*

Dieu que ce fut difficile d'observer cela. Je sais bien que ma sensibilité est exacerbée depuis mon nouveau travail. C'est sans doute pour ça que je me pose encore une question supplémentaire moi qui n'en manque pas. Que dois-je faire ? Renoncer au prétexte de mes principes moraux ou...

Car j'ai une autre réponse qui m'effleure, mais je n'ose pas l'avouer.

Pas pour le moment...

Partie II : LA CRISE.

Jeanne 2.

La femme était présente à l'heure dite. Elle gratifia Georges d'un sourire emprunté, ce qui lui montra bien mieux qu'une formule de défiance qu'elle comprenait l'importance de ce rendez-vous.

- *Bonjour. Je m'installe. Vous avez revu les rushs je suppose. Qu'en avez-vous pensé ?* l'interrogea-t-elle de but en blanc.
- *Rien*, répondit Georges un peu froissé.
- *Aucun intérêt ? Alors je vais pouvoir repartir.* Jeanne s'amusait visiblement de la scène et Georges préféra mentir.
- *Je ne les ai pas regardés. Notre rencontre est incomplète donc je ne voudrais pas influencer la suite du propos suivant par une analyse du précédent.*
- *Qui vous dit que je vais vous raconter la suite ?* Jeanne ne fanfaronnait plus.
- *Ce n'est qu'un souhait. Vous savez Madame...*
- *Jeanne. Je vous en ai déjà tellement dit que « Madame » semble hors de propos.*
- *Oui Jeanne. Il est vrai. Donc je disais, ma position est très inconfortable. Je dois écouter des éléments de vie parfois très personnels, comme ceux que vous m'avez confié. Parfois extrêmement intrusifs. Et j'en suis à chaque fois bouleversé, mal à l'aise même.*
- *Ces propos vous dégoûtent ?*
- *Non ! Ils m'émeuvent. Et parfois je me sens illégitime à écouter de tels secrets.* Georges ne cachait pas sa gêne.
- *Pourtant vous les avez entendus. Et ce n'est pas rien. Votre présence n'est pas sans influence. C'est exactement le contraire. Vous voyez, pour moi, je n'ai eu de cesse de repenser à notre premier entretien. Ce que je vous ai dit est bien plus que personnel. Je ne m'en étais pas aperçu, mais c'est choquant au dernier degré. Je suis tellement plongée dans ma vie, dans mon accomplissement d'être enfin mère que je n'avais pas saisi cela avant vous. J'ai fait un enfant toute seule... C'est dingue ! Et c'est grâce à vous que je l'ai appris. Je dis bien appris. Même si mon propos semble incroyable je ne le savais pas vous dis-je. Je pense que tous ceux qui verront votre film le comprendront sur l'instant, alors que moi qui en ai été l'actrice, je n'avais rien compris. C'est par votre attitude que je suis allée jusqu'au bout, et vous le savez parfaitement. Un mot de travers, une grimace, un jugement et je serais partie. Sauf que non, je suis restée. Et je reviens même ! La perverse qui a fait un enfant toute seule revient de son plein gré vers son tortionnaire pour qu'il la révèle à elle-même une deuxième fois ! Vous êtes très fort !*
- *Permettez qu'on commence par moi. Je vous ai promis de partager à mon tour, il est temps. Ma toute première fois n'est pas très glorieuse pour vous qui dites ne pas aimer l'amour physique. C'est sans doute même pathétique. Mais je vais m'en ouvrir. Car nous sommes désormais liés Jeanne.* Il prononça son prénom avec un sourire, rebondissant ainsi sur l'injonction au prénom plutôt qu'au « Madame ». *Mais je sais que vous ne porterez aucun jugement sur cet épisode que je ne raconte jamais, par pudeur tout autant que honte.*

Il fit une pause, servit du thé à Jeanne sans même demander si elle en souhaitait ou non, puis dans sa propre tasse et enfin commença, infiniment concentré.

- *Vous savez, je n'ai eu qu'une seule femme. Vera. Asseyez-vous...*

Intriguée mais aussi rassurée par l'aveu, elle reprit place, montrant qu'elle consentait à la suite. Georges sentait que sa confidence ne serait pas vaine, qu'elle allait appeler celle de

la femme qui l'intriguait de par la contradiction apparente qu'il avait perçue. Cela lui donna du courage. Il prit son souffle et partagea.

- *Vera était une femme libre et expérimentée. Tellement que sa réputation la précédait. Lorsque mes amis de l'époque virent mon empressement à son égard, j'ai eu droit à toutes sortes de réflexions désagréables et machistes que je vais vous épargner. Il est vrai que je ne résistais pas à sa féminité en tout temps affirmée. Alors je lui ai montré combien j'espérais ses regards. Je lui ai fait une cour assidue. Elle consentit rapidement à flirter avec moi. Ce qui voulait dire que j'avais droit à sa bouche, à quelques caresses convenables, à me promener avec elle main dans la main, mais rien de plus. Des amours de fin d'enfance en somme alors que j'avais déjà vingt-deux ans, comme elle. Mais moi je n'avais jamais connu l'amour... Enfin, vous voyez... Alors que elle, si. Sauf qu'elle me confiait ne pas être prête pour moi mais également, en parlant de l'amour physique, ne plus pouvoir s'en passer. Et durant toute cette attente, elle collectionna les aventures d'un soir. Mes amis m'en firent réflexion, mais qu'importe, j'avais perdu tout sens critique, j'étais follement épris. Alors pour les faire taire, j'ai coupé tout lien avec eux. Définitivement. Un soir cependant, j'étais tellement malheureux de la voir s'éloigner de moi aux bras d'un grand gaillard tout en muscle mais au cerveau oublié dans quelque vestiaire d'une salle de body-building que je me suis laissé consoler dans les bras d'une femme que je venais de rencontrer. Vera n'a pas supporté. Elle venait tout juste de quitter la chaleur du corps de cet inconnu et revint me découvrant embrassant une autre qu'elle. Alors Vera me prit énergiquement par la main, m'amena dans la pièce dans laquelle elle venait de s'offrir à son nouvel amour d'un soir et me déshabilla. Ensuite elle me fit son show. Elle ôta ses atours un par un, me fixant des yeux, me gardant prisonnier de ses dentelles, jusqu'à paraître enfin nue à son tour devant moi. J'ai encore l'image précise de ma découverte de sa toison, de son ventre ferme et fin, de ses seins minuscules dont elle me dit par la suite avoir grande honte. Je me suis précipité sur elle. Une année d'attente à compter ses amants ! Vous devinez mon désir... Je n'ai pas su me retenir... Vous voyez, j'en ai grande honte de cela également. Depuis, elle me rappelle régulièrement cette première fois. Et je n'arrive toujours pas à résister au plaisir qui monte en moi dès les premiers instants. Elle me dit que ma maladresse la fait fondre, que c'est comme cela que je l'ai conquise. Alors depuis, je ne l'ai plus quittée. Et nous nous sommes mariés. Je ne sais si elle est fidèle. J'espère qu'elle m'aime. Comme je l'aime.*

Un long silence envahit la pièce.

Jeanne était en pleurs dans une totale immobilité. Elle trouva sa fuite dans sa posture de statue de sel. Elle semblait dans un état second.

Georges doutait mais ne pouvait faire autrement que d'espérer un improbable aveu. Il comprit que Jeanne était en proie au doute. Une hésitation entre le partage et le silence. D'un côté un visage sombre et fermé, de l'autre les jolis seins qui pointaient à travers la chemise et appelaient l'attention du cinéaste confident. Georges préféra ne pas l'exprimer mais osa cependant lui demander juste avant son départ de dire au moins quelle était cette idée qui la taraudait. Jeanne resta coite, il réitéra d'une autre façon.

- *Je me lance Jeanne. Je ne connais rien de vous ou presque...*
- *Vous connaissez de moi ce que je n'ai jamais dit à personne, pas même à Estrelle, mon cadeau du ciel...*
- *C'est vrai. J'ai grande honte de l'avoir oublié un court instant. Je reprends cependant... Bigre... Vais-je oser...*

- Allez-y, lui dit Jeanne le visage toujours fermé.
- *Il y a quelque chose qui ne colle pas. Vous êtes belle et vous le savez. Oui, vous vous en fichez. Mais vous l'êtes, c'est indéniable. Ce n'est pas important mais c'est un fait. Et au milieu de cette beauté on sent un renoncement. C'est ça qui ne colle pas. Dans votre témoignage, on ne découvre pas une affection démesurée pour votre mari. Si encore vous l'aviez choisi comme père de votre enfant, mais non ! Même ça, d'une certaine façon il n'y a pas eu droit. Vous auriez pu le quitter au bout de quelques mois, après avoir découvert qu'il n'aimait pas l'amour physique, vous n'auriez eu aucun mal à trouver un autre prétendant. De même, incapable de vous donner l'accès à la maternité, vous auriez pu rompre vos noces. Mais non, rien de tout cela. Sauf qu'il y a encore autre chose...*
- Dites, je vous prie. Jeanne était de nouveau assise en face de lui.
- *Il y a chez vous une féminité, du moins c'est ce que je perçois. Contenue, cachée, peut-être à vous-même, mais elle est là. Des petits indices qui montrent que vous n'avez sans doute pas complètement renoncé à l'amour comme sentiment liant deux êtres, pas seulement une mère et sa fille... Estrelle... Prunelle...*
- Comment savez-vous ? cria Jeanne qui avait du mal à retenir ses sanglots.
- Que ???
- *Prunelle... C'est son deuxième prénom... Celui que je lui ai donné en cachette. C'est un secret entre nous. Même son père ne sait pas. Je ne la prénomme ainsi que lorsque nous ne sommes que toutes les deux...*
- *Je ne sais pas... C'est mon intuition qui m'a dicté ce prénom... Jeanne. Je vais vous confier ce qui ne devrait pas être un secret mais que vous semblez avoir omis. Je ne suis pas un grand cinéaste ou en tout cas, si je le suis, mon talent est ignoré. À ce jour, je fais des reportages pour de la promotion d'entreprises à usage interne et en free-lance. Rien de très glorieux. Mais j'ai assez de contrat pour vivre de ce que j'aime. Si j'arrive à dégager du temps pour ce projet qui me tient tant à cœur, « de l'acte d'amour », c'est parce que je dois savoir repérer la lumière. C'est le point crucial dans mon métier. Être capable de communiquer en captant la clarté sur un visage, un corps ou un décor et s'exprimer avec ça, ce qui veut dire la comprendre fondamentalement.*
- Où voulez-vous en venir, l'interrompt Jeanne visiblement intriguée au-delà de son émoi.
- *Votre corps exprime la réalité de votre propos et le conteste en même temps. Il est évident que vous avez été d'une touchante sincérité dans ce que vous avez partagé devant la caméra. Mais il tout autant évident qu'il y a en vous une autre aspiration, contraire à celle évoquée, même si je ne vous louerais jamais assez pour avoir été capable d'une telle franchise, d'un tel partage. Je m'explique. Ce que je sais, c'est qu'on peut vivre sans amour physique. Plein de gens s'en sortent très bien ainsi. On peut même dire que cela les protège. On peut vivre sans le sentiment amoureux, mais c'est bien plus difficile. Moi-même, je me pose beaucoup de questions. Mon reportage ne me laisse pas indemne. J'ai même peur de ses conséquences. Mais passons ! Vous non. Ça ne va pas. Vous n'avez renoncé à aucun de ces deux sentiments. Et pourtant tout se passe comme si vous aviez fait ce choix. Un sacrifice consenti pour une autre raison, apaisé par la maternité. Je dis bien « apaisé » et non « motivé ». Voilà. J'ai été violent tout autant que franc. Je me doute que vous allez partir pour de bon. On ne remue pas l'argile sous les pieds du géant sans en accepter les conséquences. Pardonnez-moi. Par contre, j'admire votre force. Sincèrement Jeanne.*
- Comment avez-vous lu cela ? Quelle lumière vous l'aurait révélé ?
- Votre visage a appuyé vos propos, à chaque fois. Mais... L'hésitation du cinéaste était apparente.
- *Il y a autre chose, je le devine. Au point où nous en sommes Georges, dites-moi tout !*

- *Vos seins... Ils se sont à chaque fois rebellés devant un renoncement qu'ils subissent. Votre corps et votre âme ont faim...*
- *D'amour ? Georges... Tu ne connais pas toute mon histoire mais tu en lis des parcelles. Quel démon es-tu ?*

Jeanne se leva et disparut après avoir refermé la porte. La béance était désormais non à l'extérieur de la pièce, mais avait envahi plutôt le bureau tout entier. Et ce vide, Georges semblait le redouter.

Il préféra oublier les aveux. Ceux de la femme comme les siens. Peut-être même les siens bien davantage. Il se concentra sur les papiers couverts d'une autre interview, annotant les feuillets qui lui étaient associés. Il se replongea ainsi dans une autre réalité, celle d'un autre échange, celle d'un autre acte d'amour.

La violence de ce qu'il venait de vivre le hantait. Il se savait lui aussi fragile, aussi se noyait-il dans ce travail.

Rapidement, par sa passion pour ces reportages, il réussit à oublier l'émotion de la scène jouée devant lui.

Mais un claquement sec sur sa porte le ramena à l'ancienne réalité. C'était Jeanne.

Elle se tenait devant lui le visage impassible, mais recouvert d'une indéfectible détermination.

- *Elle tourne ?* demanda-t-elle en jetant un œil sur la caméra. Georges répondit par un « oui » de la tête après l'avoir de nouveau activée. *Tant mieux. Je vais tout vous dire. Vous n'avez aucun droit. Vous allez vous taire, m'écouter sans m'interrompre, puis, à la fin, si je vous demande quelque chose, vous obéirez. Nous sommes d'accord ?*
- *Oui*, fit-il d'une voix monocorde.

Jeanne se leva, occulta la fenêtre en tirant le rideau, baissa la lumière jusqu'à créer la pénombre, puis se rassit. En face d'elle, Georges constata que sur l'écran obscur on ne distinguait plus que des formes fantomatiques qui s'agitaient le temps de l'assise de la belle. Alors il focalisa sur les seins qui semblaient toujours agités d'une vie indépendante du reste du corps de la femme.

- *On les voit bien ?* demanda-t-elle en baissant les yeux sur sa poitrine.

Georges acquiesça de la tête.

- *Alors je commence...*

*

C'était il y avait quelques courtes années auparavant avant la naissance d'Estrelle. En ce temps, sa vie était fondamentalement différente de celle d'aujourd'hui.

Jeanne avait une sœur Annabelle qu'elle fréquentait assidûment. Elle était mariée à Christophe, un homme brillant qui *réussissait*, à qui rien ni personne ne résistait, et surtout pas elle. Christophe ordonnait, Annabelle exécutait. Par monts et par vaux de par son travail il exigeait sa présence lors des week-end, et il entendait bien les fêter à sa façon.

Car le samedi soir était en effet une célébration, mais de sa virilité uniquement. Annabelle ne trouvait dans les courtes mais violentes étreintes aucun plaisir, simplement une douleur, et l'impression de vivre un *passage obligé*, comme la plupart de ses sœurs en sexualité. Elle avait rencontré Christophe au sortir de l'enfance. Sa mère, bien trop heureuse de caser une fille qu'elle jugeait disgracieuse et dépourvue d'attrait, l'avait précipitée dans le lit de cet homme incapable de l'aimer physiquement. Annabelle réprouvait tellement ce moment que l'acte enfin accompli, elle partait laver son intimité à grande eau, histoire de ne plus avoir trace de son offrande honteuse. « *L'amour physique n'est pas pour moi* », confiait-elle régulièrement à sa sœur.

Jeanne avait par ailleurs nombre d'amies dévouées tout autant que sincères. Pour les plus présentes, il y avait Ophélie, en vie maritale avec un homme dépressif qui compensait par des aventures multiples et cachées ; Coline dont le couple avait biffé la mention *fidélité* lors du contrat de mariage. Chacun des deux pouvait butiner, à la double condition que jamais cela ne s'ébruite et que les deux soient présents dans le lit conjugal après minuit ; Caroline enfin, polyamoureuse officiellement qui disparaissait régulièrement dans d'autres bras lors de vacances, mais toujours revenait dans ceux de son époux qui l'attendait avec une patience aussi grande et remarquable que l'amour qu'il vouait à elle exclusivement.

Un jour Jeanne rencontra Amir, un beau garçon au charme indéniable qui croquait la vie à pleines dents.

- *Une rencontre qui n'aurait jamais dû se produire. Il venait dans mon entreprise pour un entretien d'embauche. Sauf qu'il s'était trompé d'adresse. Mais il semblait ne pas en avoir cure. Il était à l'aise partout. Il joua de la situation. Tellement que mon chef lui trouva une place, tellement que le soir même il était dans mon lit. Il était puissant, inspiré, toujours en éveil sur la beauté de l'amour, toujours enfant devant l'union des deux corps, jamais blasé, jamais rassasié. Jamais... Hélas...*

Ils apprirent à s'aimer et se mirent ensemble. De par son amant inspiré, ses amies remarquèrent rapidement l'épanouissement visible du corps de la belle femme, et chacune se mit à convoiter son homme pour ses talents supposés. Au début en secret, lors de plaisanteries ensuite.

Mais l'homme semblait incapable de ne pas porter un œil sur les autres belles qui près de lui rayonnaient leur beauté. Amir n'était pas fidèle. Il eut des aventures. Mais toujours il revenait dans les bras de Jeanne, ni fier, ni repentant. Jeanne souffrait mais ne pouvait plus vivre sans son amour. Alors elle pardonnait malgré le feu qui la consumait. Chacun put observer cette souffrance et ses effets.

Un jour, Caroline s'en ouvrit à Amir. Elle expliqua qu'elle ne pouvait porter aucun jugement sur un comportement qu'elle faisait bien plus que comprendre puisqu'elle le vivait. Caroline confia pour une fois avoir saisi que son compagnon n'acceptait sa multiplicité que par amour pour elle, sans avoir lui-même le besoin de vivre en retour d'autres rencontres. Et cela toucha Amir qui l'écouta avec attention. Par elle il réalisa qu'il était en train de définitivement éloigner la femme qu'il aimait, qu'il lui fallait réagir. Mais il hésitait. Il ne voulait ni la perdre, ni renoncer à son besoin d'autres découvertes, d'autres étreintes.

Un soir de larmes plus brûlantes qu'à l'ordinaire, de reproches plus appuyés de son aimée, Amir promit à sa belle de tout faire pour vivre l'exclusivité de son amour. Et Jeanne observa les efforts constants qu'il mit en œuvre pour ne plus regarder les gambettes qui autour de lui virevoltaient lors des soirées dansées, les jupes courtes qui l'émouvaient, les yeux gourmands qui sur lui se posaient.

Amir faisait son possible mais souffrait et toutes s'en apercevaient. Consciente de l'effort que cela lui coûtait, mais mue par une irrépressible jalousie, un soir lors d'une soirée entre amis Jeanne lui proposa un marché. Il allait l'épouser, lui promettant une éternelle fidélité, mais en échange, le jour des noces, il aurait pour la dernière fois toute liberté. Juste le jour des noces. Tout le monde comprit que derrière la boutade, elle lui faisait une déclaration d'amour en public. Tous. Sauf Amir.

Les noces se déroulèrent peu après dans une ambiance festive. Pour honorer le contrat, la cérémonie fut inversée, au grand dam des anciens qui ne comprirent rien. La fête devait commencer en matinée, s'interrompre en soirée pour le passage en mairie, puis reprendre de plus belle, avec cette fois, l'époux définitivement accroché aux bras de la femme jalouse.

Il en fut ainsi.

Jeanne passa son temps à laisser en apparence son futur époux libre, séduisant, faisant les yeux doux aux belles qu'il connaissait depuis longtemps et auxquelles il semblait rêver de succomber.

Dans la pratique, Jeanne jamais ne s'éloignait. La bride était certes lâche, mais elle le contraignait. Et lors de la danse, toujours elle s'approchait par surprise, demandant à ce que la gourmandise des corps s'acheva dans ses bras à elle.

La liberté de son futur époux n'était donc que feinte. Les beaux yeux verts de la femme en tout temps cherchaient le corps du bel homme, le cueillant juste avant la dégustation espérée par lui tout autant que par les amies impatientes.

La seule ombre ce jour-là fut la tristesse de sa sœur Annabelle, délaissée par son compagnon au prétexte d'une absence liée à une mission lointaine. Et voyant son état, Jeanne en fut sincèrement affectée. Elle demanda à son futur mari de bien vouloir éclairer le visage de la femme éplorée par sa solitude, ce qu'il fit.

Sauf que Amir disparut pour une fois du regard du cerbère. Jeanne fouilla méticuleusement la pièce où les couples dansaient sans l'y voir. Elle explora alors le reste du lieu et finit par le retrouver.

Il était dans un réduit voisin.

Nu, il faisait l'amour à la sœur, pour la première fois emportée par le plaisir découvert dans les bras de l'amant merveilleux. Elle geignait, pleurait, jouissait dans une onde de choc visiblement partagée par son amant.

La douleur fut immense, le cri effroyable.

La fête s'interrompit brutalement, le reste de la cérémonie fut annulé, le couple défait.

De ce jour, elle ne vit plus jamais sa sœur, ni le mari promis qui l'avait quittée pour d'autres bras. Elle apprit qu'ils s'étaient mis en ménage, lui ayant le droit aux cabrioles, avec en échange la promesse de ne jamais la quitter, de toujours revenir en lit conjugal au plus tard à six heures le matin, ce qu'il fit avec application.

*

- *De ce jour, je ne les ai plus jamais revus, pas plus que mes anciennes amies. J'ai déménagé, j'ai épousé un homme indifférent aux pulsions des corps, et je ne connaîtrais plus jamais le plaisir. Mais au moins, celui-là, on ne me le chipera pas.*

Durant l'exposé de son histoire, Georges vit les seins tantôt alertes et excités de l'histoire d'amour ancienne, du souvenir de la fusion des corps, tantôt effondrés sous le poids du remord et dans la solitude qui était désormais la leur.

Le silence qui suivit fut long et profond. Au bout d'un temps cependant la femme se leva. Elle sortit sans un mot, referma la porte, laissant Georges errer dans les limbes de l'étrange histoire.

Mais elle revint peu après.

Elle était nue, merveilleuse, vivante. Ses seins riaient et enchantaient l'obscurité.

- *Baisez-moi maintenant, exigea-t-elle.*

Gloups...

Qu'ai-je entendu, qu'ai-je fais ...

J'ai l'impression d'être un monstre à sang froid.

J'ai vécu cette rencontre il y a deux semaines. Durant ce délai, impossible d'écrire. J'ai décalé mon oiseau à demain et c'est pour ça que je suis contraint de faire le point sur Jeanne. Pas question qu'une histoire parasite l'autre ! Ou alors je devrais renoncer à mon projet, sauf que je suis allé bien trop loin, qu'il est désormais impossible de revenir en arrière, quand j'étais un mari fidèle qui n'avait connu qu'une seule femme et qui la chérissait plus que tout. Je me suis jeté à corps perdu dans le travail et l'accompagnement de Vera. J'ai pour une fois accepté d'être présent lors de ses répétitions et même dans ses salles de travail. Elle finance ses spectacles par des cours qu'elle donne quatre soirs dans la semaine. Ça faisait une éternité que je n'y étais pas allé. Tout ça par repentance sans doute, pour expier ma faute sans doute.

Je n'aurais pas dû...

« Avant » je ne voyait rien ni personne en dehors de Vera et cette cécité la sublimait. Et là, depuis que j'ai fait l'amour avec une autre femme, j'ai rouvert les yeux. Avant toi Vera ils n'étaient pas clos. Depuis toi je réalise que j'avais perdu ce sens, moi qui ne vit que par l'image que je travaille, que je modèle et que j'oriente. Et j'ai vu tes élèves... J'ai découvert combien certaines étaient jolies, désirables même et cela m'a fait mal.

Je suis donc d'humeur massacrate depuis mon infidélité... J'ai fait l'amour à une autre que toi Vera... Je sais bien que tu as sans doute fait de même et depuis de longues années, mais je ne voulais pas le voir. Sauf que cela n'apaise pas ma douleur, ma honte. J'ai peur de moi désormais.

« Avant » ai-je écrit. Je ne pourrais plus jamais revenir à « avant ». J'ai recouvré la vue. Vais-je rouvrir d'autres sens ? Comment cela va-t-il se terminer ? Maudit film ? Ça non. Tout le contraire de maudit. Je vis des émotions incroyables par procuration.

Je réalise que je n'ai pas encore écrit une seule ligne sur toi Jeanne.

Je me suis ouvert à mon tour. Et le barrage qui était déjà passablement fissuré a craqué. Je parle de ta réticence à verbaliser un désir que tu avais enterré avec grand soin Jeanne. Tu m'as confessé ton manque cruel. Tu t'es avouée ta frustration et elle est devenue insupportable. Puis tu as exigé de coucher avec moi. L'aurais-tu fait avec n'importe qui ? Cette question m'effraie. Si la réponse est oui, ça me dévalorise à l'extrême. Mais si la réponse est non, ça veut dire que je pourrais bien recommencer. Pas avec toi c'est certain mais avec une autre.

En plus me revient ma prémonition : « Vera en prendrait ombrage et s'imaginerait qu'on va coucher ensemble » ai-je écrit... Et cela s'est réalisé. Voilà pourquoi je crains être maléfique. Je n'ordonne bien sûr pas, je ne décrète pas l'avenir mais je le ressens. Un Cassandra moderne puisque je ne me suis pas écouté, sans quoi j'aurais annulé la prochaine visite de Jeanne. Pas d'aveu, pas d'amour dans tes bras.

Mais il y a pire...

J'aime faire l'amour avec Vera et elle en a besoin en retour, et elle aime faire l'amour avec moi. Cela se passe merveilleusement et elle le verbalise même si je suis par trop « empressé ». C'est l'avantage de vivre avec une femme éprise de d'expression artistique par la musique mais aussi amatrice de spectacles de danse. Le corps est tellement important pour elle qu'il est vécu comme un outil de communication. Alors parler d'amour physique est pour Vera naturel. Et à chaque fois elle me vante l'entente de nos corps. Elle a raison en plus. À chaque fois un moment exceptionnel, merveilleux. Chacun des deux y trouve son compte. Je viens même de comprendre qu'en parler est pour

elle une façon supplémentaire de me lier à sa personne. Je ne tiens pas la distance mais cela ne semble pas la gêner dans l'obtention de son plaisir.

Sauf qu'avec Jeanne, ce fut encore mieux. J'ai pris mon temps. Pour la première fois j'ai fait l'amour sans appréhension, alors j'ai tenu sans même y songer. Tout était naturel. Jeanne s'est réveillée comme la princesse endormie qu'on nous conta. J'ai été celui par lequel elle a repris conscience. Non par le baiser mais par le verbe. J'ai osé raconter, elle a osé écouter. Ensuite elle s'est révélée et pour elle aussi une révolution. Ses seins... Ils attendaient patiemment parfois, désespérés d'autres fois. Dès que je les ai embrassés, ils ont fêté le retour du printemps. Chacun devait savoir que nous ne nous reverrions jamais, alors nous avons pu nous laisser aller. Il faut dire que l'échange sincère, sans fard avait créé la confiance. Sans fard... Pas de maquillage, pas de parfum, la beauté naturelle de son corps nu.

Nous avons fait l'amour...

Elle s'est ensuite blottie sans pudeur contre moi, ce que Vera m'a toujours refusé. Elle m'a parlé pendant l'acte. Elle m'a susurré des mots d'amour pour m'exciter. Et après, elle a voulu un court instant s'excuser honteuse de ses paroles, de ses soupirs et de ses cris. J'étais en pleurs. Je l'ai regardé alors qu'elle implorait mon pardon et je lui ai dit qu'elle allait avoir ma réponse. Elle fut tout aussi intense qu'inattendue : je lui ai fait lui ai fait l'amour une deuxième fois.

Après, elle s'est levée, m'a laissé la contempler nue et merveilleuse, puis s'est rhabillée sans la moindre émotion sur le visage et elle est partie. Ses yeux, ses seins surtout m'ont fait comprendre que je ne la reverrai jamais. Mais son corps tout entier respirait qu'elle venait de prendre une décision. Je ne sais pas laquelle, je vais bien me garder de tenter de la découvrir, sinon je ne sais ce qui pourrait se passer.

Ses seins... Ils parlent... Ceux de Vera sont en plastique. Elle ne les aimait pas alors elle en a changé. Comme si on pouvait changer de corps ! En plus, depuis que ce sont des éléments étrangers, je ne peux plus les toucher. La raison officielle est qu'elle n'aime plus les caresses. La vraie, plus profonde, interdite est qu'ils ne me séduisent plus. Quand ai-je découvert cette réalité ? Dans les bras de Jeanne, en caressant les siens !

Là Vera est en cours avec ses donzelles que j'ai enfin regardées. C'est par cette solitude que je peux écrire. Car je réalise qu'en sa présence, je ne crée pas, jamais. À peine puis-je avancer dans mon travail, mais pas dans un projet qui ne l'inclurait pas.

J'ai fait l'amour avec Jeanne et déjà je ne vois plus Vera, ma merveilleuse Vera, la femme que j'aime comme avant.

Qu'ai-je entendu, qu'ai-je fait ...

*

Je vais mieux. Je me suis à nouveau réfugié dans le travail. Sauf que cette fois-ci, je n'avais aucune énergie pour me plonger dans celui ambitieux qui concerne cette usine. Je renâcle. N'ayant clairement pas le cœur à ça je me suis inventé un reportage à faire en Normandie. Cette belle région verte ne fait guère rêver fin février, alors que le froid pique encore. Ça s'est passé très simplement. Dans les faits, je suis allé à Honfleur, le temps d'un long week-end. Vera ne m'a posé aucune question, comme d'habitude devrais-je écrire. Sauf que j'ai décidé de ne plus parler d'elle.

Là aussi je m'évade...

Donc la Normandie, et là... miracle... Un moment béni. Le premier week-end de beau temps après le trop long hiver. Tout le monde était dehors. Je suis allé me promener par les sentiers le matin, et l'après-midi, je me suis posé en haut d'une plage et j'ai contemplé...

*J'ai failli écrire « **une plage déserte** ». Pauvre humain ! Elle grouillait de mille vies. Des oiseaux fouillaient le sable à marée basse. Puis ils remontaient avec elle. Comme j'étais resté immobile tout ce temps, ils se sont approché de moi insensiblement. Tellement qu'à la fin, ils étaient tout à côté pour les plus audacieux. Les plus jeunes aussi sans doute, donc avides de découvrir ce monde et ses mystères. Je me suis mis à les faire parler. Ils m'ont raconté le premier hiver de leur vie. Après la douceur de la courte enfance durant laquelle on les nourrit, les journées ternes, celles venteuses qui interdisent de partir s'alimenter, puis celles trop froides, et enfin les tempêtes nombreuses. Ils partagèrent avec moi les camarades morts de faim et de froid de ne pas s'être suffisamment alimenté alors qu'ils étaient jeunes. Ils pleurèrent pour certains l'un des parents devenu certes étranger mais qu'ils virent un matin étendu d'être sorti au vent mauvais, alors que le souffle fracassa leur corps frêle et léger contre un rocher.*

Voilà ce que j'ai fait durant ces quelques jours.

Le soleil m'a réchauffé le corps, la vision de cette nature tragique a fait de même sur mon âme transie.

Le midi je grignotais devant mes amis ailés et le soir je mangeais au restaurant, toujours seul et sans un mot. Le serveur apprit à me connaître en trois repas. Au début il tenta un timide bonjours. Mais devant mon mutisme, il ne me parla pas plus que l'indispensable. Le dernier soir, au moment de partir, il revint avec un plat de moules au curry. Il me dit que c'était son cadeau. Je lui ai demandé pourquoi. Il me répondit qu'il était rare de voir un client aussi seul et aussi entouré. Tellement qu'il n'avait nul besoin de parler, seulement de se remplir d'un lieu, d'une atmosphère.

Nous nous sommes donné l'accolade et puis je suis parti. Pas une image tournée, pas une ligne écrite, pas un mot prononcé.

*Aucune question à mon retour. Je pourrais ajouter « **comme d'habitude** ». On me demanda de faire l'amour. Pas par le verbe mais par un corps aguicheur qui avant me séduisait et maintenant m'interroge.*

*Juste après, je suis allé voir mes mails et là, miracle, je reprenais pieds dans cette vie sans oiseau marin : une certaine Strelitzia me demandait audience ! Je l'avais oubliée dans ce marasme. Pour la première fois je me suis réellement intéressé à elle. J'ai regardé dans mon dictionnaire, c'est une variété d'oiseau de paradis... Donc la gente ailée n'allait semble-t-il pas vouloir m'oublier de sitôt. C'est pour après-demain, car entre temps j'ai un rendez-vous pour travailler « **en vrai** » cette fois-ci.*

*En plus, après quelques nuits « **difficiles** » avec Vera, ça va beaucoup mieux. Nous avons retrouvé notre rythme habituel du soir avant le coucher quand elle est là, lorsqu'elle me réveille après ses répétitions sinon. Quand je dis « **retrouvé notre rythme** », on prend tout ce qui va avec. Mon empressement, ses rires « **après** » quand elle me moque gentiment, qu'elle me dit adorer le fait que je fonde dès que je suis dans ses bras. Il est vrai qu'il y a quelques nuits à peine, je n'arrivais plus du tout à lui faire l'amour. Mais la cause était assez facile à comprendre. Ma honte du fait de mon infidélité. Une faute que jamais je n'oserai lui avouer. Avec un oiseau, fut-il de paradis, je me dis que je ne céderai pas une nouvelle fois.*

Je me demande bien à quoi elle va ressembler celle-là. J'espère éviter une nouvelle Suzon mais de par nos échanges récents par mail, ce ne devrait pas être le cas.

*

Impossible de trouver le sommeil. Je me relève en sueurs. D'habitude, l'insomnie ne me gêne guère. C'est devenu une compagne. Juste après l'amour je m'endors. Je lâche prise. Quelques heures puis je me réveille et je somnole. Mon esprit vagabonde. Des idées farfelues, d'autres désagréables, mais aussi certaines qui me plaisent et je passe le temps. Mais cette fois non. Je sens en moi un malaise dont j'ignore la cause. Je sais qu'il est là, tapi dans l'obscurité, mais je ne sais même pas dans quelle direction regarder pour en percevoir l'ombre. Je n'ai en tête que de la noirceur. Je sens l'aile poisseuse de la mort sans comprendre. Car je n'en ai pas peur. Je suis bien vivant. Trop

vivant parfois me dis-je, tellement que je me sens immortel. En tout cas pour le moment. J'ai encore de nombreuses choses à réaliser, filmer, aimer, pleurer pour partir si tôt. Je vois le drapeau des pirates. Il me hante tellement que je me suis levé et j'ai regardé. On l'appelle « **one nation** » mais tout ça, c'est de l'enrobage. Histoire de faire croire à un code d'honneur concernant ceux qui veulent bien séparer, contraindre, torturer, tuer au seul bénéfice d'un hypothétique magot qu'ils se disputeront ensuite jusqu'à la mort. Alors oui, le drapeau est bien trouvé. Mais les légendes allégoriques qu'on y attache ne le sont pas vraiment.

La mort, la tête de mort. Pourquoi cette obsession ? Y a-t-il un lien entre cet enfer et l'oiseau de paradis qu'on me promet pour demain ?

Je perds la tête. Je ne sais plus. Je vais me laisser aller. Boire un peu pour oublier, quitte à ne trouver qu'un sommeil factice. Il ne faut pas que Vera sache. Mais je crois que tout cela ne l'intéresse pas.

*

Je me réveille. J'ai dormi. Mal du fait de mes quelques verres, mais j'ai dormi... Et j'ai compris. Sauf que la tête me tourne, j'attends ma prochaine confidente et je n'ai plus le temps d'écrire, plus la possibilité non plus : je dois me concentrer sur elle. Le reste, ce sera pour après.

Par contre, juste avant de partir pour ma découverte d'une femme étrange j'en suis certain, je me dois de raconter une visite que nous fîmes avec Vera dimanche dernier. Il est rare qu'elle sorte avec moi pour des sorties culturelles. Il s'agissait d'une exposition dans notre petite ville dont le titre aguicheur, au moins pour moi, était : « **L'art de la renaissance, du sacré au profane** ».

Il s'agissait d'une mise en perspectives d'œuvres pour certaines antérieures à la renaissance, pour d'autres composées à ce moment-là. La superposition était violente. Elle montrait bien plus que tout autre discours qu'à ce moment, le passage obligatoire de l'art par la religion avait été savamment détourné par les génies de cette époque. Ils avaient su parler de bien autre chose que de pureté, de soumission au Très-Haut, de psalmodies éternellement répétées à la gloire de Dieu. Car leurs productions parlaient d'un autre amour, le même que celui que je prétends vouloir comprendre par mes quelques exemples.

Dans la dernière pièce, on trouvait des extraits vidéo mais surtout des synopsis détaillés de film contemporains créés par des réalisatrices¹ iraniennes. Là encore, on comprenait comment par leur talent il leur avait été possible de transmettre un message que la censure des obtus n'avait pas décelé. Certes ces « **mauvais penseurs** » étaient surveillés dans le meilleur des cas, emprisonné voire pire dans les autres, quand elles¹ n'avaient pas été condamnées à l'exil, mais au moins la culture n'était pas soumise à la dictature. La sexualité, l'égalité, les droits des femmes avaient été filmé au nez et à « **la barbe** » de ces partisans d'un ordre moral strict qui essaient de nos jours dans des « **démocraties** » que nous croyions imprenables.

J'ai adoré, Vera non. Elle a trouvé cette réflexion inutile. Moi j'en suis ressorti bouleversé, mais plein d'une confiance renouvelée que je ne vais pas exposer ici.

Paradis .

Georges était à son bureau. Il regardait les rushes, notait, comparait. Très investi, il semblait en totale concentration, indifférent à tout ce qui pouvait se passer à l'extérieur.

C'est ainsi qu'il n'entendit pas le léger bruit d'une main qui caressait la porte, histoire de s'annoncer.

C'est ainsi qu'il sursauta lorsque cette dernière s'ouvrit.

C'est ainsi qu'il ne put réprimer un cri à la vue de la femme qui entra.

Elle n'était pas maquillée, non. Elle était déguisée. Un magnifique travail l'avait transformée en oiseau de paradis. Un masque d'un bleu aux reflets mordorés, imitant les plumes sur son visage, avec un dégradé de couleur au niveau du cou faisant apparaître comme naturelle la couleur orange de la peau humaine malgré le contraste saisissant avec le bleu. Les lèvres colorées de brun imitaient un bec.

La femme était petite, menue, avec un bassin large surmonté par une taille fine, tellement qu'elle inviterait l'homme qui la contemplerait à la saisir lors d'une danse légèrement osée. Et une poitrine élancée qui traversait les airs. Des seins fins et longs qui défiaient la gravité. Dressés, ils semblaient eux aussi attendre un partenaire.

La femme-oiseau était entourée d'une aura odoriférante, aux parfums de vanille et d'agrumes.

Georges fut donc saisi en la découvrant dans l'embrasure de la porte. Il comprit sur l'instant qu'elle se dissimulait aussi bien d'aspect que d'odeur. Il n'en comprit pas la raison mais devina qu'elle devait vouloir partager quelque aveu délicat qui exigeait l'anonymat.

Il se leva, l'accompagna sans un mot vers le fauteuil qui était destiné à la confidence, lui prépara une tisane aux effluves tout aussi colorées que celles qui émanaient de sa personne et la servit, toujours dans le silence le plus total. Il veilla tout ce temps d'échange à ne jamais la toucher, pas même l'effleurer.

La femme remarqua cette délicatesse et sa volonté de discrétion. Elle s'installa, puis soupira et sembla enfin se détendre. Les traits de son visage redevinrent souples, laissant deviner un regard doux au naturel, sans doute espiègle et joyeux, ce qui ne devait pas convenir à la confidence annoncée.

Après un long moment, Georges se présenta. Il voulut expliquer son mode de fonctionnement mais fut interrompu par la femme d'un hochement de tête qui précisa sa connaissance par un sobre « *Je suis au courant* ».

Ceci le confirma dans l'idée qu'elle savait parfaitement ce qu'elle faisait mais qu'elle devait se protéger. Georges osa cependant lui demander comment il pouvait la prénommer. À l'instant même, le visage de la femme s'anima. Le bec redevint bouche, les lèvres se pinçant, les yeux s'agitant rapidement, imposant leur brillance. « *Strelitzia* », répondit-elle.

Elle redevint sombre après ce court épisode de vie. Qu'importe. Georges avait eu accès un court instant à sa nature profonde. Une femme pleine et entière, ou du moins capable de l'être et qui devait vouloir partager un drame puissant et intime.

Elle expliqua avoir été intriguée par le titre du projet, « *de l'acte d'amour* ». Elle se concentra en fermant les yeux. Quand elle les rouvrit, son humeur avait visiblement changé. Elle semblait apeurée. Georges devina qu'elle n'osait plus et préférait se dérober alors il prit la parole. Il évoqua sommairement les histoires qu'il avait déjà « *dans la boîte* » comme il dit. Il s'étonna de l'infinie palette de couleurs qui lui avait été présentée, de l'effort demandé pour l'homme ou la femme en face de lui pour être sincère et l'espace d'un court instant au moins, impudique. De même, il ne cacha pas son admiration envers ces personnes qui, au départ méfiantes comme cela semblait être de bon aloi, acceptaient ensuite de se livrer. Strelitzia lui demanda confirmation de la venue d'hommes dans cette étrange confession. Il s'en étonna, évoquant que l'amour était encore une fois multiple tout autant que non généré.

Il parla de l'amour parental, de l'amour entre époux, du désir qui était parfois évoqué, sans que ce soit désormais son unique projet. La femme une fois encore s'en étonna. Il insista sur sa volonté de percevoir sans juger, son unique but étant de mettre sur pellicule la complexité d'un sentiment aux multiples facettes.

La femme une fois encore ramena son projet sur la thématique de la sexualité et du jugement d'autrui. Georges comprit à ce moment d'où venait sa réticence.

- *L'amour est une composante bien étrange de nos vies. Le plaisir l'est tout autant. Dans la fusion des corps, ils peuvent être liés mais ce n'est pas une obligation. J'ai eu des témoignages d'expériences étonnantes. Pour un scénariste de film érotique, ce ne serait que banal. Mais dans la vraie vie, ce n'est pas si simple. Tromper son conjoint ne se fait ni par hasard, ni sans risque, ni sans un investissement que tous ne peuvent pas fournir. De même pour les expériences qui nous traversent parfois l'esprit. Car en fantasme, tout se passe toujours très bien. Le conjoint trompé jamais ne s'en aperçoit. Ou alors il vient nous retrouver pour une partie de jambes en l'air. De même, la soirée en club échangiste est toujours réussie. Mais dans la vraie vie, c'est bien autre chose. Si on trompe, c'est par nécessité vitale. Si on s'offre à des inconnus, c'est rarement glorieux. Des hommes libidineux, communément banals et souvent laids. Des femmes jalouses qui jouent l'échangisme pour plaire à un homme qui ne veut plus d'elles. Ou une frénésie malade d'expériences pour cacher l'ennui et la solitude. Ça c'est ce qu'en dit la morale. Mais c'est aussi parfois réussi, un nouvel équilibre qui satisfait les participants. Je n'ai jamais vraiment goûté ces plaisirs pas si défendus au final quand on observe autour de nous mais il m'arrive d'y penser et, qui sait, peut-être un jour y viendrais-je ? Tout ça pour vous dire que je ne veux qu'écouter ce que signifie pour vous, ici et maintenant « *l'acte d'amour* ». Demain peut-être en aurez-vous une définition nouvelle. Peut-être aussi une crainte d'avoir partagé avec moi. Mais il ne faut pas. Mon seul but est l'objectivité, un témoignage de vie sans une once de jugement. Mais je suis trop bavard. Ce sera à vous de parler, du moins quand vous vous sentirez prête pour cela.*

En face, la femme le considéra avec circonspection, prit le temps encore une fois de la réflexion, ferma encore une fois les yeux, puis les rouvrit sur une profonde inspiration, visage toujours marqué. Elle prit enfin la parole.

- *Il vous faudra garder le silence si vous voulez bien, c'est assez difficile comme cela de partager une histoire.*

Georges pensa « *votre histoire* », mais se garda bien de verbaliser. Il focalisa sur le visage de la femme-oiseau. La lumière était claire et abondante du fait des fenêtres ouvertes. L'éclat du dehors illuminait le visage coloré. Ses mouvements étaient alertes,

vifs, courts et précis, comme on était en droit de l'attendre d'un volatile fusse-t-il charmant comme elle l'était à n'en pas douter.

Après ce dernier moment d'hésitation la femme commença. Elle employa le « *elle* », mais consciente de la grossièreté du procédé, s'interrompit un bref instant, baissa le regard, redevenant femme et osa un timide premier « *je* ». Le sourire de Georges la félicita et la femme enfin s'envola, accompagnée dans ses acrobaties aériennes par l'homme à la caméra qui, bien que restant au sol, la poursuivait de son objectif sans jamais la lâcher.

Et Strelitzia raconta sa rencontre puis son choix d'une vie à deux avec son compagnon Boris...

Elle l'avait connu en jeunesse, au sortir de l'enfance. Un camarade de collège qu'elle ne fréquenta pas, puis un voisin de table au lycée qui la séduisit sans trop d'efforts, mais peu enclin à l'engagement et aux déclarations que la plupart des jeunes filles espèrent dans le silence de leurs nuits.

Elle n'y eut droit qu'une fois. Une seule et unique fois. Un soir, l'ayant abandonnée au prétexte de son caractère exigeant, Boris la vit partir effondrée, mais la retrouva le lendemain enlacée par un importun. Provocante, elle s'était faite belle et séduisante.

Cette amourette dura quelques jours, juste le temps pour Boris de comprendre qu'elle pourrait bien devenir femme dans d'autres bras. Aussi, au bout d'une courte semaine, il mit en genou en terre, lui déclara sa flamme et l'assura de sa ferveur.

Strelitzia n'en demanda pas tant. Elle fondit à l'instant même du « *je t'aime* », et abandonna le second pour le premier.

À sa grande surprise, Boris ne réclama pas son enfance, sa pudeur et son intimité. Ce fut à elle d'obtenir le passage à son état de femme dans ses bras. Elle découvrit ainsi la fusion et l'accomplissement de l'amour. Elle en fut bouleversée. Car à l'instant même de devenir femme elle prit conscience de son appétit pour ce qu'elle appela pudiquement *l'acte d'amour*.

Bien sûr, cet emploi déclencha chez Georges une vive émotion. Il braqua la caméra sur la taille qui se resserra à l'évocation de l'étreinte, puis sur les jambes fines qui s'agitèrent, se croisant et se décroisant, révélant un collant sable qui les galbait davantage. La bouche s'ouvrait, appelant le baiser. Les seins virevoltaient en l'attente de mains pour les saisir et les accomplir.

Dans le silence qui suivit, Georges espérait l'aveu, sans un bruit, bouche bée.

Le corps de la belle s'endormit l'espace de cette pause.

Elle partagea la triste révélation. Boris n'aimait pas l'échange amoureux.

En jeunesse, sans doute mu par la découverte, il s'adonna à l'amour une fois par semaine tout au plus. Mais rapidement, alors que les deux amants partageaient leur premier domicile, de celui minuscule appelé à cacher leurs émois, les transports et les soupirs impudiques, les murs n'eurent pas grand-chose à enregistrer. « *Un missionnaire de temps en temps et sans entrain lors de nos débuts* » avoua-t-elle tristement.

Elle évoqua ensuite le désir de parentalité. Elle dû demander à son époux un peu plus d'application lors de sa période de fertilité. Ce dernier s'exécuta mais en échange ne la

toucha plus le reste du mois. Heureusement pour lui, le succès fut au rendez-vous rapidement pour la fécondation espérée. C'est ainsi qu'après les deux maternités, elle n'eut plus droit qu'à un court échange à peine une fois par mois.

L'image envoyée à la caméra était en cet instant celle d'une femme abandonnée par la vie. Elle poursuivit cette triste évocation en avouant que même le plaisir solitaire s'éloigna de ses pensées. « *Au début cela m'arrivait de temps en temps. Mais assez rapidement, je n'eus même plus envie de cette satisfaction égoïste* ».

Elle n'eut pas besoin d'insister sur la vie qui suivit. Celle partagée entre son travail et ses activités de mère et d'épouse. Car bien sûr, Monsieur n'avait guère de temps à consacrer à cette vie familiale, encore moins ménagère. L'acquiescement de Georges la conforta dans la visible compréhension qu'il avait de la situation.

- *Cela aurait pu durer très longtemps. Tout le restant de mes jours, lui dit-elle. J'avais depuis compris que mes rêves d'amour étaient un miroir aux alouettes.*

Elle fit ainsi rire Georges devant cette métaphore volatile et aérienne, elle qui en mimait l'apparence.

- *Mais la vie est sournoise parfois, déconcertante et envoûtante heureusement d'autres fois.*

Son visage comme son corps retrouvèrent le souffle de vie qui semblait les avoir abandonné peu avant. Et Georges de nouveau osa une indiscrete caméra sur les différentes parties de sa personne. Il la fixa enfin en plan serré sur sa bouche. Car la suite allait être à la hauteur de l'attente à n'en pas douter.

Strelitzia fit une pause, réclamant une autre tasse. Georges se leva et s'exécuta, troublé par ce coma qui fit monter la tension de la révélation. Ce fut ainsi qu'il apparut dans un des films, lui qui s'était promis à la plus grande discrétion.

Mais tout ne passa pas là encore comme il l'avait prévu. Une fois derrière la femme voilée de son maquillage, celle-ci lui prit les mains et les posa fermement sur ses épaules. Les deux fermèrent les yeux.

Et par la communion des mains, la femme partagea l'indicible.

Elle qui avait renoncé à ses rêves d'amour depuis longtemps, elle qui les avait enfouis depuis sous les monceaux de ce qu'on appelait une vie réussie, un soir, elle les vit ressurgir. Lorsqu'elle s'y attendit le moins.

- *Je suis une femme infidèle comme on dit. Je fais l'amour avec... On va l'appeler Monsieur X. Je ne vais pas vous raconter la rencontre, ni les circonstances. Je vais vous narrer notre première fois. Mais vous devez savoir que c'est à chaque fois une première fois...*

Pour un prétexte sans importance, lors d'une histoire aussi banale que merveilleuse, elle se retrouva un soir dans un lit avec un autre homme. Un bel amant qui allait la dévorer et lui offrir ainsi une deuxième vie.

- *Je me dois de préciser que ce n'est pas une passade, une relation fugace pour la seule satisfaction des corps que je vais partager avec vous. C'est une histoire d'amour profonde et pure. Et elle dure encore. Car oui, nous nous aimons. Je suis*

mariée, sans doute aimée par Boris, mais par Monsieur X je le suis tout autant. Sauf que lui me dévore et me rend folle d'amour et de désir. J'avais quarante-six ans. J'ai découvert l'orgasme, le don et le partage à quarante-six ans... Alors voilà...

L'homme déshabilla la femme. De buste tout d'abord, puis, lentement, fit glisser sa jupe et enfin descendit la petite culotte blanche de femme épousée, parfaite, sans émoi, sans désir.

Elle gisait allongée, nue, offerte et apeurée comme une jeune vierge, ignorant que son amant l'était tout autant qu'elle, revenu lui aussi à l'orée de sa vie d'homme.

- *Il me caressa de haut en bas par ses yeux dans un premier temps. Puis de ses mots d'amour, de ses promesses enflammées par son désir de moi, son irrépressible besoin de vivre encore une fois, une toute dernière fois entre mes bras. Enfin de ses mains. Sur mes épaules, mon dos, mes jambes, mes reins. Il allait et venait prenant soin d'éviter mes seins et mon sexe. J'avais honte de ma toison laissée à l'abandon depuis tant de temps que je n'en avais mémoire. J'avais honte de ma gaucherie et de ma pudeur alors qu'elles ne faisaient que masquer mon désir qui excitait le sien. Enfin il commença à poser ses mains sur ma poitrine. Mais à ma grande surprise, il ne tentait visiblement pas de me donner du plaisir. Il agissait d'étrange façon, comme s'il était distant lui qui avait droit à mon intimité. De même, il posa ses mains sur mon sexe, le caressant avec délicatesse là encore. Une main sur ma fourrure, une autre découvrant de ses doigts les côtés de ma porte. Il s'attarda alors sur ma fente humide, l'écarta et s'approcha davantage. J'étais en appui sur mes avant-bras, le regard braqué sur son comportement que je ne comprenais pas. Il s'allongea à son tour, bouche sur mes seins dans un premier temps, mordillant et léchant, puis sur ma porte sombre. Il me pénétra de sa langue et me découvrit. Mais toujours d'une façon que je ne comprenais pas. Il posait sa langue sur mon bouton, puis explora une autre zone, puis une autre encore, et ainsi de suite mais sans tenter de me donner le moindre plaisir. Ceci fait, il se redressa, se mit nu à son tour, exhibant son désir arrogant qui me rappela que j'étais une femme. Complexe, apeurée mais aimée. Il m'embrassa alors à pleine bouche, longuement, fougueusement, me rassurant ainsi quelque peu après ses étranges caresses. Et là il commença. Sa bouche s'attarda sur mes seins. Et je compris enfin son manège. Il m'avait découverte. Sondée pour mieux m'accomplir. Il commençait déjà à me connaître dans mon intimité de femme. Il mordillait, se faisait doux, puis effleurait, ensuite reprenait avec vigueur. Ses mains durant ce temps s'attardèrent sur mes hanches, mon ventre, mes épaules, mon visage, les lobes de mes oreilles, puis enfin l'une d'elles se posa sur ma toison qu'elle fouilla. De nouveau la superposition de la douceur et de la force virile. Il complimenta mon sexe pour ses odeurs et ses goûts. Il approcha alors sa bouche de mon antre interdite et en happa la toison en gémissant son bonheur. Ensuite il enfonça sa langue en moi et me tourmenta dans mon puits sombre. Il me connaissait comme si nous avions fait l'amour toute une vie. Ses caresses, ses mots, ses mains, tout me surprenait. Alors que le plaisir déferlait en moi, alors que j'implorais la pause, il reprenait avec ardeur et force, m'arrachant des cris d'émotion et de contentement ainsi que des suppliques pour que jamais cela ne cesse. Je perdais la notion du temps. Mon corps était transpercé de lames aux éclats d'argent. Des bulles de champagne explosaient sur tous les pores de ma peau. Je me cambrais en hurlant, l'implorant de me pénétrer enfin, de me dévorer de l'intérieur, de me sacrifier sur l'hôtel de son désir. Il le fit. Lentement au début. Par des mouvements indolents, ses mains agrippant mes fesses par l'arrière, moi toujours en appui, lui assis devant moi. Je gémissais, je geignais, je criais, je pleurais. Mais j'étais infiniment*

fière, infiniment femme, enfin accomplie. Je me répandais sur lui, me découvrant fontaine, là aussi infiniment fière de l'être. Je me redressais alors, agrippant son buste, enfonçant mes ongles le plus possible dans son dos, le lacérant en criant, sans plus jamais perdre ses yeux qui fouillaient mon âme. J'implorais alors son offrande. Il me demanda plusieurs fois si c'était mon souhait le plus profond. Je répondis plusieurs fois oui, en criant, en pleurant. Et là, tout a changé. Il abandonna mes fesses et s'agrippa à ma taille, me serrant fermement. Je ne pouvais plus bouger. Une étreinte qui ne prendrait pas fin avant sa satisfaction allait commencer et je le savais parfaitement. Il m'avait mise en garde et j'avais imploré le supplice. Pour le délicieux frisson. Une fois immobilisée, comme une mouche emprisonnée sur la toile de l'arachnide, il m'empala violemment. Et il me défonça sans ménagement. Le fond de mon sexe en devint douloureux. Mais c'était une jouissance incroyable qui cohabitait avec cette souffrance ! Une merveille de partage qui me tirait des cris rauques puis stridents. Jamais il ne cessa. Je ne savais plus où j'étais. Je n'avais conscience que de ses bras qui m'interdisaient la fuite, son membre qui me possédait, ses paroles qui me bouleversaient. Car il criait lui aussi, mais pas seulement son désir de moi, son amour sincère et omniprésent en cet instant sans épaisseur. Un moment d'éternité qui remplissait la pièce consacrée à notre amour. Et enfin il s'accomplit en moi. C'était... Excusez-moi... Je suis émue...

La femme fondit en larmes. Georges derrière elle était tout à la fois gêné d'un tel aveu et accompli d'en être le témoin. Il exultait et se le reprochait. Il finit par s'éloigner, reprenant sa place, honteux.

Un long silence rendit le bureau à son ordinaire, aucun n'osant commenter l'improbable échange. Puis chacun reprit « sa » place, celle que le scénario lui avait attribué.

- *Jamais je ne me serais cru capable d'en dire autant. C'est venu tout seul. C'était nécessaire je suppose. Je devais partager avec quelqu'un. Car le seul vrai poids de cette relation magnifique est que je ne peux l'exhiber moi qui le voudrais tant...*

Strelitzia était encore submergée par l'émotion mais elle allait se reprendre, promettant un départ définitif. Car chacun savait que jamais elle ne reviendrait. La femme reprit.

- *L'acte d'amour. C'est bien cela le sujet de votre étude graphique ? Vous avez alors un exemple du mien, reprit-elle.*
- *Et... Si je puis me permettre... osa Georges.*
- *Allez-y !*
- *Boris ! Il sait ?*
- *La femme prit le temps de la réflexion. Oui. Il sait. C'est évident, murmura-t-elle.*
- *Alors ? Pourquoi ne dit-il rien ?*
- *Strelitzia fit une nouvelle pause. Parce qu'il sait que j'ai besoin d'amour. Je veux dire d'amour physique.*
- *Pourtant la première chose que vous avez partagée avec moi est la profondeur du lien qui vous unit à... Georges hésitait.*
- *Monsieur X ! Strelitzia riait entre ses larmes. Oui. Nous nous aimons profondément.*
- *Alors ?*
- *Alors quoi ? demanda Strelitzia avec fermeté et inquiétude.*
- *Alors ? Georges hésitait, mais il poursuivit. L'acte d'amour... C'est...*

La femme se leva bouche grande ouverte, interloquée par la découverte. Elle se dirigea vers la porte comme absente. Elle l'ouvrit et en passant le pas, elle conclut :

- *L'acte d'amour... C'est celui de Boris que je viens de vous conter...*

Strelizia... Oiseau de paradis. Tu es magiquement belle et pure. Comme Marie-Madeleine, la prostituée du nouveau testament. Tu t'es ouverte d'un comportement honteux avec comme seule protection un déguisement. Pour le reste, tu fus sans fard, touchante, sincère.

Qu'ai-je fait pour mériter la chance d'avoir de tels témoignages ? Et en plus, tu me gratifias du plus beau des cadeaux. En conclusion tu me fis croire que tu avais enfin compris ton histoire par le partage que tu osass avec mon humble personne. Je n'ai fait que filmer pensais-je, tu n'as fait que me révéler me répondis-tu en retour. Le révélateur du photographe... Finalement, l'image doit pouvoir servir à quelque chose, au moins pour les autres.

Pour moi, je crains que cette expérience ne soit vaine et creuse. Mais si pour ceux qui ont eu le courage de venir s'ouvrir à moi elle leur permet de comprendre, je ne vais pas écrire que je suis heureux mais plutôt que je suis jaloux.

Une chose est sûre en tout cas, je suis vivant.

Je ne vais pas commenter la franchise de tes propos concernant l'aspect physique de l'acte d'amour, ni l'aveu de n'avoir jamais connu le plaisir profond avant « **monsieur X** ». Cela serait indécent et irrespectueux. Je sais de plus que tu n'avais certainement pas prévu de me dire tout cela. Je pense même que par protection, tu n'avais aucune idée ni de ce qui t'amena ici, ni de ce que tu allais bien pouvoir me raconter. Mais je t'envoie un énorme « **merci** ». C'est par des rencontres de ce genre que je vais commencer à penser que ce projet **est doté d'une** existence. Pas pour moi sans doute, mais pour ceux que je filme.

À mes yeux il est infiniment obscur. Et plus il avance, plus il s'enfonce dans les abysses, là où nulle lumière n'ose venir se perdre. Alors je me plais à penser qu'un jour, il faudra que je me filme pour y trouver un sens et cette pensée farfelue m'amuse.

Sauf que la seule galipette à partager est déjà écrite, sauf que l'amour de Vera l'est aussi.

Du moins je crois...

*

Ce soir, profitant d'une absence de Vera, comme presque tous les soirs, je viens de relire. Je me trouve pathétique d'ignorance...

Me filmer ai-je écrit ! Mais je me suis filmé. Ou plutôt Strelizia m'a filmé. C'est elle qui m'attira derrière elle, me prit les mains et osa sa confiance. D'une certaine façon, nous avons parcouru le chemin à deux. Celui non de son remord mais de son épanouissement. Car il en faut du travail sur soi-même pour accepter d'être infidèle, se dire qu'on ne peut plus renoncer à « **l'autre** » relation amoureuse, que le partenaire officiel sait et tolère au nom de son amour pour soi.

C'est en tout cas ce qui transpira de sa révélation intime dans son long monologue. Car pudique, elle semblait parler de sexe alors qu'elle parlait d'amour. Elle a d'ailleurs précisé qu'elle ne raconterait pas cette relation avec son amant, mais elle a hurlé qu'elle l'aimait. Comme elle aime son Boris.

Et moi qui parle de Marie-Madeleine ! Faut-il que je sois à ce point incapable de comprendre ce que ma caméra reçoit ? Faut-il que la connexion entre mes yeux et mon cerveau soit à ce point perturbée ? Car oui, j'ai su filmer, révéler cette femme à elle-même. Et je suis persuadé que depuis, elle comprend mieux ce qu'elle vit, que chacun de ses deux amants aura la place qu'il mérite, sans plus de honte, ou sans doute, beaucoup moins.

Mes yeux et mon cerveau ! Incapables de communiquer ou alors avec quel retard ! Cette histoire Strelizia est aussi la mienne, que je le veuille ou non. Moi aussi j'ai trompé Vera. Une seule fois certes, mais quel stratagème me fallut-il pour dissocier ce qui m'a tant ému de ma propre histoire dont tu t'es fait l'écho Strelizia ? Pourquoi ai-je

consenti à ce que mon visage apparaisse dans ce film, avec des émotions certainement palpables par le plis de mes yeux, les mouvements de ma bouche, ou la profondeur de mon regard absorbé par ta magnifique tirade ?

J'étais fasciné à l'idée de ce que tu allais partager avec l'impudique caméra. Mais il y avait autre chose. Mon intuition, ma maudite intuition avait saisi que tu allais me parler d'amour physique. Et justement je me sentais parfaitement réceptif. Car je l'ai écrit, mes unions avec Vera ne sont pas vraiment magnifiques. Elles sont même humiliantes pour moi. Précoce dit-on. Voilà ce que je suis, ce que j'ai toujours été. Un médiocre amant. Aussi, comme Strelizia, sa recherche de satisfaction dans d'autres bras paraît naturelle, explicable. Sauf que j'ai fait l'amour avec Jeanne... Et cela a tout changé. Ce fut extraordinaire, merveilleux, profond. Et j'ai été un excellent amant. Cela m'a tellement retourné les sens que j'ai tout fait pour me leurrer.

Mes remords ? Ils sont bien présents et c'est le contraire qui ne serait pas normal. Ma honte et ma crainte que ce soit un jour découvert ? Bien sûr c'est également en moi. Mais apprendre qu'on sait faire l'amour alors que pendant des années on en a été proprement incapable, ce n'est pas rien. J'ai tellement peur de la conclusion que je n'ose l'écrire. Parce que j'aime Vera. Sincèrement et profondément. Alors je ne veux pas la perdre. Je vais me concentrer sur autre chose, mon projet professionnel du moment, je veux dire celui qui nous permettra à tous les deux de poursuivre notre vie comme maintenant. Demain. Je raconte demain.

*

Ma nuit blanche... J'ai promis d'y revenir mais je n'en ai aucune envie. Je vais le faire cependant. Je suis apeuré par mon évolution et j'ai peur de renoncer à mon projet professionnel, et donc de déplaire à Vera.

La tête de mort, celle écrite dans mon journal juste avant ma rencontre avec l'étrange oiseau de paradis, celle qui me hante, je viens enfin de comprendre... Il s'agissait bien sûr d'une allusion aux produit de l'industrie agro-alimentaire, « **les germes de demain** ». Mais cette référence était légèrement décalée. Elle s'appliquait aux oiseaux qui m'ont entouré lors de mon week-end normand. Voilà, tout est dit. La Normandie dont la capitale est Rouen, celle où j'aurais dû arriver en train pour mes visites.

Alors voilà. Je travaille pour déplacer une usine qui fait souffrir les oiseaux, les contraint dans une vie qui ne devrait pas être la leur, puis les assassine sans la moindre considération pour leur courte et misérable existence. Je pars en week-end « **au hasard** » et je me retrouve assez proche de l'endroit. Là je communique avec eux. Ils sont beaux et libres. Ils souffrent et se battent pour exister. Les plus jeunes s'approchent de moi et me parlent, me racontent leur frères décédés, leur pulsion de vie et la beauté sauvage qui les anime chaque jour. Ils me disent qu'en s'endormant le soir ils ne savent jamais s'il rouvriront les yeux au matin promis. Mais ils volent, mangent, aiment. Puis je fais des songes mortifères et je me trouve incapable de les comprendre. Alors mon cerveau se rebelle. Il m'interdit la nuit et le repos. Il m'éloigne. Du sommeil, de mon travail pour lequel j'ai signé un contrat et... des bras de mon épouse.

Vais-je renoncer à la vidéo de promotion que j'ai promise ? J'allais dire « **de mensonge** », car en effet, je ne souhaite pas que cette charmante cité nommée Vilnieux-lès-Rouen accueille un mouroir à oiseaux. Et pour ma relation avec Vera ? Que va-t-il advenir ? Je ne sais. Je vais encore une fois devoir mettre ces questions en attente. Balayer sous le tapis comme on dit. Faire comme si de rien n'était.

Raymond.

Georges était venu relire des notes, regarder les rush récents. Le projet était pour lui balbutiant malgré tout le temps déjà consacré. Il ne pouvait dire pourquoi un tel sentiment, une telle impression de tourner en rond. Ou plutôt d'être juste à côté de l'entrée de la mine d'or qu'il convoitait depuis si longtemps. Ainsi plongé dans l'observation de ce qu'il avait déjà réalisé, confronté aux notes qui le déconcertaient de par le décalage entre ce qu'elles signifiaient et le vague sentiment incompréhensible qui l'habitait, il était concentré et replié sur lui-même.

Un bruit sourd le sortit de sa rêverie. Il sursauta et se précipita sur la porte qui s'ouvrait devant lui avant même qu'il ait pu inviter son visiteur à entrer.

L'homme se présenta en tendant la main. Il était grand et svelte tout en exprimant une certaine présence ainsi qu'une force. Mais en même temps contrastait une impression de timidité, comme provoquée par un manque de confiance en lui qui avait dû le suivre toute son existence. Cette dualité s'exprimait parfaitement par la porte ouverte sans la moindre invitation et le regard baissé ainsi que les excuses bredouillées à voix basse.

Georges reprit cependant vite ses esprits. Il l'invita à s'asseoir.

L'homme se présenta. Il se prénomma Raymond. Il disait être venu pour participer sur le sujet dont Georges voulait faire un témoignage visuel. Georges s'étonna de sa démarche. Mais l'homme assis en face de lui expliqua être un ami de Sandrine.

Ils s'étaient connus dans un travail que les deux occupaient en jeunesse dans la même entreprise. Ils n'étaient en ces temps ni éloignés ni proches. Camarades simplement. Mais le destin farceur fit déménager Raymond près de Sandrine. Il ne s'arrêta pas là et les rapprocha lors de la scolarité de leurs enfants respectifs. Ils apprirent ainsi à se connaître lors des réunions de parents mais aussi au moment de la sortie des chérubins. Ils vécurent ainsi les drames et joies de la petite enfance. Ceux fait des blessures lors d'une chute, du front haut après une bonne note ou un compliment, des yeux tristes et embués suite à une remontrance ou un échec.

Mais les années passèrent et les enfants devinrent autonomes. Ils n'eurent plus besoin d'accompagnement lors de l'entrée au collège et les liens se distendirent une nouvelle fois. Bien sûr ils se croisèrent encore, mais de façon fortuite, lors de l'attente d'un bus, au marché ou dans la médiathèque.

Sauf un jour où Raymond rencontra fortuitement Sandrine qui était visiblement ailleurs. Elle marchait sans le voir. Tant et si bien qu'elle lui rentra dedans. Raymond s'en amusa ce qui déclencha les pleurs de Sandrine. Elle s'en excusa mais Raymond se montra confus bien davantage. Il n'osa pas la laisser ainsi et l'invita dans un café tout proche. Là Sandrine tenta la légèreté en parlant des enfants et de leurs souvenirs réciproques. Mais Raymond ne se prit pas au jeu très longtemps. Rapidement il lui demanda ce qui avait causé un tel désarroi. À sa grande surprise, Sandrine lui raconta un sorcier. Un être doté de pouvoir magiques qui pouvait faire remonter à la surface une réalité qu'on ignorait.

À ces mots, Georges sourit mais resta de marbre. Tout ce temps, il avait lancé la caméra. Il avait pu observer de nouveau la puissance de l'homme exprimée par ses yeux qui embrassaient et la pièce et son interviewer, ainsi que les mains immobiles, mais le corps comme déserté par la vie, qui ne bougeait pas non plus.

Raymond reprit son histoire, contant que Sandrine jamais ne voulut évoquer ce qu'elle avait vécu mais répétant combien elle était bouleversée par cette découverte. Sans savoir pourquoi, Raymond lui demanda de qui il s'agissait. Il raconta comment il mémorisa l'adresse.

Le silence se fit. Georges le rompit en commençant à expliquer ses règles de travail. Raymond précisa que c'était le seul élément que Sandrine avait bien voulu partager, et que donc il était parfaitement au courant de ses méthodes. Toujours les yeux parlaient, toujours le corps semblait se dérober. Puis Raymond reprit.

- *Je me doute que vous filmez. C'est très bien ainsi. Jamais je n'aurai le courage de venir une seconde fois. Alors il vaut mieux que vous ne ratiez rien. Je poursuis mon histoire alors. Juste avant que nous nous séparions, Sandrine m'a dit « Vous aussi êtes à la recherche d'une explication sur votre passé ? Votre divorce je parie ». Je lui ai demandé comment elle savait. Elle m'a répondu que je n'avais plus jamais été comme avant depuis cette séparation. Je suis reparti avec votre adresse comme un automate. En rentrant chez moi, le mot « sorcier » me revint à l'esprit et je me suis dit qu'il se pourrait bien que Sandrine ait raison.*

Raymond resta un long moment bouche bée. Durant cet instant les yeux perdirent leur souffle de vie mais les mains s'agitèrent en tout sens. Comme si le corps absent soudainement avait repris un souffle, donnant au regard l'injonction de l'immobilité.

- *Je croyais lui venir en aide alors que c'était exactement le contraire, poursuivit Raymond. Tiens ! Je réalise. Une brèche dans ce que je voulais vous conter.*

L'homme était tout d'un coup devenu blême. Les yeux ne bougeaient plus. Les mains s'agrippaient l'une à l'autre, comme pour éviter une chute que Raymond savait inéluctable. Au bout d'un long silence, l'homme rouvrit la bouche. Il allait parler. Georges devina exactement ce qu'il allait dire. Il voulait prendre congé devant l'insupportable, devant le gouffre béant qui venait de s'ouvrir sous ses pas. Alors il prit la parole.

- *Vous savez Raymond, je n'ai ni la volonté ni le pouvoir de vous révéler ce que Sandrine partagea avec moi mais ce fut en effet un moment rare. Très intense. Comme nous en vivons rarement. Alors certes elle fut profondément déstabilisée et je n'avais pas besoin de votre témoignage pour le deviner. Mais vous venez d'en donner la conclusion. Elle en fut soulagée. Non de l'avoir partagé mais plutôt de l'avoir enfin compris. Comme si ce que vous estimez être une béance était en fait une chance. L'heure d'un nouveau départ. Ce que je peux vous dire est que ça parlait d'amour. C'est sur l'acte d'amour que je travaille. Elle en a partagé un avec moi étonnant de force et elle se sent désormais plus libre. Je vous propose de faire de même non avec moi, mais avec la caméra. Acceptez-vous ?*

En face l'homme hésitait. Après un nouveau silence il retrouva la position qui avant était la sienne. Les mains étaient de nouveau séparées et les yeux virevoltaient en attendant une sentence.

- *De l'acte d'amour... Ce sera le titre de votre création ?* proposa Raymond.
- *Oui. On ne peut rien vous cacher. Pourquoi cette question ?*
- *Parce qu'il se pourrait bien que vous dérobiez derrière ces témoignages qui ne sont pas les vôtres. Je me trompe ou vous avez vous aussi un acte d'amour à confier ?*

En face, Georges était à son tour en complet désarroi. Conscient cependant qu'il avait réussi à retenir celui qui ne voulait pas parler, il mit de côté cette idée qui lui sembla dévastatrice. Il reprit son rôle, oubliant cette révélation. Car son heure n'était pas encore venue. Il se dit un instant fugace que cette dernière n'apparaîtrait que son projet accompli.

- *Vous avez sans doute raison. Mais là, c'est à vous de vous exprimer. Quant à moi, la composition que je vais faire vous sera proposée à tous en première exclusivité. Ce sera sans doute cela mon témoignage. Et s'il souffre d'insincérité, vous le réaliserez sur l'instant. Je verrai à votre comportement que j'aurai été faux et tout cela n'aura aucune valeur. Quand je dis « vous », je parle de ce qui auront eu l'audace de se confier à moi, les seuls véritables auteurs de mon projet de création. Pouvons-nous reprendre ? Racontez-moi, racontez-vous.*

En face, Raymond émit un profond soupir puis reprit sa quête d'un verdict par ses yeux.

- *J'ai rencontré Marie lorsque j'approchais la trentaine. Avant j'avais profité de ma jeunesse comme on dit. En clair je butinais. Je passais de femme en femme, d'histoire courte en amourette, dans l'illusion de la conquête. Je n'ai réalisé cela que bien plus tard. Je veux dire même après mon divorce. Au moins vous connaissez la chute. Mon acte d'amour fut un échec cuisant. Il s'est achevé par un divorce. Pas sanglant mais ce fut quand même une épreuve. Il paraît que ça l'est toujours, même pour ceux qui font semblant d'être amis. Ou alors il ne se sont jamais vraiment aimés je me dis. Bref... Jeune je manquais de confiance en moi. Je me trouvais trop grand, trop maigre, pas assez intelligent. Un jeune homme classique en somme si on omet les coqs de basse-cour. Et puis donc Marie. Elle aussi avait vécu. Juste assez pour me rendre jaloux d'une faute qu'elle n'avait pas commise. Mais, bon ! Sur ce thème on ne se raisonne pas. Nous nous sommes donc mariés. Deux enfants, des jumeaux. Yves et Yvette. Ce fut le choix de Marie. Elle adorait la provocation et l'originalité. Tellement que je ne sais toujours pas pourquoi elle m'a épousé, moi qui suis d'une affreuse banalité. Puis ils devinrent grands, puis ils partirent de la maison. La parentalité ça ne dure vraiment qu'un instant. Je ne sais pas si vous êtes père, mais si c'est le cas, croyez-moi, préparez la suite. Pour nous, ce fut le syndrome du nid vide. Ce fut du moins la seule explication que j'ai trouvée aux changements de comportement de Marie. Tout allait bien entre nous. Elle était on ne peut plus attentive à mon égard. Nos amis disaient qu'elle m'aimait par-dessus tout. Plus encore que ses enfants. Je veux dire nos enfants. Il me fallait bien ça car je doutais toujours de ma personne. Je ne comprenais pas comment elle pouvait rester avec quelqu'un comme moi et prétendre être heureuse. Chaque fois je l'épiais j'avoue. Je savais qu'elle avait vécu des histoires torrides. Elle n'avait jamais voulu m'en parler, alors j'imaginai le pire. Des parties à plusieurs. Un plaisir qu'elle n'aura jamais connu avec moi. Elle me jurait le contraire mais un mari jaloux... Je ne sais pas si vous connaissez cet horrible sentiment qui dévaste tout sur son passage. Et donc, les enfants partis, peut-être avec ce qu'on appelle le retour d'âge, elle changea de comportement. Brutalement qui plus est. Un soir elle rentra renfrognée, visiblement très inquiète et repliée sur elle-même. Elle n'a jamais voulu me dire mais je savais qu'il s'était passé quelque chose d'important. Elle devint irascible dans un premier temps, puis distante. Tout devint ensuite l'occasion d'un affrontement. Comme si elle cherchait un prétexte pour qu'on se sépare. J'ai tenté de trouver des solutions mais non, rien n'y fit. Puis au bout de plusieurs semaines, elle me refusa son intimité. Enfin... Vous voyez bien ce que je veux dire. Alors je me suis mis à réfléchir de mon côté et les pièces du puzzle se sont assemblées. Elle avait trouvé quelqu'un d'autre. J'en étais certain. Un soir au prétexte d'un téléphone raccroché précipitamment, je me suis emporté, lui envoyant à la figure que je savais qu'elle me trompait, que c'était*

pour ça qu'elle ne me supportait plus, ni dans le quotidien, ni au lit. Je me rappelle du regard étrange qu'elle me renvoya. Comme si le temps s'était figé. Un regard d'incompréhension suivi d'une lueur tout aussi impossible à interpréter qui exprimait la joie. Comme si elle avait trouvé une chose qu'elle cherchait en vain depuis trop longtemps. Elle s'est alors levée, puis détournée de moi m'offrant son dos alors que j'aurais voulu voir son visage et m'avoua l'indicible. Oui elle me trompait. La suite fut horrible. Je me suis effondré. Je n'ai pas hurlé. J'étais triste. Infiniment triste. Comme lorsqu'on sait depuis toujours qu'une prémonition se réalisera un jour et que le moment est arrivé. J'ai attendu de sa part une compassion qui n'est jamais venue. Elle pleurait mais ne se rapprocha pas de moi. Nous convînmes de divorcer sans nous déchirer, ce que nous fîmes. J'aurais pu demander n'importe quoi elle aurait dit oui. Mais comme je l'aimais envers et contre tout, j'ai fait en sorte que ce soit équitable. Elle me sembla infiniment triste durant cette période sans que je comprenne pourquoi. Elle avait le beau rôle. Elle avait un nouvel amant et une nouvelle vie lui s'ouvrait devant elle, alors qu'à moi, seule la solitude d'une existence fade et sans elle m'était promise. Mais le pire était à venir. À peine séparés, elle tomba malade. Gravement. Une tumeur au cerveau. Elle perdit rapidement la tête et fut internée dans un de ces horribles mouvoir. La fin ne tarda pas. Son décès eut lieu à peine un mois plus tard. Au final elle ne profita de son nouvel amant que six petits mois. Après coup, je regrette de ne pas avoir accepté son incartade. J'aurais demandé en échange qu'on puisse encore s'aimer. Mais hélas, on ne choisit pas. Avec la vie, avec la mort, on ne négocie pas. On subit. On ne peut rien faire... Vous savez, ce qui est étrange est que la médecine dit que même dans les cas rapide, l'agonie n'est jamais d'un mois mais plutôt de six.

- *De l'acte d'amour, murmura Georges ému par les larmes du pauvre homme défait.*
- *Oui. Je crois que j'ai tenté de lui prouver mon amour en ne me mettant jamais en colère, en acceptant ma souffrance.*
- *Heu... Oserai-je vous rappeler un point que vous avez évoqué ?* proposa Georges.

En face de lui l'homme sembla s'effondrer davantage.

- *C'est inutile. Je n'ai pas oublié. La brèche, répondit Raymond.*
- *La brèche... Quelle est-elle ?*
- *Six mois, ça me ramène au moment où elle changea pour de bon.*
- *Le regard étrange suivi de la lueur tout aussi étrange ?* demanda Georges.
- *Oui. Elle ne m'a rien laissé. Pas un mot, pas une lettre. Elle est partie sans la moindre excuse. C'est du moins ce que j'aurais dit avant ma venue ici.*
- *Et maintenant Raymond, que diriez-vous ?*
- *Qu'elle est partie sans la moindre explication, ce qui n'est pas du tout pareil,* répondit Raymond encore en pleurs.

Il se leva lentement, s'approcha de la porte qu'il ouvrit et sortit en prenant bien soin de ne pas la refermer. Dans la salle, Georges veilla à rester parfaitement immobile car il savait que la conclusion n'avait pas encore été posée. Et en effet, imperturbable dans le chambranle, main sur la poignée, Raymond se retourna.

- *Je viens de comprendre. L'agonie. L'horrible agonie. Celle qui fait qu'on se perd dans un corps qui n'est plus le sien. Ce qui peut provoquer la haine de celui qu'on aimait jadis. Ce qui nous rend étranger, définitivement inaccessible à celui avec lequel on a fait sa vie. Il y a deux choix possibles. L'accepter en serrant les dents, et tant pis pour son amour propre, pour l'estime de soi, ou alors, comme les animaux, disparaître pour mourir en paix.*
- *Que voulez-vous dire Raymond ?* lui dit Georges en retour.

- *Je veux dire... Vous avez tout compris rien qu'en m'écoutant, en me filmant pour être plus exact. Je me trompe ?*
- *Je pense que vous avez raison. Mais je puis être dans l'erreur. Et surtout, si vous verbalisez, vous trouverez ce que vous étiez venu chercher, répondit Georges avec une infinie douceur.*
- *Je ne vais pas revenir Georges. Seule la bande son entendra l'indicible, ce que je me refusais à voir. Mais je vais le dire.*

Il se retourna enfin, main toujours sur la poignée.

- *De l'acte d'amour. Marie... Je t'aime... Bien moins que toi cependant. Bien plus mal. De l'acte d'amour... Qu'ai fait, qu'ai-je dit. Quelle honte que la mienne d'avoir ignoré tout cela jusqu'ici. Mais c'est fini. Je sais Marie. Je sais. Lorsque tu appris ta maladie, lorsque tu changea brutalement, tu auras pris le temps d'hésiter puis de choisir ta fin. Tu préféras t'éloigner de moi que de me faire supporter une femme qui aurait perdu la tête à ne plus me reconnaître, à m'obliger à tenir la main d'une étrangère dans un mouvoir. Tu préféras souffrir seule et en silence plutôt que de gâcher l'amour que nous avons si patiemment construit. Pas d'amant, pas d'étreinte. La simple conscience d'une inévitable agonie. Inévitable pour toi, pas pour moi, à condition de te sacrifier, ce que tu fis...*

Ses yeux semblaient avoir enfin trouvé le repos. Ils ne bougeaient plus de façon éradique. Ils avaient transmis leur excès d'énergie au reste du corps. Ce dernier montrait une harmonie retrouvée. Il semblait tout d'un coup puissant, comme animé d'une nouvelle vie.

Raymond disparut presque soulagé. Il avait transmis sa douleur et ses larmes à Georges qui sanglotait.

Qu'ai-je fais, qu'ai-je dis... J'ai écrit ça plus haut. Raymond, tu as été brillant, pathétique et touchant de sincérité. Mais je continue à disserter sur cette thématique. Je devrais simplement photocopier ce que j'ai déjà écrit. Je vais donc abandonner mes commentaires.

Ne plus parler de ma relation amoureuse à moi, ne plus parler de mes cobayes, que me reste-t-il à écrire ?

En plus à ce stade, **« de l'acte d'amour »** recouvre à peine ce que je pensais y trouver. Faudrait-il y ajouter mon témoignage ? Cette question me tараude.

Enfant, j'ai toujours trouvé laid le point d'interrogation. Un demi-rond au dessus d'une barre et un point **« à l'envers »**. Je n'ai jamais aimé. Au moins, en espagnol, il est à l'endroit ce point, même si je ne sais pas quel en est le sens puisqu'ils ont aussi son frère je crois, celui qui me déplaît. Et je suis en train de me dire que des points d'interrogation, il y en a de plus en plus. Je voulais des témoignages, a priori pour répondre à une question, celle-ci est simple à deviner : qu'est-ce que l'amour, comment se disserte-t-il ? En lieu et place des réponses espérées, je recueille des émotions par milliers, des découvertes pour mon cobaye parfois, et des questions, ou plutôt une seule : qui suis-je dans cette histoire ?

Je vais parler d'autre chose. La beauté des mots. L'accentuation. Après en avoir dit tant de mal, je vais la défendre.

En anglais, la langue **« universelle »**, il n'y en a pas. Alors nous avons tendance à les supprimer. Nos adresses électroniques n'en comptent jamais et nos écrits rarement désormais. Alors que c'est tellement beau ! La virgule, pas besoin d'en parler, elle semble indispensable pour celui qui veut continuer à respirer tout en lisant. Mais il y a tant d'autres subtilités. L'accent aigu ou grave qui modifie le son du **« e »**, le chapeau circonflexe qui fait traîner la voix sur le mot, la cédille qui adoucit la violence du choc de la rencontre avec une consonne, le tréma qui fait sonner la cloche, alors qu'il est parfois posé juste après la lettre concernée...

Je suis fasciné par tous les autres additifs qu'on peut trouver dans d'autres langues. Si un jour j'ai du temps, il me faudra en faire un bestiaire... La collection proprement épinglée de tous ces symboles et leur effets dactylographiés juste en dessous. Je ne le montrerai qu'aux curieux de passage, ceux qui acceptent de se dire qu'ils ne savent rien, qui veulent s'émerveiller encore devant l'inconnu, grandir par une perception plus fine de ce réel.

Et là, j'ai une nouvelle question : pourquoi ce paragraphe inutile sur des accents dont tout le monde se fiche ou presque ? Sauf que là, j'ai une réponse : parce que c'est bien un bestiaire de l'acte amoureux que je suis en train de constituer. Il y a cependant une différence et de taille. Celui des inventions de l'homme est fini. On pourrait y mettre un début, une fin, un historique de ces découvertes, une évocation de leur utilisation au cours du temps. Mais celui de l'Amour est infini. Cela pourrait donner un autre titre à ma tentative : **« Une courte introduction à l'état amoureux, écrite par un humain banal, à l'usage exclusif des extra-terrestre qui seront venus nous observer »**.

Il faudra les imaginer insensibles à cet étrange état, se reproduisant par des machines qui calculerait le meilleur partenaire de gènes pour une meilleure descendance. Tout le contraire de nous en sommes. Ici, on choisit celui qu'on va détester, celui avec lequel on n'aura un jour plus envie de faire l'amour, celui qui nous éloignera de notre vie, celui qui fera que jamais l'ennui ne viendra nous éclairer l'esprit. Car pour savoir ce qu'on doit faire de ses jours, il faut avoir été recouvert par la couverture froide de l'ennui. Il faut avoir tourné comme un lion en cage de façon à trouver l'énergie nécessaire pour fuir ce monde sans saveur.

Je suis en agonie par toi Raymond. Tu croyais désaimer. Tu croyais avoir fui une femme infidèle, c'était du moins ce que te criait la partie superficielle de ta conscience, sans doute par peur des conséquences. Et l'ennui de ta vie sans Elle te poussa à venir partager ce que tu pensais comme un échec. Tu as eu ce courage. Tu en es récompensé. Maintenant tu sais. Tu vas pouvoir repartir dans ta vie, sans doute rencontrer et aimer de nouveau. Car l'amour est pour les vivants.

*

Je viens de relire... Comment j'ai défini l'amour entre deux humains. En suis-je vraiment arrivé là ? Est-ce vraiment ma définition non de l'amour puisque je ne le connais pas mais plutôt de l'amour que je vis avec Vera ? J'ai quand même écrit que ce lien, au moins sur l'instant quand je couchais tout cela sur papier signifiait pour moi l'extinction du désir, l'éloignement de sa propre vie, au seul bénéfice de l'hypothétique disparition de l'ennui. Car oui, Vera tu remplis ma vie. Je n'ai jamais de question à me poser. Tant et si bien qu'en ta présence jamais je ne peux travailler. Ou alors travailler signifie m'occuper de toi, de tes angoisses, de ton mal-être permanent, de tes échecs.

Mon dieu ! Où en suis-je arrivé ? Le sexe avec toi, ce n'est plus pareil. Depuis Jeanne. Je n'ose m'interroger sur les causes, mais je sais qu'il le faudra un soir. Je ne l'avais pas encore confessé car c'était trop douloureux. Bien sûr j'ai encore du plaisir, mais cela n'a rien à voir avec ce que nous avons vécu « avant ». J'ai surtout du désir. Et celui-ci se trouve infiniment frustré par ce que nous accomplissons ensuite. Encore plus par la satisfaction évidente que tu me montres durant « l'acte d'amour » alors que moi je reste à quai. Quelle blague ce titre ! Quelle naïveté fut la mienne de croire que j'allais écrire sur la mécanique de la reproduction ! Quel sortilège ai-je reçu pour avoir pu ainsi me leurrer si longtemps ? Le mouvement n'a aucun sens en lui-même. Le plaisir ne vient que de la fusion, de l'envie irrépressible de comprendre l'autre, à condition d'accepter que ce soit un inconnu, quand bien même il nous serait si proche.

Car oui, c'est ce qui s'est passé avec Jeanne. Une femme étrangère à moi dont je ne connaissais qu'un secret, et encore, de façon tellement superficielle. Bouleversée par ce qu'elle avait partagé, effondrée par le poids de son immense solitude de femme, elle eut besoin d'amour physique, histoire sans doute de vérifier qu'elle était encore vivante. Alors je l'ai aimée. Alors l'invraisemblable s'est produit. Ce fut elle qui me remplit. Elle déversa en moi tout son potentiel amoureux. Tellement que j'en perdis la raison. À l'aimer une nouvelle fois. Je parie qu'elle n'a aucune conscience du miracle qu'elle produisit. Nous avons partagé tant de plaisir que je suis prêt à parier qu'elle me remercie encore d'avoir pu si bien l'aimer alors que c'est exactement le contraire. Jamais dans les bras de Vera je n'ai pu aimer ainsi. Elle en rit à chaque fois, me disant combien je la touche, combien elle est séduite ainsi. Là, rien à voir. Aucune contrainte, aucun sentiment d'échec alors je me suis laissé aller. Je sais aimer une femme ! Il m'a fallu attendre mon âge pour le découvrir !

Voilà. Bien involontairement je me suis interrogé sur les causes. Derrière se trouve un autre pan de questions que je n'aborderais pas. J'ai bien trop peur de la chute. Je vais passer à autre chose. Il me faut reconstruire avec Vera. Que nous repartions comme avant, sauf que je l'aurai aimée comme je m'en sais capable.

Ce soir ! Là j'écris et je suis en larmes, mais je vais me ressaisir. Tu ne rentreras pas avant plusieurs heures alors je vais m'atteler à mes volatiles d'élevage pour retrouver ma sérénité d'amant à défaut de celle d'homme, et lorsque tu rentreras, je te ferai l'amour Vera. Mais pour de bon cette fois. Et tu ne t'en remettras pas.

Demain je retourne dans mon usine où on élève des animaux sans le moindre respect pour leur courte existence. À nouveau un aller-retour dans la journée. Je vais préparer ma visite en attendant Vera.

*

J'ai fait. Ce fut un échec cuisant. Tellement que je n'en parlerai pas. Jamais ! Interdit ! Après tout, personne ne me filme moi...

*

Et voilà, une nuit sans repos et je me dédis, j'en parle. Hier soir j'ai fait part de mes doutes à Vera. Je n'aurais pas dû. « Le ton est monté, nous nous sommes opposés ». Voilà ce que j'aurais voulu écrire, mais non. Oui le ton est

monté, non nous ne nous sommes pas opposé. Vera a refusé la discussion. Elle m'a dit que j'avais tort, que je devais poursuivre, que c'était un gros contrat, que nous avions besoin d'argent, que cela reposait sur moi tant qu'elle n'aurait pas percé, etc, etc. Il n'y avait rien à ajouter. Elle s'est ensuite mise à pleurer lorsque j'ai tenté de répondre, d'argumenter. Elle a rapidement ensuite imploré mes bras puis nous avons fait l'amour.

J'ai été mauvais... En tout cas je n'en ai tiré aucun plaisir. Elle oui, à moins qu'elle ne simule mais je ne crois pas. Mon empressement n'était plus là. Il semble que j'en sois guéri depuis le moment où nos union me laissent de glace. Elle a même plaisanté sur le sujet pendant l'acte, alors j'ai dû me concentrer pour la « **satisfaire** » tout en donnant le change. J'y suis arrivé ce qui m'a rendu infiniment triste.

Après, alors qu'elle se reposait, j'ai pu penser à loisir à ce qui venait de se passer et cela m'a donné le vertige. Résumons :

Impossible de ne pas être d'accord avec elle, impossible de discuter et d'échanger, impossible pour elle d'écouter un point de vue qui ne serait pas le sien.

La fuite. Soit les pleurs, soit la demande d'amour physique. Cela a toujours été comme ça et je m'en aperçois à peine. Toutes les stratégies pour ne pas parler, peut-être ne pas voir le vide béant sous ses pas, tout est bon pour l'évitement.

Le sexe. Je ne suis plus « **empressé** » et Vera n'aime visiblement pas ça. Je sais faire l'amour à une femme et Vera n'aime visiblement pas ça. Mais au moins, j'en connais la cause. Elle a peur de me perdre. C'est sa façon de m'aimer sans doute. Et Jeanne dans tout ça ? Elle n'a rien fait la pauvre. Le barrage a cédé. Si cela n'avait pas été avec elle, cela se serait produit un autre jour dans d'autres bras je me dis.

Et mes doutes, mes scrupules sur mon accord, je veux dire celui « **rémunéré** » ?

- Taisez-vous Monsieur Georges ! Faites votre travail et étouffez vos états d'âme. Vous avez un contrat ou plutôt deux. Vous devez mener à bien un projet de film sérieux et non une fantaisie que jamais personne ne financera et vous serez payé pour celui-là. Vous devez faire l'amour à votre épouse, sans fioriture, rapidement, histoire qu'elle sache qu'aucune autre femme ne voudra de vous. De son côté, avec ses absences multiples, elle saura combler ses frustrations inhérentes à vos incompétences amoureuses. Car si elle souffre souvent, c'est de votre façon par trop imparfaite et sommaire de l'aimer. Les poulets finissent dans les assiettes. Les oies font des repas de gala. Il en est ainsi depuis la nuit des temps et vous n'y changerez rien. Alors amusez-vous avec vos interview dont je ne veux nullement entendre parler, aimez-moi, et accomplissez votre devoir d'époux en ramenant à la maisonnée de quoi subsister.

Voilà ma vie.

Comment concilier ce contrat que j'ai signé, dont je ne peux me dédire et la violence que cela crée en moi ? Un dilemme. Des animaux souffrent et tout le monde s'en fiche. Moi j'ai vu les oiseaux une après-midi d'hiver sur la grève. Ils étaient beaux, émouvants. Ils m'ont rempli de leur survie hasardeuse et fragile. Ils m'ont crié que leur liberté, leurs souffrances étaient beauté. Une beauté cruelle certes, mais une beauté. C'est déjà ça. C'est bien mieux que le vide de notre existence à tous, ou du moins la mienne.

Je m'égare car ma vie est dense et forte. Mais pour quelle raison ? Par les rencontres que j'ai pu faire, de Sandrine à François, de Suzon à Raymond. Et je dois promouvoir une entreprise qui ne respecte pas la vie. Je vais devoir trancher et j'ai peur du résultat.

Ah oui : ce qui est presque amusant est que dans les bonnes raisons pour continuer mes deux films il y a un prénom qui va en devenir curieusement absent. Je ne sais pourquoi cette décision, quelles en sont les ressorts profonds, mais je sens que cette distance par l'écrit m'est nécessaire. Peut-être pour une autre prochaine et cela me terrorise.

*

Demain vers treize heures je découvre Adam. Mon annonce a été efficace. La procédure habituelle. Mails, réponses, prise de rendez-vous. Je suis en train de devenir le spécialiste mondial de l'introspection sur l'état amoureux et cela me fait rire.

Et j'allais oublier. Mon dilemme. J'ai trouvé une solution. J'ai écrit plus haut que j'allais avoir peur du résultat, j'ai bien fait car cette solution m'excite et me glace...

Adam 1.

Georges se leva et ouvrit la porte. Derrière se trouvait un homme plutôt grand, au regard énergique. Ils se saluèrent. Avant même qu'il ne posa la question, l'homme se présenta. Il se prénomma Adam. Il expliqua avoir trouvé l'annonce sur un journal et, intéressé par l'idée d'évoquer ce que signifiait pour lui l'acte d'amour, avait donc pris rendez-vous. Subtil, il s'inquiéta de savoir si d'autres personnes avaient répondu de même. Georges lui signifia qu'il avait eu par ce biais des témoignages, mais que par d'autres sources il avait rencontré d'autres personnes. Il ajouta que pour une femme, l'entretien s'était avéré très étrange et qu'il ne savait pas bien ce qu'il pourrait en faire. Il s'agissait de Claudine. Juste après avoir évoqué cette indiscretion, il regretta d'avoir été aussi bavard lui qui avait juré l'anonymat à ses visiteurs. En face, Adam sourit, exprimant le vœu que ses confidences seraient plus intéressantes et l'aiderait dans la construction de son projet qu'il qualifia comme étant « *une création par témoignages vivants* ».

Georges ne cacha pas sa surprise devant tant de perspicacité. Cela provoqua un sourire de contentement chez Adam. Il exposa ensuite sa façon de procéder. Sur tous les points son invité acquiesça. Il se montra ouvert et sans exigence particulière. Il refusa toute boisson et préféra que l'échange commence le plus vite possible.

Il ne se présenta pas plus qu'il ne l'avait fait en entrant. Adam renouvela son espoir que sa confiance aiderait Georges dans son projet. Il s'excusa par avance de sa teneur, expliquant qu'il pourrait bien être lui aussi jugé hors de propos. Bien sûr, Georges lui demanda ce qui justifiait sa crainte. Adam répondit que *L'acte d'amour* tel qu'il allait le présenter n'était pas purement sexuel, comme le titre devait l'évoquer. Georges s'empressa de le rassurer, promettant de tenter d'évoquer cet acte dans toute sa complexité et son étendue, lui signifiant la diversité dans la palette qu'il avait déjà récoltée.

Il remarqua que pour une fois, il n'avait pas imposé de réglage particulier à la caméra. Cette dernière, agitée sans doute de sa propre vie, cadrerait Adam du buste jusqu'au sommet du crâne, mais dans une pénombre étrange, comme pour créer une complicité. Respectueux tout autant que fasciné, Georges ne changea rien et préféra s'en remettre à ce hasard intrigant.

- *Bon. Je commence. Je m'appelle donc Adam, j'ai trente-trois ans. Je vais vous conter mon acte d'amour envers mes parents...*

L'homme précisa qu'il était fils unique. Il se concentra sur sa petite enfance. Il dit l'amour de ses parents pour lui. Les premiers mois dans un berceau dans la même chambre qu'eux, puis la séparation.

- *Jamais je n'ai réussi à m'y résigner. Le plus beau moment était celui du coucher. Là j'étais dans leur lit, sur les genoux de l'un, pas toujours le même, l'autre lisant une histoire et me montrant les images. J'étais au paradis. Mais après, rapidement venait l'enfer. Ils m'amenaient dans une chambre. Je n'aurais pas pu dire « ma chambre ». Elle était décorée rien que pour moi, mais je la détestais. Ils m'y allongèrent quelques temps mais je n'y trouvais jamais le sommeil. Quand je ne geignais pas, je pleurais, et parfois je hurlais de tristesse et de douleur. Alors, en désespoir de cause, ils me mirent dans un réduit attenant à leur chambre. Une petite pièce sans fenêtre, avec une porte cependant, une sorte de débarras pour la leur. Là j'acceptais la séparation de la nuit à condition que la porte qui donnait sur leur endroit ne soit jamais close...*

Il raconta ainsi cet étrange équilibre dans une pièce sombre, minuscule et sans lumière naturelle, tout proche du lit des parents. Il s'attarda sur ce dernier, le décrivant comme étrangement petit.

- *Un lit de 130 ai-je appris plus tard. Un format qui n'existe pas. 120 c'est pour une personne, 140 pour un couple, 160 ou plus pour un qui ne s'aime plus, s'amusa-t-il. Ils avaient toutes les peines du monde à trouver des draps adaptés. Je crois qu'ils les font faire sur mesure...*
- *Car ils n'ont pas changé de lit ?* l'interrompt Georges.
- *Non. Ils ont toujours le même...*

Il poursuivit ainsi le témoignage de cette petite enfance avec le refus d'aller dans la pièce qui lui était dédiée.

- *Puis l'éveil, et l'âge de raison comme on dit...C'est facile à dater. Il riait. J'adorais mon grand-père. Il disait toujours : « Avant cet âge, un enfant peut courir avec quarante de fièvre, manger du Nutella et rester sur un tourniquet. Il trouve même amusant ce manège qui fait tourner la tête autant que les entrailles. Après, quand il ne peut plus faire tout ça, c'est encore un enfant, mais plus un petit enfant. Rien ne sera plus pareil pour celui qui s'éveille ». Moi au tourniquet, j'étais le plus fort. Celui qui descendait toujours en dernier. Et jamais une plainte, jamais malade. Puis un jour, je n'ai plus supporté. Tout le monde a ri, moi j'ai compris que je n'étais plus un enfant. En tout cas plus un petit enfant...*

Il devint sensible à ce qui l'entourait, apprenant la distinction entre ses émotions et celles que les autres ressentaient.

- *Et là, j'ai vu que ça n'allait plus entre mes parents...Mon grand-père adoré venait de mourir alors j'ai repensé à tout ça. La fin de l'enfance qui débouche sur une autre enfance, celle qui promet la vie d'adulte.*

Il ne comprit pas pourquoi mais il voyait que l'entente des débuts était en train de voler en éclats. Alors il s'en inquiéta. Aucun des deux parents ne voulut partager avec lui les raisons de ces discordes récurrentes.

- *J'ai pris peur. J'ai deviné que ça pouvait vraiment mal se terminer. Même âgé de seulement huit années, je voyais bien des familles qui explosaient, des parents qui se détestaient, des enfants déchirés qui n'avait nulle place au prétexte d'en avoir deux. Alors un soir, je suis allé les voir au moment du coucher. Je me suis assis sur le lit, j'ai attendu l'histoire. À ce moment et depuis déjà plusieurs mois seul l'un des deux, à tour de rôle, me la lisait. L'autre n'était plus là. Vis à vis de moi également ils devaient avoir du ressentiment. Cette fois-là, c'était mon père. Je l'ai interrompu et je suis allé chercher ma mère. Je l'ai contrainte à participer une fois encore à ce moment que j'aimais tant. Je précise. Que j'aimais tant AVANT. Quand mes deux parents étaient là, à mes côtés. Elle accepta sans comprendre. Une fois l'histoire achevée, je me suis levé, j'ai pris mon père par la main et je lui ai demandé de faire mon lit. Je veux dire dans MA chambre. Les deux ne comprirent rien mais mon père s'y attela. Adam riait les yeux dans le vague. J'ai longuement observé comment il retrouva les draps pour mon lit de 120, vérifia qu'ils étaient en bon état malgré les années d'inutilité, puis il me fit un lit confortable. Ensuite il appela ma mère. Les deux se tenaient par la main. Comme « avant ». Ils m'embrassèrent à tour de rôle puis me laissèrent seul affronter les démons de la nuit. J'entendis la porte de leur chambre se fermer. J'ai eu peur un bref instant, mais j'avais grandi. Alors je me suis endormi. Tout simplement bercé par le sommeil. Entre eux, tout*

s'est brusquement arrangé. Ils s'aimaient de nouveau. Excusez-moi... Je suis désolé...

Georges vit impuissant Adam se lever en pleurs. Il cacha son visage dans un mouchoir et disparut en sanglotant...

Étonnant témoignage encore une fois. Plein de force, de tendresse et d'émotion. Je n'en saisis pas complètement le message mais c'est sans importance je crois. Cela fait écho à d'autres scènes filmées. Le spectateur en pensera ce qu'il voudra. Après tout, dans la création il y a également le processus d'appropriation par le spectateur de ce qui lui est proposé, même si on dit « créé ». Il interprète puis intègre les morceaux « **blancs** », ce qui veut dire vierges des intentions de l'auteur, et il y met sa problématique personnelle. Il a même le droit d'inverser le propos, ce sera encore une double création. Sans le support, il n'aurait rien pu faire, voir, aimer ou rejeter. Il n'aurait pas même eu conscience qu'une telle œuvre eut pu exister. Mais sans le regard du spectateur, la création n'aurait pas pu prendre vie non plus. Mettons un voile sur la Joconde, patientons et elle n'existera plus que dans l'esprit de ceux qui auront eu la chance de la contempler.

Par contre, dans ce processus, il semble bien qu'il en ait au moins un qui ait saisi l'ampleur et la complexité du message, et c'est bien Adam. Il est parti mais il reviendra. Car il a deviné qu'il y avait encore une révélation à produire. Une ultime qui lui offrira non une solution, mais simplement la compréhension de ce qui s'est joué dans sa vie d'enfant, dans celle de ses parents et dans sa vie d'adulte plus sûrement encore. Je vais passer à autre chose puisque je suis prêt à parier que tu reviendras Adam.

*

Je suis retourné une nouvelle fois dans mon usine à Soissons. J'y ai négocié un laisser-passer mais en vain. Réponse me fut faite que mes accréditations actuelles devaient amplement me suffire, que la zone consacrée à l'équarrissage n'aurait pour mon travail aucun intérêt. J'ai bien tenté d'argumenter mais comme il est vrai que mes motivations ne sauraient convaincre pour celles que je pourrais accepter de partager, et me feraient renvoyer si j'en donnais les vraies raisons, et donc j'ai fini par obtempérer.

Par contre, je vais devoir louvoyer, trouver des prétextes pour m'approcher des parties qui m'intéressent mais qui souhaiteraient être ignorées par nos dirigeants. Je vais la jouer avec finesse.

Dépassé par les événements, j'ai poursuivi mes visites, prenant photos, quelques plans alors que je n'étais pas là, du moins ma tête. J'ai mimé un intérêt qui n'existait pas. Je ne sais plus où j'en suis. La seule certitude est le format général du film et sa bande son. Je n'ai aucun détail, simplement un squelette pour les deux. J'ai cependant rapidement remarqué que si j'arrivais sans trop d'effort à échanger ou filmer les cadres moyens (ceux du sommet de la hiérarchie ne voulant pas apparaître sur l'écran), les personnes qui en savaient le plus, celles qui pouvaient me permettre de faire émerger du nouveau, de l'original comme je le cherche, celles-là étaient effrayées par la caméra. Je n'arriverais donc à rien avec cette approche classique. Puis j'ai eu une illumination : je suis retourné une nouvelle fois auprès de la direction et là, j'ai obtenu satisfaction : je vais pouvoir me faire passer pour un stagiaire ! Dans différents services. Je vais ainsi, j'en suis certain, pouvoir établir de réels contacts, dans la franchise puisque je ne serai pas estampillé « **bureau de la direction** ». Je vais donc réussir à me promener dans un peu tous les bâtiments, sauf bien sûr ceux qui me sont toujours « **strictement interdits** » au prétexte de l'inutilité de les mettre sur une pellicule vantant les qualités de notre belle société. Par contre, il ne me sera pas possible de faire l'aller-retour dans la journée si je veux embaucher en même temps que tout le monde. Je vais donc devoir prendre une semaine de temps en temps. L'hébergement me sera offert, mais mon épouse dont je ne veux plus écrire le prénom ne sera vraiment pas contente du tout. On « **Vera** » bien...

Pour la musique, je vais devoir m'entourer de conseils puisque je ne suis pas un spécialiste. Mais j'ai un ami, Joan, qui lui y excelle. Je vais le contacter en rentrant pour qu'il me montre comment faire des collages musicaux. Joan était au départ un guitariste, motivé par le rock gras et lourd, sans fioriture. Puis un jour, par hasard, il accompagna un ami qui mixait dans un petit festival dans une campagne perdue au milieu des moutons. Le genre de province délaissée qui vit un jour débarquer une horde de chevelus accompagnée de camions sur lesquels on charriait d'immenses colonnes qui allaient emplir les collines de décibels. Et ce fut pour lui la révélation.

Depuis il a abandonné ses anciennes amours et colle, découpe, mixe, mélange et surtout superpose des musiques. Son grand apport est dans son sens du rythme. Il est capable à l'écoute de deviner quels morceaux s'adaptent

parfaitement entre eux. Alors il les charcute, les formate et donc enfin les superpose. Il crée ainsi une composition qui existait avant lui mais que jamais personne n'avait entendu, sauf lui, un court instant, lorsqu'il prêta l'attention la toute première fois à chacun des morceaux en pensant à en faire un tout. Ce n'est pas chose aisée. Ce n'est pas parce que les tempos sont les mêmes qu'on peut jouer les deux mélodies simultanément. Il faut que les deux expressions musicales soient compatibles. Il lui faut donc de nombreuses écoutes et beaucoup de temps avant de pouvoir proposer une création.

*Ceci est cependant légèrement hors de propos pour moi. Car si j'admire ce qu'il est capable de faire, je n'ai ni l'ambition ni le besoin d'arriver au même degré de création. Je lui ai demandé de me montrer comment découper, atténuer et recoller. Avec ça, je devrais arriver à mes fins. Mais tout d'abord, même si la musique sera au cœur de mon film, il me manque un élément majeur : les images, du moins pour celles « **hors champ** », celles qui seront les plus courtes, les moins visibles et les plus fondamentales...*

Adam 2.

Un homme frappa à la porte. Il ouvrit sans même attendre l'autorisation de Georges. Ce dernier eut la surprise de voir apparaître Adam. Il l'accueillit en se levant.

Adam semblait comme hypnotisé. Il s'installa sur le fauteuil qui lui était réservé, s'enquit pour savoir si la caméra était branchée. Georges le fit patienter sans mot dire. Il fit les réglages de façon à retrouver l'atmosphère sombre et éthérée de la fois précédente. Dans sa tête, il se dit qu'il n'avait eu en effet qu'une vision parcellaire de l'histoire que Adam avait voulu partager et se montra ravi à l'idée d'avoir enfin le chapitre qui lui manquait. Bien sûr il ne pouvait en être certain. Il redoutait que Adam ne soit venu pour lui demander d'effacer toute trace de son passage. Cependant la demande quant au travail de la caméra le rassura. On ne demande pas si elle est en fonction pour ensuite l'interrompre. Une fois tous les réglages terminés et toujours sans parler, il lui fit signe des yeux qu'il était prêt.

- *Je suis désolé pour la dernière fois. J'ai découvert en partageant avec vous la réalité de mon histoire. Je vous avais promis un acte d'amour envers mes parents. Je vous avais même mis en garde sur le caractère non sexuel si je me rappelle bien de mes dires. Eh bien découvrir devant un inconnu tout ce que recouvrait ce témoignage me bouleversa et me bouleverse encore. Je ne sais pas pourquoi je suis aussi honnête avec l'inconnu que vous êtes. Peut-être et sans doute par respect quant à ce que vous avez provoqué. Car il est vrai que sans vous je n'aurais jamais revu le film sous cet angle obscur. Tenez. Il ne faudra pas omettre de me demander quelles conséquences cela va avoir sur ma vie d'homme. Je vous préviens, je risque de vous choquer. Bon. Je commence. Ou plutôt je recommence. Donc mes parents... Ils sont très pudiques. Jamais de témoignage d'affection en public. Je ne crois pas les avoir déjà vus s'embrasser ni même se toucher. Parfois l'un effleure l'autre et le second mime l'indifférence alors que tout le monde peut voir combien il tremble. Car au moins la chair ne ment pas. Et le frissonnement provoqué est en général bien visible. Pour ce qui est des différents, ils ne les cachent pas mais là aussi, ils font en sorte que personne ne puisse partager leurs disputes. Lorsque j'étais enfant, j'ai souvenir de les avoir vus se prendre par la main. Je crois que c'est la seule preuve de leur complicité qu'ils tolèrent. Avant ma naissance, je ne sais pas. Certains prétendent que l'embryon sait tout de ce qui se passe, qu'il ressent les émotions et les spasmes de sa mère. Alors si c'est le cas, j'ai su avant même ma mise en ce monde qu'ils s'aimaient. Et avec tant de gourmandise que j'ai dû en être initialement jaloux. Vous connaissez mon refus à intégrer ce que j'ai dénié comme étant « ma chambre ». Vous savez en quelles circonstances j'ai accepté de leur laisser une intimité que je devais réprouver. Mon grand-père... Je ne saurai jamais s'il m'a éveillé à tout ça à dessein ou si c'est simplement le fait que j'avais grandi. Sans doute un peu des deux. Il était tellement subtil et fin... Il paraît que je suis très intelligent. Si ce devait être le cas, je ne sais pas pourquoi, mais c'est immédiatement à lui que je penserai. Bref. J'ai observé que mes parents prenaient de la distance, qu'ils semblaient s'éloigner, que les désaccords devenaient nombreux et qu'ils ne tentaient même plus de les résoudre. Ils étaient comme résignés à la fin de leur amour. Je pense que c'est devant cette menace que je leur ai accordé l'intimité qu'ils devaient avoir avant. Je veux dire avant ma naissance, lorsque dans le ventre maternel j'étais si proche d'eux lorsqu'ils s'unissaient. Ils sont donc très pudiques. Sauf dans une circonstance, une seule. Lorsqu'ils sont enfermés dans le lieu dédié à leur sommeil partagé, leur chambre. Voilà pourquoi elle doit être close. Jamais ils ne s'aimeront en dehors d'une pièce refermée sur eux et eux seuls. La lumière, je sais qu'elle est présente quand ils s'aiment puisqu'elle s'en échappe par les côtés de l'entrée interdite, mais*

tout se passe comme si porte fermée, cela signifiait pour eux « personne ne doit savoir et personne ne saura jamais ». Sauf le bruit et quelque soient les circonstances. Avec des invités, mes grands-parents, des amis de passage, en vacances dans un autre lieu, avec quelqu'un qui dormirait ou tenterait de le faire juste à côté d'eux, là ils sont sans le moindre complexe. Dès l'intimité recréée, oui, ils s'aiment. On entend partout dans la maison les rires discrets de ma mère, puis ses soupirs impudiques, ensuite ses paroles cristallines chuchotées à l'oreille de mon père, enfin ses cris de plaisir aigus à peine étouffés. Pour lui, c'est pareil. Il lui parle d'une voix douce. On devine qu'il la complimente, qu'il lui déclare une nouvelle fois sa flamme et sa passion, puis enfin ses cris rauques signifient une nouvelle possession du corps et de l'âme de la femme qu'il aime, et ils recommencent. Car il ne lui fait pas l'amour une fois, mais toujours plusieurs. Ça dure des heures. Du temps volé au sommeil pour s'aimer. Et à la soixantaine, il en est encore ainsi. Tous les soirs ils s'aiment longuement, bruyamment. Qu'on les écoute ou qu'ils soient seuls. Ils s'aiment. Voilà pourquoi je ne voulais pas les laisser en paix. J'étais jaloux. Infiniment jaloux. Autant qu'ils sont amoureux. Le lit trop petit... Ils s'endorment accouplés. Vous savez tout. Vous comprenez maintenant « de l'acte d'amour ». Ma jalousie me dévorait. Je n'y ai renoncé que lorsque, assez grand, je compris que c'était ça ou une séparation. Car pour eux, s'aimer c'est aussi faire l'amour tous les soirs. Jamais dans la nature, jamais en présence d'un autre, toujours volets clos, mais s'aimer. Il y avait donc bien un double sens dans mon aveu. Voilà. Je pense avoir tout dit, je m'en vais.

Il se leva, ouvrit la porte et se retourna une dernière fois avant de disparaître.

- *J'allais oublier. Ma femme... Elle n'aime pas l'amour physique. Donc entre nous, il n'y en a presque pas. Nous nous embrassons sans gêne au milieu des autres mais nous ne nous aimons pas dans l'intimité. C'est comme ça. Finalement, deux parents qui s'aiment, cela n'est pas sans effet sur leur enfant. Mais grâce à votre silence, j'en connais les conséquences. C'est parce que je sais au plus profond de moi que jamais je ne saurais aimer une femme comme elle le mérite. Comme mon père aime ma mère...*

Il s'en alla, laissant Georges en rêverie sur le hasard facétieux qui avait mis le visage de son confident dans l'obscurité, celle qu'il craignait depuis sa naissance, de peur d'être exclus de l'amour de ses parents, comme une intuition démoniaque qui lui fit faire le nécessaire lors de sa vie d'adulte pour qu'elle s'avéra juste. Au dernier moment, Georges se le va et courut dans l'escalier.

- *Les conséquences. Vous m'aviez promis les conséquences... Revenez je vous en supplie. Ne me laissez pas, ne nous laissez pas ainsi sur une vision parcellaire de votre magnifique témoignage.*

L'homme sourit. Il s'installa de nouveau face caméra et reprit.

- *Pleine lumière je vous prie Georges.*

Il attendit la confirmation de Georges par un hochement de tête. Il fixa l'objectif et déclara.

- *Iara. J'ai enfin trouvé ma place. Elle est auprès de toi. Je m'en voulais de ne pas être un bon mari. Je viens de comprendre pourquoi ce sentiment. Je ne suis pas mon père, tu n'es pas ma mère. Nous n'avons pas à rejouer le modèle de mon enfance. Car il ne faut pas confondre mari et amoureux. Je suis peut-être un piètre*

amant mais je vais devenir le mari de tes rêves. Il fit une courte pause et termina dans un rire, et ce soir nous ferons l'amour si tu le veux bien.

L'homme sortit. Georges resta interloqué comme à chaque fois et se demanda :

- *Saurais-je moi aussi transmettre ce que je n'ai pas, comme le curé de Bernanos ? J'ai l'impression d'errer sans but mais je guide moi qui ne vois rien, n'entends rien, ne perçois rien...*

Quelle chance d'avoir entendu ce témoignage. Adam est revenu, comme me l'avait promis mon intuition. J'avais la tête vide de ce qu'il allait partager en ce deuxième temps et c'est grâce à cela que j'ai pu m'ouvrir à ce pan si intime de sa vie. Je vaquais sur mes rushis concernant mon film rémunéré et il apparut. Dans mon bureau... Car j'ai un bureau et j'y travaille avec assiduité, je ne peux plus le nier désormais. Ai-je deux maisons ? En suis-je déjà là ? Quand me viendra l'idée d'y mettre un lit pour mes nuits sans « elle » ?

Je fanfaronne mais cela me pèse de plus en plus. Ma femme ne crée plus mon excitation. Ou plutôt, j'ai grande honte à l'écrire, mais son mode de séduction me paraît grossier. Oui je n'y résiste pas encore et j'ai du désir pour elle. Mais il n'est plus assouvi. Je ne peux effacer de ma mémoire le souvenir des bras et des odeurs de Jeanne. Donc l'amour est bien autre chose que le transport rapide achevé par une plaisanterie sur ma gaucherie que je connais avec « elle ». J'entends des histoires dans lesquelles les gens parlent, échangent, se contredisent et s'aiment. Moi je ne connais de cela que pas grand-chose, juste la conclusion, hâtive en plus !

Adam avait un mal-être et un amour. Les deux étaient entremêlés. Il savait que le cadenas qui les liait avait une clé mais ne la trouvait pas. Alors il a parlé. Il m'a parlé. Mais dès ce soir c'est à Iara qu'il parlera. Et de leur échange naîtra un nouvel équilibre. Avec ou sans amour physique qu'importe. Mais ils auront échangé, compris et seront repartis main dans la main. Du moins j'espère. Car je suis persuadé que Adam n'aura pas ouvert la trappe de ses souvenirs enfouis pour rien.

Son histoire est belle je trouve. Révélatrice également. On ne s'aime pas sans en laisser une trace tout autour de nous. Car ce sentiment laisse des odeurs, des arc-en-ciels autour de soi, et chacun de ceux qui côtoient l'heureux couple pourrait témoigner : ils se sont aimés. Il lui en aura fallu du temps à cet homme pour le comprendre. Mais comme il sait désormais, je ne m'inquiète guère pour lui.

Pour moi c'est une autre histoire. Une histoire faite des révélations que vous me fîtes tous et toutes. Des éclairs violents qui m'ont touché en plein cœur. Je me dis que ce projet doit beaucoup à Laurine certes, mais à un besoin plus enfouis que celui de Adam. Une pulsion. La question est de savoir si elle est vitale ou destructrice.

Car j'ai encore du désir pour toi ma femme, mais à force de frustration, qu'en restera-t-il ? Déjà que je m'oblige désormais à être « prompt », mais en plus il me faut supporter des plaisanteries douteuses, toujours les mêmes sur mon empressément supposé. La dernière fois j'ai failli lui hurler qu'avec une autre, j'avais pris mon temps, que nous avions tous les deux tournoyé main dans la main, que l'amour ce n'était pas la misérable étreinte que je pratique depuis tant de temps en ressentant tant de désarroi pour toute récompense.

Je m'emporte... Je m'emporte car j'ai peur...

*

J'ai été officiellement présenté à l'équipe ouvrière de Soissons comme un stagiaire qui allait toucher aux différentes fonctions, qu'il fallait accueillir, former et accompagner. Trois jours par service.

Je n'ai avoué à « qui je sais » que je ne rentrerai pas avant vendredi soir seulement par téléphone. Elle était furieuse comme prévu. Elle m'a raccroché au nez comme elle sait le faire quand elle ne veut pas discuter. Je crois qu'elle a fait allusion à ses partenaires de musique habituels, sans que je puisse deviner si derrière ces menaces il y avait une revendication de liberté physique comme je l'ai vécu en jeunesse avec elle. Je ne sais d'ailleurs pas si à ce jour elle m'a toujours été fidèle ou non, mais hélas, même si je suis encore passablement jaloux, cette question est en train de devenir sans importance aucune.

En tout cas, ce fut l'occasion de réduire ma présence auprès d'elle à un bref appel en matinée et un autre en soirée. Pour celui du début de journée, elle a tout le temps répondu, faisant preuve de son impatience à me retrouver. Pour celui de soirée, elle n'a répondu qu'une seule fois et je préfère ne rien savoir de ses occupations. Je vais rester sur

l'impression d'amour qu'elle m'a donné lorsque nous avons pu échanger quelques mots, je devrais dire quelques larmes.

Pour mon intégration chez « CDG-quality » par contre, ce fut une franche réussite. Les employés que j'ai rencontrés se sont montré charmants pour beaucoup, courtois au minimum pour les autres. Ils m'ont montré la réalité de leur fonction. J'ai pris grand soin à ne faire que les écouter, pour tenter de comprendre, sans la moindre allusion au film. Ce n'est qu'à la fin du troisième jour, au prétexte de mon départ pour un autre service que je leur ai proposé de prendre quelques photos, un court rush, mais surtout je leur ai demandé à chacun de me montrer quelque chose. Si possible un angle, une image, une lumière qu'habituellement on ne montre pas, ou qui les aurait marqué, ému, etc. Ils ont coopéré pour l'essentiel avec enthousiasme, comme s'ils allaient pouvoir se libérer d'un fardeau, comme s'ils étaient mes témoins filmés dans mon bureau espérant une indicible confiance qu'eux-même n'avaient pas encore saisie. Bien sûr il m'a fallu promettre assez souvent que les visages n'apparaîtraient pas ou seraient méconnaissable du fait de l'angle ou de la pénombre, mais j'ai obtenu bien plus que ce que j'aurais jamais osé espérer.

Ce n'est pas pour autant terminé. Je serai contraint d'y passer une semaine encore, peut-être même deux. Et je vais devoir concilier cela entre le marteau et l'enclume. Le marteau c'est la direction du service communication qui me presse, et l'enclume porte un prénom que j'ai suffisamment écrit pour ne plus avoir besoin de le préciser, d'autant plus que je me suis promis de ne plus le mettre dans ce carnet désormais.

*

Horribles moments à mon retour. La chèvre a voulu ménager l'enclume et se retrouve dans les choux. Trop douloureux. Je ne vais pas écrire, je vais me consacrer à Victoire. Mon projet me fait du bien au final sur des aspects que je n'aurais jamais imaginé en l'entamant. Quel chemin m'as-tu fait emprunter Laurine ?

Partie III : LA TRESSE.

Victoire.

- *Je commence ?*

La femme conjugait un indéniable charme, une beauté naturelle et une indifférence vis à vis de ces précieux atouts. Son visage était marqué. Elle précisa rapidement qu'elle venait de vivre un profond chamboulement qui avait engendré une tempête ayant tout emporté sur son passage. Elle semblait vouloir ainsi s'excuser des traces que le temps et les crises avaient imprimées sur un visage qui avait dû être parfait auparavant.

Elle était venue lors d'un premier rendez-vous. À deux ils devisèrent. Le but de la femme était de savoir si elle allait se confier ou non, si oui jusqu'à quel point, et si enfin elle serait capable de se laisser déborder par son propos, ce qui l'obligerait à en dire bien davantage que ce que la raison lui aurait dicté. Georges avait désormais une habitude de telles réticences. Il les souhaitait même maintenant. Il avait eu l'exemple de Claudine encline auprès de lui à un épanchement malsain qui l'interrogeait toujours sur l'intérêt pour lui d'un tel témoignage, pour elle du but qu'elle pouvait y rechercher.

Il sut donc par son expérience la mettre à l'aise, inspirant sa confiance. Épuisée par l'entretien, elle prit congé mais promit de revenir, ce qu'elle faisait en cet instant.

En face d'elle, Georges avait braqué la caméra sur son visage et uniquement lui. Non pas qu'elle fut disgracieuse comme conté juste avant, bien au contraire puisque le corps était harmonieux, mais parce que les plis naissants sur son visage se contractaient ou disparaissaient au gré des émotions qu'ils trahissaient. Et en bon professionnel, Georges avait tout de suite repéré cette façon bien à elle d'appuyer ses propos par ses traits, en marquant ainsi la sincérité de ce qu'elle partageait.

Victoire était mariée à Laurent. Une union qu'elle qualifia de « *raisonnable* », ses traits trahissant ce qu'elle jugeait désormais comme « *ennuyeuse* ».

- *Je ne vais pas vous décrire cette banalité du quotidien sans intérêt. Je ne vais pas non plus risquer de salir la mémoire de celui qui fut mon époux. Il n'est pas méchant. Ou plutôt il ne l'était pas. Sans fantaisie, mais peut-on attendre de l'inventivité d'un actuaire ? Elle riait. Mais je l'ai tellement blessé qu'il n'a pas été vraiment élégant par la suite. « De l'acte d'amour ». Vous en avez de bonnes vous ! Quand j'étais petite fille, mon père me disait « la vie, ce n'est pas gratuit ». Il me rappelait son credo pour que je me lève, pour que je fasse du sport, pour que je ne traîne pas devant la télé ou au lit à paresser. Avec le temps, en regardant autour de moi ce que les autres font de leur vie, je crois qu'il a raison. Il a oublié cependant une autre mise en garde. L'amour non plus n'est pas gratuit. C'est ce que je suis venue partager avec vous. Ma pudeur naturelle m'aurait plutôt incitée à ne jamais confier ce que j'ai vécu. À personne. Mais en repensant à sa phrase mille fois prononcée, en ayant réalisé combien celle concernant l'amour aurait dû l'être, je me dis que mon témoignage pourrait être utile à d'autres que moi.*
- *Vous pensez que ce que l'amour a créé dans votre nouvelle vie est négatif ?* intervint Georges.
- *Que non !!! Mais que de cris, de douleurs, de souffrances ! Dieu que le prix à payer a été élevé. Et si encore il n'avait été supporté que par moi ! Mais non... Tant ont souffert dans cette histoire. Pas seulement moi et la personne qui partage ma vie désormais. Les traits se radoucirent sur l'instant, montrant l'apaisement et la*

certitude d'avoir bien choisi. *Je suis tellement heureuse... Nous le sommes à deux. Oui c'est beau l'amour. Mais c'est tellement cher ! Bon. Je reprends.*

Elle expliqua comment un été, au prétexte d'une mission indispensable apparue au dernier moment elle fut contrainte soit d'annuler leur séjour en bord de mer sur la côte bretonne, soit d'y aller seule. Elle choisit la deuxième solution. Quatre semaines de solitude en compagnie de familles épanouies dans une petite station balnéaire désuète des côtes d'Armor.

- *Avec un temps capricieux qui commandait seul les heures de baignades, celles des marches sur les sentiers, celles du repos lors des averses qui liquéfient les corps et traversent puis transissent les âmes. Bref. La Bretagne dans sa réalité magique. Soit vous l'adorez et vous acceptez ce temps changeants, soit vous la détestez et vous la fuyez. Moi j'ai ainsi appris à la chérir.*

Elle passa ses longues semaines à observer « *les autres, ceux qui s'aiment* ». Et, bien malgré elle, Victoire vit des couples qui se déchiraient, d'autres qui montraient leur affection et la passion toujours présentes malgré les années, des enfants parfois capricieux, parfois étonnant, animés d'une vie qui leur était propre, bien loin des schémas que leurs parents devaient avoir prévu pour eux. Elle vit le lendemain la réconciliation de ceux qui se détestaient la veille, le courroux de ceux qui se regardaient gourmands il y avait quelques heures à peine. Elle vit les enfants juste avant désobéissants émerveiller leurs parents par leurs traits d'humour, par leur aide, par l'entente dans la fratrie.

Et en soirée, dans la solitude de son lit, elle ne put s'interdire de penser, revoyant les saynètes de la journée. Elle ne put s'empêcher de comparer avec sa vie, celle qu'elle aurait avant cet exil forcé qualifiée de « *réussie* » et qui maintenant, bien malgré elle, n'appelait que deux autres attributs, « *l'ennui et la vacuité* ».

- *Papa m'a donc appris qu'il fallait bouger son corps et faire fonctionner son cerveau, il a bien fait. Il a omis de me dire pour l'amour et je le lui pardonne. Par contre, ne pas m'avoir dit que la vie ça doit pulser, ça c'est une véritable faute. Par elle je me suis fourvoyée et Laurent aussi, croyant que j'étais cette femme rangée, à l'abri des passions, des pulsions, ce qui était totalement faux. Avec Laurent, rien ne dépassait jamais. Pas de cri, pas de bruit, le silence est d'or. Comme dans mon enfance avec mes parents. Je ne voudrais pas me mêler mais je trouve que leur amour est inutile puisqu'il ne se passe jamais rien entre eux. La seule chose qu'on puisse dire à leur égard est « ils n'ont pas divorcé », c'est tout... Donc dans cet ennui universel qui colle à la peau comme le sel après le bain quand il fait trop chaud, j'errais moi aussi sans but. Et un jour...*

Les yeux et les ridules marquaient un étrange mélange de nostalgie, de regret et de passion.

Cette fin d'après-midi, Céline, la compagne de Théophile revenait de la plage. Elle vit son homme en compagnie d'une femme qu'elle ne connaissait pas. Il s'agissait de Victoire.

- *Bonjour Madame. Théophile tout entier absorbé par votre présence aura oublié de me présenter. Je suis Céline sa compagne. Et à moins que de vouloir me l'enlever, vous allez devoir supporter ma présence.*

Elle déclencha ainsi le rire de l'improbable couple. Ils se présentèrent de façon plus sérieuse ensuite et choisirent de s'attabler dans un restaurant tout proche vue mer. Là ils commandèrent une bouteille de champagne qu'ils sirotèrent en devisant de façon légère.

De ce souvenir, Victoire n'évoqua aucun contenu mais simplement la grâce de l'instant, la légèreté qui avait été absente depuis si longtemps, depuis son mariage avec Laurent, et un sentiment de vie qui l'avait abandonné encore bien davantage depuis son exil forcé. Tout d'un coup, observant la baie grouillante de familles, de couples, de personnes âgées seules, en couple, ou en groupe, elle trouva pour la première fois l'endroit accueillant, séduisant même.

- *De ce jour, la petite cité ne me laissa plus indifférente comme lorsque je la regardais avant avec politesse et réserve, même si je l'ai profondément détestée dans les jours qui suivirent.*

La première bouteille fut suivie d'une deuxième, accompagnée de quelques charcuteries et fromages, puis d'une troisième. Les langues étaient déliées, la communion de l'instant magique agissait.

Moins en contrôle de son esprit, Victoire raconta sa solitude du fait de la mission urgente de son époux, plaisantant sur le fait que si ce soir il devait devenir cornu, ce serait par sa faute uniquement. Céline à son tour folâtra, disant que jamais elle ne laisserait son Théo seul avec une aussi jolie femme, connaissant les penchants de ce dernier pour le sexe opposé.

- *Je prends les deux !* s'amusa Théophile.
- *Chiche ?* répondit Victoire l'œil pétillant.

Redevenue sérieuse, Céline lui demanda si elle était prête à aller « *jusqu'au bout* ». C'est à ce moment que Victoire vit défiler la solitude qui était sa seule compagne depuis Laurent. Elle se remémora les rêves érotiques qui avaient peuplés ses nuits lorsqu'elle était jeune fille, ceux qui revenaient depuis son bannissement. Et elle osa.

- *Je suis en manque. En fait, depuis mes épousailles, je l'ai toujours été, sauf qu'on me l'avait caché. Ma vie est un ennui sans commencement, j'espère avec une fin. Dans une semaine, je retourne au couvent. Si vous saviez comme je suis en manque d'amour et de sensation,* dit-elle dans un souffle, pour regretter les effets de l'alcool juste après.

Mais il était trop tard. Céline aussi interloquée que Victoire vit Théophile se lever, payer l'addition, puis prendre chacune des deux femmes d'une main, les emmenant en courant vers leur chambre.

- *Nous fîmes l'amour. À trois. Je n'avais jamais connu, ni même pensé que cela pouvait se faire. Toute la nuit. Il faut dire que, prévoyant, Théo avait mis au frais d'autres bouteilles du breuvage qui me fit perdre la raison. Pour mon plus grand désespoir et mon plus grand bonheur. Au début, j'avais aussi peur que Céline. Mais Théo réussit à nous rassurer, à nous mettre à l'aise tant bien que mal, à nous montrer qu'il nous aimait. Alors au fil des minutes, des soupirs, des coupes fraîches, nous nous sommes aimées¹ à trois. Une nuit d'amour. Une nuit hors normes. Une nuit pour réapprendre à vivre. Sauf que... Il s'était passé en nous plein de choses. Des bouleversements fondamentaux dont nous n'allions pas nous remettre. Je n'allais pas en sortir indemne. Le temps n'arrêta pas sa course folle. Le matin vint nous prendre à son tour. Je les ai embrassées¹ longuement. Tout le monde pleurait. Puis je suis repartie. Dans mon antre glacé. Tous ses traits exprimaient le désespoir et la souffrance. Ce fut horrible. Une semaine sans sortir, sans manger, sans respirer. Et en plus je voyais le visage ravi de Laurent. Comme s'il se repaissait de cette femme punie d'avoir osé aimer. Comme s'il avait enfin la*

certitude que mon thermostat était sur « zéro », que plus jamais il n'en bougerait. J'ai cru mourir mais j'étais hélas bien vivante. Le calice n'était pas bu jusqu'à la lie. Il en restait encore de la souffrance et de la béance... Excusez-moi. Elle essuya ses yeux par un mouchoir tendu par Georges. Puis le pire. La dernière nuit. Je savais qu'ils repartaient le lendemain, que mon calvaire de les savoir si proches allait s'achever, que celui ne plus jamais vivre ça allait commencer. J'ai enfin compris que ce n'étais pas une partie de jambes en l'air, ni même une renaissance, mais une rencontre de l'amour. J'étais amoureuse et des journées d'errance, une nuit de souffrance me l'ont montré. Je ne pouvais plus l'ignorer, je ne pourrais plus feindre. Plus jamais. J'étais perdue, sans espoir, sans une planche de salut. Alors je suis partie au matin. En robe de chambre, le visage défait, comme si j'avais été battue. Sauf que oui, je l'avais été. Frappée, humiliée, blessée par un morceau de vie qu'on m'avait fait goûter et qui allait se dérober à jamais. Je me suis présentée sans honte, j'étais bien au-delà de l'amour propre. J'ai sonné... Ils n'étaient pas encore partis. Mon amour était là. J'ai eu peur, très peur. Je me suis alors répété que j'étais amoureuse. Bêtement et définitivement amoureuse. Mon amour était juste devant moi, l'air défait comme moi. Nous nous sommes enlacés puis embrassés longuement. Un baiser qui n'est toujours pas achevé. Ses traits de nouveau riaient. La suite fut un enfer et un paradis. Je suis rentrée comme une folle. Ah... Je vous dois une parenthèse... Petite, j'ai toujours voulu être mère. Sauf que avec Laurent nous n'avons jamais réussi. Même la médecine ne comprenait pas. En tout cas, in vivo ou in vitro, ça ne marchait pas. J'ai depuis compris que c'était mon corps qui se rebellait et me hurlait d'arrêter cette comédie de la femme heureuse en appartement bourgeois, avec des amis bourgeois et une vie convenue. J'ai eu donc à mon retour un prétexte tout trouvé pour annoncer quelques semaines plus tard mon infidélité. « Je suis enceinte » ai-je dit un soir. Je vous passe les hurlements, les noms d'oiseaux, les images de fille de mauvaise vie, de traînée. Mais au moins, c'était irréversible. Comme mon état de primipare. Impossible de revenir en arrière. Laurent ordonna le divorce. Car il ordonnait toujours. C'est aussi ça « l'équilibre bourgeois à l'ancienne ». Dans l'autre couple, ce ne fut guère mieux. Là aussi invectives, reproches au prétexte d'un état amoureux qui aurait été interdit. Les galipettes oui, l'amour non. La jalousie, la blessure, le désamour en somme. Comme si l'amour était gratuit. Sauf que non, définitivement non, on ne fait pas l'amour avec quelqu'un sans en payer le prix. Vraiment papa, tu aurais dû me l'apprendre. Ses yeux riaient, infiniment fiers. Donc une séparation violente. Mais au moins, depuis je suis heureuse. Mère et amoureuse. Voilà. Je sais, elle est banale mon histoire jugerez-vous peut-être. Mais non. L'amour n'est jamais banal. Car « on ne s'aime jamais en vain » crie la chanson. Je vais partir. Je suis contente d'avoir pu vous conter cela, même si à cette heure je ne sais pas encore pourquoi.

- Pour qu'un jour Céline la voit sur grand écran et puisse vous pardonner peut-être ? osa Georges.
- Céline ? Quelle drôle d'idée... Céline... Ah oui. C'est vrai. J'ai omis de vous le dire. Céline est ma femme. Elle est la mère de notre enfant. La conception... J'étais dans ses bras. Dans l'océan de son amour lorsque j'ai été fécondée. Et comme je l'aimais fondamentalement, comme on n'aime qu'une seule fois, mon corps accepta cette offrande. Il se sacrifia pour donner la vie, pour créer un nouvel amour avec elle.

Victoire se leva, faisant présent une dernière fois à la caméra de la preuve par les marques sur son visage de son rayonnement, des souffrances passées, de sa maturité dans sa vie de femme, de la certitude d'avoir trouvé enfin sa place, puis se rassit.

En face du fauteuil bientôt promis à redevenir vide dans la perception qu'il avait de la suite, Georges hésita puis coupa la caméra. Il semblait perdu dans ses pensées.

- *Je m'en doutais*, déclara Victoire qui semblait tout comprendre en un instant, comme si elle lisait dans le cerveau de Georges, y voyant un irrépressible besoin à son tour de s'épancher. *Allez-y !*

Bon. Le cobaye a changé de place. C'est lui qui tient la molette de la caméra. Oserai-je ? Oui, il le faut. Victoire a vaincu toutes mes réserves, toute ma timidité. Elle m'a simplement expliqué que pour elle j'étais un oiseau. Non pas un aigle ou un albatros mais un petit, un tout petit oiseau qui pourrait paraître insignifiant à celui qui ne sait regarder. Bien sûr je n'ai pas pu deviner à quelle espèce elle faisait allusion. Alors elle m'a donné un indice.

- *Un oiseau de bord de mer qui fouille la grève à marée basse de son bec effilé, lui dit Victoire. Il volette et sautille. On le voit poursuivi par les vagues cherchant sa pitance dans le sable. Toujours à la limite du flux et du reflux. Comme si c'était à cet endroit précis que se trouvait ce qu'il semblait vouloir atteindre désespérément. Oui, le naturaliste dit qu'il se nourrit, mais pour moi il est en quête. Il fouille pour trouver le trésor enfoui qui est presque sous nos yeux. Car nous pourrions le chasser d'un revers de main et retourner le sable pour l'y trouver. Sauf que nous ne le faisons pas. Exception faite des enfants à l'été qui construisent, détruisent et observent le ressac qui vient lécher leur château patiemment édifié. Et vous, avec votre objectif, vous faites de même. Le trésor c'est l'amour. Vous osez le transcender dans le quotidien banal d'une personne ordinaire comme moi. Vous vous en émouvez, c'en est beau et touchant. Vous êtes un pluvier...*
- *Un pluvier ?*
- *Oui. Cet oiseau est ainsi nommé par le règne des hommes.*
- *Ah... C'est étrange. J'ai passé une journée entière à les observer. Je ne pensais pas contempler le miroir de mon âme... répondit Georges infiniment pensif. Vous n'êtes pas banale savez-vous ?*
- *Une femme aime une personne, homme ou femme peu importe. Un soir d'ivresse elle en aime une autre, je veux dire physiquement, puis elle se prend en pleine figure une révélation : elle l'Aime. Et l'autre en retour fait la même découverte. N'est-ce pas d'une affligeante banalité ? Et pourtant vous avez été ému par cette illumination qui ne devrait pas en être une. Je ne peux que supposer que les autres personnes qui se seront confiées sous l'œil inquisiteur de votre caméra en auront fait de même et pour la même émotion. D'où ma question Georges : aimez-vous ? Êtes-vous aimé ? Ne serait-ce pas le sens de votre quête la réponse à cette simple question ?*
- *Mais Victoire... Comment le saurais-je ? Bon. Vous avez gagné. Moi aussi il me faut mettre en confiance celui que j'appelle affectueusement dans le silence de mon journal un cobaye. Je le fais pour qu'il accepte l'impudeur de sa confiance. Pluvier... Vous avez fait de même. Je vais vous dire sans caméra et sans micro mon histoire d'amour alors...*

*

Georges s'installa, ferma les yeux et raconta sobrement.

Il ne n'évoqua pas les premières années mais se déclara impressionné par la sensibilité de Victoire à propos de l'émoi engendré, certainement voulu, par la construction de ce film. Il partagea la volonté de ne trahir aucun des intervenants. Il parla des doutes que créèrent en lui des témoignages d'une puissance qu'il n'avait jamais imaginée avant d'être touché par leur sincérité. Il n'évoqua pas son incartade avec Jeanne mais décrivit une relation que Victoire qualifia « *de pouvoir* » entre lui et Vera. Georges ne comprit par sur l'instant en quoi cela pouvait paraître évident à un œil qui ne les connaissait pas.

Il partagea l'émotion qui fut la sienne en effet en observant les pluviers. Victoire s'étonna qu'il eut pu ainsi rester immobile à les regarder une après-midi entière. Georges en sourit, rappelant que c'est presque elle seule qui l'avait annoncé devant une caméra muette et aveugle.

Puis il en vint à son projet professionnel pour « *CDG-quality* » qu'il détailla par le menu. Victoire se déclara enthousiaste en entendant ce qu'il comptait en faire, comment il allait conjuguer expression officielle et message sous-jacent. Il lui promit de lui envoyer un exemplaire de ce qu'il aurait réussi à réaliser en temps voulu, si jamais il y arrivait, mais

surtout de la mettre dans la confiance quant aux effets de ce reportage légèrement « amélioré ».

Il dut ensuite expliquer les contraintes de présences sur les lieux actuels de l'exploitation, les semaines d'absences nécessaires et surtout sa peur en devant annoncer la troisième à son intransigente épouse. Victoire tiqua quand il raconta mais ne s'en expliqua pas.

- *Lorsqu'un soir après l'amour je lui ai expliqué que j'allais devoir y retourner une nouvelle fois pour une semaine complète, elle est entrée dans une colère noire. Elle m'a fait une scène entre pleurs et fureur. J'ai voulu discuter avec elle mais bien mal m'en prit. Nous n'avons jamais pu échanger sur le moindre sujet relevant de notre vie à deux, et ce n'était pas en cette soirée que ça allait changer. Elle a couvert ma voix de ses pleurs, s'est bouchée les oreilles, s'est enfuie dans la salle de bain et en est ressortie plus menaçante que jamais. Si jamais je l'abandonnais une nouvelle fois, j'allais voir ce que j'allais voir. Elle me jura son absolue fidélité même lors de ses voyages avec ses camarades, mais me promit qu'elle allait s'offrir à qui elle voudrait si jamais j'osais lui désobéir. Désobéir... Voilà le verbe qu'elle employa. C'est là que je compris ce que vous venez de verbaliser peu avant. Un jeu de pouvoir... J'ai tellement été déstabilisé qu'elle est arrivée à ses fins. Je n'avais plus envie de parler. Je me suis tu. Je devais avoir les yeux dans le vague. Au début, j'ai réentendu et revu mes témoignages patiemment collectés. Cela me fit pleurer tandis qu'elle continuait à hurler des menaces que je n'entendais plus. Le contraste entre l'affect qui me fut à chaque fois présenté et cet ersatz de sentiment amoureux m'a rendu infiniment triste. Comment avais-je pu me leurrer à ce point et si longtemps ? Encore une question, sauf que cette dernière anticipait toutes les autres, y répondant en même temps. Le cercle se refermait et j'en avait peur. Puis j'ai revu mes oiseaux, mes pluviers comme vous dites et je me suis calmé. Vous savez Victoire, j'ai un aveu à vous faire que vous devrez comme le reste ne jamais partager. À personne, pas même votre compagne...*
- Ma femme, précisa Victoire.
- Oui. Voilà. Avant j'étais un piètre amant. Je n'avais connu que Vera. Elle riait de mes prestations mais me disait en être enchantée car ma gaucherie l'émouvait me répétait-elle. Je n'ai jamais compris pourquoi. Puis un jour, j'ai connu une autre femme. C'était... Disons magnifique même si aucun de nous n'était amoureux, du moins en dehors de « l'acte d'amour » justement. Et depuis, chaque soir je simule dans les bras de Vera. Je ne suis plus un mauvais partenaire, je crois même que c'est le contraire, mais j'ai perdu mes pulsions en apprenant l'amour auprès d'une autre. C'est monstrueux... Je ne savais pas qu'un homme pouvait simuler, même en « concluant », si vous voyez ce que je veux dire. Tout ceci est tellement lourd. J'en ai fini, je n'ai plus rien à ajouter Victoire...
- Si. La réponse à votre question. Pourquoi votre femme était-elle satisfaite de votre prétendue médiocrité au lit ? Pour celle-là ce sera à vous de trouver la réponse. Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas vraiment difficile. Par contre, juste avant notre « entretien », c'est bien comme ça que vous dites, vous m'avez posé une autre question. Sur l'amour encore. « Comment sait-on si on aime et si on est aimé ? », rappelez-vous.
- Alors ?
- Quand on aime Georges, on le sait...

*

Voilà où j'en suis. Victoire m'a fait parler, mais j'ai été malhonnête. J'ai refusé la caméra et le micro. Mes paroles ont été emportées par le vent. Après ce court échange Victoire est partie. Je lui ai demandé de rester mais elle m'a assuré qu'elle n'avait plus rien à m'offrir. Je savais qu'elle avait raison, qu'il me fallait digérer cette prise de

conscience sans penser aux conséquences. Alors je l'ai regardée s'en aller. Je ne sais pas où j'en suis mais je crois savoir où je vais, du moins vaguement. Une vague encore. L'océan m'appellerait-il ? Je sais une chose avec certitude, je vais devoir passer un jour de l'autre côté de la caméra. Je sens même que ce devrait être la conclusion de cette expérience déconcertante.

*

Je reprends ma plume après de longs jours sans autre activité que la souffrance. Je m'en explique.

J'ai fait fi des menaces et je me suis absenté une semaine. J'ai même pris grand soin à ne pas revenir le samedi alors que ce jour-là je n'ai pas travaillé. Je me suis obligé à faire le touriste dans ce département de l'Aisne que je ne connaissais pas. La solitude m'a fait du bien tant je redoutais mon retour et son cortège de hurlements ou de pleurs. Mais j'ai été contraint de revenir...

L'accueil fut celui qui m'étais promis. « **Elle** » était d'un calme qui trahissait une colère profonde. Elle m'assura avoir mis sa menace à exécution. Elle avait couché avec un certain Dino. Je ne sais pas qui est cet homme. J'ai été infiniment jaloux. Des cris, des pleurs des deux côtés. Un déchirement sans pause en dehors des pulsions des corps qu'elle sait si bien solliciter. Elle est très forte. J'ai eu un plaisir aussi immense que malsain. D'une part je la désirais de par le fait monstrueux pour moi de savoir qu'elle s'était offerte à un autre homme une nouvelle fois, une première fois depuis que nous étions « **ensemble** », d'autre part je l'ai possédée et je l'écris sans honte. Je lui ai fait l'amour lentement, longuement puis fougueusement. Tellement qu'elle a hurlé elle qui ne fait jamais de bruit. Mon dos est lacéré, mon orgueil est enterré par son infidélité et grandi par mes exploits. Car désormais elle sait de quoi je suis capable. D'ailleurs de ce jour, elle ne me regarde plus de la même façon. Sauf que...

Sauf que moi non plus. Dix jours à brûler sur une banquise aveuglante, entouré d'une froid mordant et qui tue à petit feu. Chaque journée entre enfer et paradis avec un problème, un gros problème. Tout cela se déroulait au même endroit : entre ses bras. Mais mon corps a fini par se rebeller. Au fil des jours, le plaisir disparut de nouveau, jusqu'à ne plus me laisser qu'un désir puissant et inassouvi, avec en plus les mêmes menaces récurrentes, son injonction à me voir « **obéir** » et les mots prononcés devant Victoire. Alors j'ai compris que ce n'était plus possible. Désormais je dors dans mon bureau. Un petit lit de camp que je replie au matin. Mais de toute façon mon reportage est quasiment bouclé. Il me reste à recevoir Lucas. Après j'arrête. Je mets un point final.

Pour Soissons, montrant mon indifférence au chantage, j'y suis retourné quelques jours encore. J'avais d'excellents rushs, mais il me manquait quelques plans. Je les ai obtenus, j'ai pu ainsi promettre un produit fini à la direction qui m'avait montré son impatience à plusieurs reprises. La bande son, voilà ce qu'il me reste à faire. J'ai les musiques, il me faut les découper en veillant à ce que le rythme soit parfaitement adapté à celui de l'image. Joan est venu dans mon bureau et m'a montré. C'est assez simple au final. J'ai dû lui raconter mon projet, l'autre, « de l'acte d'amour » pour le remercier. Il a voulu témoigner mais j'ai été inflexible. Pas question de mettre sur pellicule une personne que je connais, surtout si je l'aime d'une façon ou d'une autre.

Tiens ! J'ai dit que je l'aimais. Un amour d'ami bien sûr. Jamais je n'aurais osé avant. Mais avant quoi ? Le projet et sa réalisation ou « **Elle** » et ses atermoiements qui m'ont ouvert les yeux ? Elle continue à tenter de me faire tourner en bourrique d'ailleurs ! De nombreux pleurs, de la dentelle et un peu de sexe. Je crois que ma décision va bientôt tomber alors je mime l'ancien Georges, celui qui ne lui résistait jamais et en rien, à tolérer qu'elle couche à droite à gauche tandis qu'il patientait. Juste au moment où tu allais t'offrir enfin à moi, sentant ton jouet s'échapper alors que j'étais encore puceau, tu es sortie cinq minutes trop tôt Vera. Si seulement tu avais patienté ce court intervalle, je serais devenu un homme dans les bras de Anne et je me serais certainement envolé loin de tes attraits. Tout est dit. Maintenant j'attends la fin de mon film publicitaire et Lucas.

Je crois que je vais mieux.

Lucas.

L'homme semblait frêle. Il était plutôt petit. La première impression qu'il donna fut celle d'une belle personne, toujours habillée de bienveillance et d'un sourire pour l'étranger qu'il croisait.

Georges le fit s'asseoir. Avec le temps et l'expérience, il ne commençait plus par la description du projet ou le fonctionnement de la caméra. Autant que possible il laissait la prise de vue se faire sans la signifier à son interlocuteur mais faisait tout pour le mettre à l'aise. Il laissait ainsi le temps pour la rencontre, la confiance nécessaire mais aussi la découverte.

À sa grande surprise, cet homme dont on aurait pu croire qu'il était écrasé par la vie prit l'initiative. Il lui dit avoir eu l'adresse par une femme rencontrée par hasard. Il allait lui donner son nom mais Georges l'arrêta sans comprendre pourquoi. Ce dernier s'amusa du fait que ses annonces avaient été au final d'un certain secours pour l'obtention de témoignage, mais que c'était bien plus le bouche à oreille qui semblait fonctionner. En retour, Lucas lui fit remarquer que c'était plutôt un magnifique compliment, même si cela pouvait signifier que ses talents d'annonceurs laissaient de prime abord à désirer. Les deux hommes rirent et se détendirent ainsi. Georges s'amusa d'une telle incompetence puisque justement on le payait pour créer du lien par l'image.

Pour une fois, ce fut Georges qui s'ouvrit en exprimant sa crainte lors de chaque prise de contact que l'entente indispensable ne soit pas possible.

Après cet échange fructueux, Lucas revint sur la personne qui lui avait donné ses coordonnées. Il décrivit une femme en pleurs sur un banc. Georges ne voulut toujours pas en savoir davantage et demanda en quoi cette émotion l'avait incité à venir.

- *Ce n'est pas un tel sentiment qui m'a amené ici mais plutôt un compliment à votre égard. Elle vous qualifia de magicien, lui dit-il dans un regard profond. Alors je suis venu...*
- *Vous avez besoin d'un prestidigitateur ?* questionna Georges.

L'homme en face le surprit par sa franchise et sa détermination.

- *Je vais être franc. Mon histoire... Je n'ai aucune envie de la partager car j'ai peur que personne ne puisse en comprendre la portée. Mais je vais le tenter avec vous. Lorsque j'aurai terminé, ce sera à vous de prendre la parole et de me dire comment vous la qualifieriez. Si je suis d'accord avec votre analyse, vous pourrez vous en servir dans votre film. Et sinon...*
- *Il faudra la détruire, répondit Georges. Je n'aime pas les injonctions mais nous touchons tellement à l'intime que je veux bien faire ainsi.*
- *Alors je commence.*

Et Lucas se concentra, le temps pour Georges de serrer le plan sur son visage qui exprimait si bien la force et la fragilité. Le menton saillant, les yeux vifs, la bouche et les lèvres agitées de soubresauts.

Lucas conta sa constitution fragile, avec un souci en fin d'enfance sur un rein qui dysfonctionnait et qu'il avait fallu lui ôter.

Puis l'entrée à l'âge adulte, le mariage, la naissance de sa fille Fleur et le décès de son épouse, là encore pour des raisons médicales. Il avait visiblement pris ses épreuves de la

vie comme des moments d'une incroyable difficultés mais qu'il fallait apprendre à franchir avec confiance. Bien sûr il en avait retiré une impression de la fragilité du vivant et de l'importance de protéger cette chance infinie d'exister qui était la nôtre.

En face, Georges était parfaitement immobile, concentré, s'imprégnant au maximum de cette histoire qu'il allait devoir juger en un instant, comme s'il passait un oral déterminant pour la suite de sa carrière.

- *Puis de nouveau la fatalité... Mon rein, le survivant comme je l'appelais... Il s'est mis lui aussi à fonctionner de travers. Mais le temps avait passé et la médecine avait progressé. C'est du moins ce qui m'a été affirmé. Il s'agissait d'une anomalie génétique heureusement non transmise à ma Fleurette. Les voilà les progrès de notre médecine actuelle ! Elle sait nommer, détailler l'évolution en donnant des noms précis et des durées. Et nous devons la louer ! Par contre, guérir non, ça non, elle ne sait pas... Je m'emporte... Je fais la distinction entre la médecine qui répare la mécanique des corps et celle qui prétend rétablir les déséquilibres fonctionnels de notre métabolisme. La première, je lui fais confiance. La deuxième ne sait presque rien. Je pardonne car c'est certainement infiniment compliqué mais il faudrait que cette discipline avoue humblement et ouvertement son incompetence je trouve. Vous devez me trouver agressif ?*
- *Un peu, répondit Georges. Même si je n'ai jamais réfléchi à cette problématique réelle que vous soulevez. Mais alors pourquoi cet énervement ?*
- *Parce qu'il a fallu me proposer une greffe. Ou alors j'aurais dû vivre à l'hôpital pour pallier à cette absence, et ça, pas question... Ma première opération à quinze ans, l'agonie de ma femme ensuite, m'ont rendu insupportables les odeurs de formol et de mort que j'y perçois. Et donc, on a cherché un donneur compatible. Et... Hélas...*
- *Hélas ? Pas de donneur ?*
- *Si. On en a trouvé un, c'est bien pour ça que je dis hélas...*
- *Fleur ?* osa Georges d'une voix timide.
- *Oui... Vous êtes diabolique... Elle avait raison Jeanne... Donc Fleur en donneuse potentielle et c'était la seule. Mais il n'en était pas question. Ma fille est jeune et mérite de vivre. J'ai donc refusé...*
- *Sauf que vous êtes là, bien présent devant moi... Ce qui veut dire que vous avez été greffé ?*
- *Oui. Je l'ai été. Et c'est là que vous intervenez. Dites-moi pourquoi j'ai accepté.*

Georges ferma les yeux, s'imprégna encore bien davantage de la courte histoire qui avait été partagée avec lui. Il ne comprenait pas. Alors il repensa à son projet et se concentra de nouveau sur les quelques faits qui lui avaient été présentés. Il rouvrit les yeux et revint ainsi dans ce monde, celui dans lequel un homme attendait fébrile la preuve qu'il avait fait le bon choix, que celui-ci était compréhensible et que la caméra allait le valoriser.

Alors Georges se leva et prit place juste en face de la caméra. Il demanda à Lucas de contrôler que la prise vue était correcte. Lucas se saisit de la molette, affina la mise au point, et toujours sans un mot confirma qu'il pouvait commencer. Georges prit ainsi la parole.

- *D'aucuns diront par peur de mourir. Si je vous donne cela comme conclusion, je vais devoir détruire mon film. Cela n'a rien à voir... Je prends le temps et je me lance...*

Il fit une longue pause.

- *Voilà. De l'acte d'amour... Votre fille vous a supplié d'accepter par amour pour elle ce qui vous révoltait, qui risquait de la mettre en danger. Car si une personne sait pourquoi la nature nous a fait deux reins et non un seul, c'est bien vous. Vous vous êtes opposé avec la dernière énergie à ce projet. Mais devant la détresse de votre fille qui avait déjà perdu sa mère, vous avez accepté. Par amour pour votre fille vous avez consenti à ce qu'elle se mutile de façon à pouvoir à votre tour continuer à l'aimer...*

Georges se releva, reprit sa place et laissa celle en face de la caméra à un Lucas en larmes qui souriait. Lucas hésita puis de nouveau osa.

- *Oui. C'est exactement ça. Depuis ce jour, j'ai besoin de savoir si on peut comprendre en quoi il s'agit d'un sacrifice de ma part. Un renoncement à ce qui était pour moi fondamental. On n'inverse pas les rôles. Je suis le parent et Fleur est l'enfant. Mais la savoir orpheline... J'ai deviné sa détresse alors j'ai accepté.*

Il ne cachait pas son bouleversement et sa satisfaction. Une lueur qu'il avait cherché désespérément depuis si longtemps et qui enfin se révélait à lui. Après un sourire, il reprit.

- *La femme en pleurs sur le banc. Je lui ai donné mes coordonnées avec la promesse de me dire si un jour pour elle un arc-en-ciel apparaîtrait. Elle m'a demandé la même chose de son côté. Je vais devoir lui écrire.*
- *Jeanne... La femme qui vous amena ici. J'ai oublié son nom de famille.*
- *Jeanne Doppelleben, précisa Lucas.*
- *Qu'est-elle devenue ?*
- *Elle est partie avec sa fille pour une autre vie. En quittant celle-ci, celle qu'elle partageait avec son époux. Elle semblait heureuse, soulagée d'après sa courte missive. Elle n'est partie pour personne... Ou plutôt, elle est partie pour se retrouver.*

Il y eut un long silence lourd.

- *Savez-vous ce que signifie Doppelleben en allemand ? demanda Lucas. Ça veut dire double-vie.*

Les deux hommes se levèrent et se serrèrent dans les bras, puis Lucas disparut laissant Georges en transe.

Que pourrais-je écrire sur toi Lucas qui ne serait pas d'une affligeante banalité devant la finesse de ta réflexion ? Je vais donc me taire devant cet ultime témoignage.

*

*Les prises de vue sont terminées, le film publicitaire également. J'ai achevé le montage et la bande son. J'ai peur et je suis fier. La fierté c'est pour le résultat qui me plaît. La peur c'est celle de l'enfant chapardeur qui passe devant le commerçant avec les poches remplies de ses larcins. Je remets l'ensemble demain officiellement. Il me faudra subir l'épreuve de la projection devant les huiles au grand complet de « **CDG-quality** ». Bien sûr je serai encore plus terrorisé. Il se peut que ce soit un fiasco total. Dans ce cas, soit ils m'auront simplement trouvé mauvais, soit ils m'auront décodé et là ce sera pire... Je vais devoir jouer le rôle de l'homme sûr de lui, fier de sa production alors que dans les faits, je n'en mènerai pas large. Mais bon. C'est moins difficile que la comédie que je joue avec ma celle qui est encore ma femme. Et puis finalement, tout ce qui est un dérivatif me sied. Donc je prends et avec plaisir au final.*

*

*Ce matin m'est revenue une idée que j'avais bien vite évacuée pour des raisons qui me semblent évidente. Il manque clairement un témoignage pour achever mon « **autre** » film. Le dernier cobaye s'appellera Georges. Et je sais bien qui sera la personne qui le filmera. Je vais donc m'y soumettre. Je la contacte, qu'on fasse ça le plus vite possible, j'en ai assez, je n'en puis plus.*

Georges.

Georges entra dans son bureau, la mine fermée. Il avait déserté son « *domicile conjugal* » et savait parfaitement qu'il n'y retournerait pas. Bien sûr il devrait revoir Vera pour mettre au point les modalités de leur séparation. Bien sûr il allait devoir affronter des crises de larmes, puis des déclarations enfiévrées auxquelles il ne croyait plus, ensuite des insultes et enfin la haine qui délivre, celle qui représentera la fin de leur histoire.

Il aurait aimé une explication, au moins en ce moment tragique, mais après tout ce qu'il venait de vivre, après ce retour sur lui-même, il avait compris que Vera en était incapable. Par ses nuits sans sommeil, par les aveux de toutes ces personnes qu'il avait qualifiées à tort de « *cobayes* » et qui n'étaient au final que des révélateurs de sa propre situation, il savait que l'échange avec Vera se résumait justement à ce qu'il avait nommé « *l'acte d'amour* ». Cela ne le satisfaisait plus alors il savait cette séparation inéluctable et avait donc choisi de la provoquer.

Il n'était pas seul. Laurine l'accompagnait.

Ils entrèrent. Georges présenta sommairement le matériel et ils prirent place. Laurine derrière la caméra et Georges face à elle. L'inverse de ce que l'homme avait imposé jusqu'à présent.

À un détail près.

Georges était nu, Laurine habillée.

- *On commence ?* proposa Laurine.

Georges ferma les yeux et acquiesça dans un sourire après un long moment de concentration.

- *Je m'appelle Georges. Je travaille dans l'image. J'ai réalisé un documentaire que j'ai intitulé « De l'acte d'amour ». Il me semblait important de compiler des témoignages sur ce que chacun entendait par cette courte phrase. J'avais au départ une idée préconçue. Celle de l'acte sexuel quelque soit la façon dont on l'aurait disserté. J'ai depuis compris à quel point je me fourvoyais. L'acte d'amour englobe bien plus d'univers que ce que je suis capable d'imaginer. Mon documentaire devrait durer plusieurs vies s'il se voulait fidèle. Mais mon travail m'a appris que l'objectivité n'existe pas, sans doute encore moins dans les images qui sont par essence trompeuses. Alors je vais accepter cette incomplétude fondamentale, et je vais conclure cette ébauche que d'autres pourront poursuivre. Je me dois de préciser qu'il me manque le temps pour donner plus d'ampleur à ce travail de compilation. Mon bestiaire est par trop incomplet mais tant pis. Je dois finir. Il aurait fallu y inclure l'Amour sans amour, comme celui qui unit « aux temps jadis », lorsque j'étais enfant un vieil homme de ma famille, prêtre de son état, et « la bonne du curé » comme on disait à l'époque. Ils vivaient ensemble, s'aimaient ce qui était pour tout le monde apparent, mais ne « consommèrent » jamais. Ils s'aimaient tellement qu'ils acceptaient d'être montrés du doigt. Ils se respectaient tellement qu'ils se vouvoyaient, histoire de hurler à la face du monde un Amour sans amour. Il aurait fallu y inclure l'amour entre deux sœurs, entre deux amis et j'en passe. Mais par contre, malgré tous ses défauts, ce documentaire aura une qualité je pense, l'honnêteté. Car si une personne devait être filmée en dernier, si une personne devait en clore le propos, c'est bien moi. Je vais donc à mon tour me raconter.*

Georges se concentra de nouveau et fixa la caméra avec force.

- *Je suis filmé par Laurine. Elle m'a demandé de lui expliquer les réglages et a préféré un plan fixe permettant à la caméra de m'appréhender en totalité, moi assis sur ce fauteuil, sans rien pour me cacher. Je vais donc conter mon acte d'amour. Il a commencé par ma fascination pour la beauté d'une femme, Vera. J'ai été follement épris. Tellement que j'ai eu toutes les patiences pour avoir le droit de l'aimer. Elle a joué avec moi, me laissant longuement dans mes doutes et ma jalousie. Mais j'ai appris à ne plus ressentir ce sentiment qui détruit tout. Je l'ai regardé concupiscent passer de bras en bras en espérant mon heure. Celle-ci est enfin venue alors que je morfondais, que j'allais renoncer. Depuis et jusqu'à ce jour, j'ai le droit de l'aimer dirais-je, j'en ai le devoir corrigerait-elle. Mais voilà... J'ai eu un jour l'idée saugrenue de faire ce documentaire. Bien sûr le spectateur attentif aura compris que c'était moi que je souhaitais interviewer. Sauf que pour cela il me fallait grandir, m'extirper de l'enveloppe que Vera m'assigna, celle de l'amoureux transi qui l'attendrait éternellement, alors qu'elle aurait toute liberté. Au fil des témoignages, j'ai compris que je n'avais en face de moi qu'une parcelle d'amour. Un sentiment totalement dissymétrique. Je l'aime, et elle aime que je l'aime. Alors pourquoi dans ce torrent d'amour chercher de tels témoignages ? Pourquoi mettre en danger ce que j'avais si patiemment construit ? Je parle de Jeanne bien sûr avec qui j'ai goûté au fruit défendu, par laquelle la porte s'est entrouverte, celle par qui j'ai découvert que le plaisir que je croyais immense dans les bras de Vera se révélait factice, celle qui m'a fait m'effondrer sur moi-même, sauf que je ne l'ai pas compris sur l'instant, celle qui va m'obliger à renaître, du moins je l'espère.*

Georges s'interrompt et pris un mouchoir avec lequel il essuya ses yeux brillants par les larmes qui en perlaient.

- *Ces dernières semaines, j'ai simulé dans les bras de Vera. Je n'avais plus aucun plaisir. Au début le désir était présent, puis il s'en alla lui aussi, me laissant dans une sombre solitude. Elle ne le sait pas, et comme il y a très peu de chance pour que j'ai le moindre financement pour achever mon projet, personne ne l'apprendra mais c'est ainsi. Il y a eu plusieurs temps dans ce reportage. Je parle bien sûr de « l'en dehors », lorsque j'étais devant ma page blanche et que je devais écrire. Là encore la même question qui n'en finissait pas de me hanter : pourquoi ce besoin de coucher sur papier des éléments qui n'auraient jamais dû apparaître dans le projet final ? Je n'ose relire complètement. Je n'y suis pas prêt, du moins pas encore. Je crois me rappeler qu'au début je parlais peu de Vera, qu'ensuite je l'ai trompée, ou plutôt les ferments de ma révélation à moi-même furent instillés par Jeanne, merci Jeanne, qu'alors j'ai commencé à m'épancher avant de vite arrêter. Et là, le filet d'eau agit sous la montagne. Il perça un sillon étroit qui devint torrent furieux. Car si je me suis isolé physiquement en m'inventant quelque travail en Normandie ou dans l'Aisne, j'ai ensuite poursuivi ma retraite dans ma tête uniquement. Mon corps mimait la présence, comme il le fit pour « l'acte d'amour » alors qu'il était ailleurs, caché sous la montagne à creuser pour enfin jaillir telle la résurgence qu'on avait oublié et qui se mit à sourdre bruyamment. Par contre, si ce projet se concrétise, il faudra une voix off qui lira fidèlement l'écrit dont l'image est indissociable. Et je reprends ma question : pourquoi ?*

L'homme juste avant défait se montra alors puissant et confiant, déterminé.

- *J'ai éprouvé le besoin d'évoquer ce sujet car il y avait en moi une voix qui me criait que je n'avais jamais vécu le moindre acte d'amour. Voilà pourquoi ce besoin. Je*

pensais en surface que je voulais déterminer la place de la sexualité dans l'amour, mais en profondeur, mon petit ange gardien s'est joué de moi. Il savait qu'enfin confronté à la réalité, cette obligatoire conclusion effleurerait mon esprit, avant que d'y prendre toute la place. Alors oui, l'amour de fascination est sans doute une forme d'amour, mais je n'en veux plus. Plus de séductrice, plus de danse pour m'envoûter, plus de philtre d'amour. Mes témoins m'auront été indispensables dans cette démarche. Sans toutes ces preuves de vie et d'amour, jamais je n'aurais compris. Suzon... Toi qui me fascinas par ta vacuité, toi qui provoquas ma pitié devant la réalité de ton histoire qu'un autre me conta, tu m'éveillais sur cette composante qui me semble par trop factice pour mériter qu'on y accole le mot amour. Je te remercie donc pour cette prise de conscience. Je vais conclure. Suis-je un artiste ? Je ne m'étais jusqu'à ce jour jamais posé la question. Mais j'ai la réponse. Il y a un point commun entre tous les artistes, c'est l'égo. Vera n'en est pas exempte, qu'elle ait du talent ou non, ce que je ne peux plus juger désormais puisque je suis trop loin d'elle. Mais j'ai compris que moi il se pouvait que par accident j'en sois devenu un. Car ce film est égoïste. Totalement replié sur son auteur. Je n'ai sans doute fait cela que pour moi...

Georges se leva lentement, se rhabilla sans fausse gêne, sourit une dernière fois à la caméra puis partit. L'objectif filma quelques minutes encore un fauteuil déserté sur lequel Laurine cherchait la trace d'une vie nouvelle.

En rentrant le soir, Georges allait recevoir deux coups de téléphone. Presque les mêmes, en décalage cependant. Le très léger souffle qui fait basculer un message d'une compréhension à son opposée.

*

Le premier fut l'œuvre du représentant syndical des employés de la société « *Gaudelet Promotion* » pour laquelle il avait passé tant de temps durant toutes ces semaines. Il le conspuait d'avoir fait capoter le projet d'implantation de l'usine près de Rouen. Il lui dit clairement qu'après avoir revu le clip, il y avait décelé quelques éléments imperceptibles qui n'avaient pu que déplaire. Il n'avait visiblement pas compris que cette démarche avait été volontaire de la part de Georges, aussi le tança-t-il pour un tel amateurisme, une telle légèreté, lui rappelant le nombre d'emplois qui auraient dû être ainsi créés. L'entretien se résuma à ce monologue puisque Georges était désormais loin de ces considérations. Il raccrocha sans prêter plus d'importances à ce flot de reproches. Il avait bien autre chose à penser.

Le deuxième qui suivit de peu le précédent le mit en contact directement avec le maire de Vilnieux-lès-Rouen auprès de laquelle la société avait candidaté. Ce dernier commença en rappelant l'historique de la démarche. L'implantation d'une usine avec à la clé assez d'emplois pour satisfaire la petite cité perdue au milieu des champs, avec également en retour la promesse d'investissements, ainsi que les subsides du conseil général au prétexte de l'aide nécessaire et à titre d'encouragement et une exemption partielle de taxe les premières années. Il rappela le cahier des charges et les attermolements de l'équipe devant le projet présenté. Mais voilà, les sirènes de l'argent, la promesse d'emplois, tout cela fit beaucoup hésiter. L'équipe se divisa entre ceux qui souhaitaient avant tout la réussite du projet et ceux, plus circonspects qui n'étaient pas prêts à sacrifier leur idéologie sur l'autel de l'argent, même devant la promesse d'une collecte d'impôts plus fructueuse. Il décrivit le consensus qui se fit sur la demande d'un outil qui les aiderait à décider. Il rappela la première entrevue, lorsque Georges fut reçu en compagnie de l'équipe de communication, les tableaux de chiffres, les promesses alléchantes, les garanties, tout ce qui fit que cela semblait facile, pour ne pas dire gagné d'avance.

Puis l'intervention de Georges. Lorsque ce dernier proposa non de filmer la zone prévue pour l'implantation, mais plutôt de réaliser un film très court mais alerte et qui se voudrait complet sur les activités réalisées par l'entreprise. Le maire rappela l'enthousiasme qu'il suscita par sa proposition, sentiment communicatif qui enflamma de même les représentants de l'entreprise qui l'avait accompagné.

Il décrivit la patience dont il fallut s'armer, les projets que chacun ne put s'empêcher de rêver si la réponse devait être favorable, ce dont tous étaient persuadés. Il loua cependant le professionnalisme dont Georges fit preuve, préférant accomplir sa tâche le plus sérieusement du monde, motivant l'équipe de direction qui n'avait qu'une envie : donner un os à ronger en attendant le « *oui* » définitif.

Il passa ensuite à la réalisation du film, le commenta d'une voix neutre pour la partie officielle, celle que les commanditaires avaient souhaitée, la seule qu'ils purent repérer dans le produit fini. Il demanda à Georges s'il voulait bien expliquer sa démarche pour l'autre partie, celle cachée qui avait pris toute la lumière ensuite. Georges s'y refusa pour des raisons déontologiques, ce que le maire comprit. Ce fut donc ce dernier qui seul, sans témoin, analysa la démarche profonde du film.

L'ensemble était vif, coloré, intrigant. Cela montrait toutes les compétences requises dans la bonne marche de l'entreprise. Il jugea que Georges avait fait montre d'une grande finesse puisque le spectateur comprenait sans qu'on le lui dise tous les corps de métier qui pourraient être intéressés, et donc on y voyait une grande panoplie de compétences qui allaient ici trouver un emploi. Les intervenants étaient de tous âges, de toutes conditions sociales, de l'employé muni d'un balais ou d'un jet haute pression, à l'homme proprement cravaté, la femme en tailleur de marque parfaitement apprêtée, les deux n'ayant jamais touché une plume, en passant par le livreur, les commerciaux au sourire d'une infinie blancheur. Tout se monde grouillait d'activité, un peu comme dans un sous-marin militaire, le sourire remplaçant le nécessaire salut dont on dit que justement, seuls les sous-mariniens en sont exempts, faute de place.

Il félicita Georges pour cette réalisation pleine de vie, suggestive et attrayante et passa ensuite au commentaire sur la profondeur du film.

On y voyait par bribes, en plans courts encore plus alertes que l'ensemble du film, par quelques photos ou plans fixes des éléments qui auraient dû être cachés. Une carcasse abandonnée un court instant avec un technicien muni du matériel de nettoyage qui arrivait en courant. Quelques images des granges démesurément longues remplies d'animaux proprement encagés, dans lesquelles la caméra semblait se perdre, tellement que l'image devenait mouvante puis disparaissait en tournoyant absorbée par l'infini de la pièce. Une employée visiblement émue qui ressortait d'une chambre visiblement interdite « *à toute personne n'ayant pas l'accréditation n°12-B-1* » qui en fermait soigneusement la porte de façon à ce que rien ne soit visible pour l'indiscrete caméra. Un endroit rempli de seringues dont la fonction semblait être la reproduction artificielle. La table pour le repas des personnes s'occupant de l'équarrissage qui ne se mélangeaient visiblement pas aux autres et dont on pouvait remarquer qu'aucune protéine ne la garnissait puisqu'elle semblait constituée uniquement de salades, légumes et fruits.

Mais surtout...

Surtout...

Le silence. L'horrible silence qui perçait les oreilles et glaçait les sangs de celui qui aurait bien voulu ouvrir son cœur aux souffrances omniprésentes. Car il y avait bien une musique qui enveloppait la création. Vive, entraînante, mais aussi entrecoupée de comas nombreux avant une reprise plus endiablée encore. Et les mutismes toujours coïncidaient avec l'indicible. Ce qui avait éveillé Georges dans les tourments de ses nuits blanches, les pleurs nombreux qu'il avait partagé avec les quelques associations qui se consacraient au bien être animal.

Le maire appesantit alors sur ce point, insistant sur tous les éléments dont il dit qu'ils avaient volontairement été cachés mais tellement présents pour les yeux éveillés de certains qu'ils les mirent en évidence et les révélèrent à tous. Tellement qu'après quelques visionnages, il fut impossible de les ignorer. Puis rapidement ils envahirent l'écran, cachant « *l'évident* ». Ce que tout le monde aurait juré avoir vu au premier plan avait quasiment disparu. Seul la critique était désormais visible. Il conclut enfin que la conclusion ne pouvait être autre que celle, apparente désormais, qu'il avait suggéré.

- *Cette œuvre dut être d'une difficulté immense à réaliser mais c'est un incroyable témoignage et je vous en remercie. Vous avez su conjuguer la profondeur du message et la finesse. Tellement que je suis prêt à parier que vos employeurs jamais ne comprendront notre refus. Je vous donne à ce sujet l'assurance que nous ne leur donnerons pas les vraies raisons de notre abandon du projet. Un jour, il vous faudra me dire comment vous avez pu trouver une bande son ainsi parfaitement adaptée.*
- *J'ai pris des morceaux existants que j'appréciais énormément, répondit Georges, et j'y ai ajouté quelques nuits blanches pour créer l'ensemble. Du découpage et du collage... Des nuits blanches... J'en avais collection « avant ». Mais c'est terminé désormais. On dit blanche alors qu'elles étaient noires et sombres. Ce sont ces pauvres oiseaux qui me sauvèrent en m'en criant les causes. Je leurs suis tellement reconnaissant à mon tour.*

Le maire le remercia avec enthousiasme de les avoir éveillés à la réalité de la condition animale. Il lui dit combien il eut été facile de les tromper vue leur inexpérience à tous. Il le félicita encore pour la finesse avec laquelle il avait disséminé des indices pour qu'un œil attentif s'aperçoive du message profond de ce clip. Il lui assura de sa reconnaissance, concluant par des éloges pour un tel talent. Il ajouta tout à la fin qu'il allait bien sûr transmettre ses coordonnées aussi souvent que possible, mais également que si Georges avait besoin d'aide, il serait ravi de la lui apporter.

Georges resta pensif et coi un court instant puis prit enfin la parole.

- *Un hébergement. Un petit appartement à condition que le loyer en soit raisonnable. Vous avez ça dans votre commune ?*

Après cet appel téléphonique, Georges fit son baluchon et quitta l'appartement conjugal pour ne plus jamais y revenir. Pas un mot, pas un cri. Juste le silence pour l'accompagner. Mais la tête remplie d'espoir et la certitude qu'il irait perdre ses journées de repos à regarder les pluviers s'envoler, puis fouiller le sable, s'aimer, puis s'envoler encore...

Épilogue.

Je me dois ici de rendre hommage à mes « cobayes ». Sala, Sandrine, François, Claudine, Jeanne, Paradis, Adam, Victoire, Lucas.

Sala m'a initié et m'a crié qu'on pouvait choisir son destin. Sandrine m'a montré ce que signifiait un manque de courage. François m'a dit que les chemins maléfiques pouvaient nous détourner d'une vie d'amour. Claudine m'a présenté qu'amour et séduction ne sont pas deux faces d'une même pièce, bien au contraire. Jeanne m'a appris l'amour, aussi bien par son expérience que par notre courte union sans lendemain. Paradis m'a crié son besoin d'amour, m'envoyant en miroir le mien. Adam m'a affirmé que la vie de nos parents n'était pas la nôtre, me libérant en partie du poids d'une mère qui me marqua et me marque encore sans doute. Et cependant... Je ne veux pas savoir si c'est à cause d'elle que je me suis perdu dans les bras de Vera. Victoire m'a dit la liberté d'aimer pour qui accepte de prendre des risques, puis m'a imploré de faire le même chemin qu'elle pour enfin m'écouter. Lucas m'a montré ce que voulait dire aimer en vrai, de façon gratuite, désintéressée, c'est à dire en acceptant la réciprocité de ce sentiment si étrange qui fait que comme écrit au début, les extra-terrestres fait de métal et de circuits imprimés n'ont de cesse de le comprendre eux qui en sont dépourvus. Car sans le moindre doute, ce seront eux qui achèteront mon reportage en premier.

Et Georges a su parler puis écouter Georges.

Georges a été sauvé par l'acte d'amour, le film inspiré de ses amis pluviers et la détresse de Vera dont il a dû se libérer. Voilà la tresse, voilà les brins.



Ce roman est sous licence CC-BY-NC-SA-ND

Email : point-contact-edition.ik.me

Chilly-Mazrin le 02 09 2025